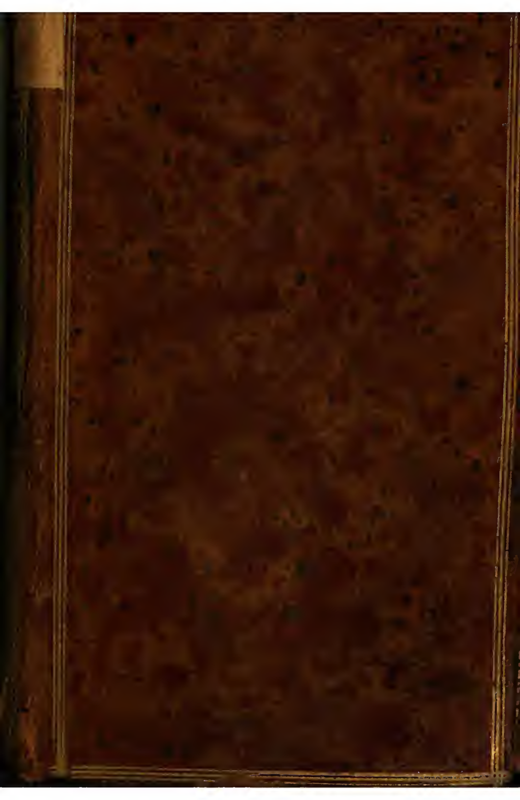






# BIBLIOTHEQUE

## *UNIVERSELLE*

# DES DAMES.

*Troisième Classe.*

## MÉLANGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & doré sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque Volume.

La souscription pour les 24 volumes reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On est libre de ne souscrire que pour la demi-année.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 sols pour l'année entière, ou 3 liv. 12 sols pour la demi-année, à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

# BIBLIOTHEQUE

*UNIVERSELLE*

# DES DAMES.

*MÉLANGES.*

TOME DOUZIEME.



*A PARIS,*

RUE ET HOTEL SERPENTE.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*

1789.

# BIBLIOTHEQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES DAMES.

## POËTES LATINS.

---

### CORNELIUS SEVERUS.

L'ANTIQUITÉ ne nous a presque rien conservé de la vie de *Cornelius Severus*. Il composa deux Poëmes ; il prit pour sujet du premier les embrâsemens du *Mont Ethna :* c'est le seul échappé aux injures du temps. Le sujet de l'autre Poëme étoit *la guerre de Sicile*.

Il mourut extrêmement jeune, &

promettoit de grandes choses dans son enfance. Il joignoit à un excellent naturel une vive émulation, & le desir de s'immortaliser par de beaux Ouvrages. *Sénèque* le met presque de pair avec *Virgile* : & *Ovide*, qui se connoissoit en poésie, en faisoit le plus grand cas.

Le Poëme sur l'*Ethna*, est dans le goût de celui *De rerum naturâ* de *Lucrèce* : La physique en est le principal objet. « Je vais chanter, dit le » Poëte, admirateur de la nature ; je » vais chanter les mouvemens prodi- » gieux du Mont Ethna, la source » des flammes qui sortent sans cesse » de son sein, & la cause qui lui fait » vomir avec tant de fracas des masses

» embrâſées, & porter des torrens de » flammes dans tous les environs ».

Pour donner plus de variété à ſon Poëme, *Severus* joint à ſes explications phyſiques des incendies du Mont Ethna, pluſieurs morceaux tirés de la fable, & des épiſodes très-ingénieux. Telle eſt la deſcription ſublime de la guerre des Géans contre *Jupiter*, &c. En liſant cet Ouvrage, écrit dans l'âge d'or de la poéſie latine, on eſt étonné qu'il ne ſoit pas plus connu. Seroit-ce que le ſujet en lui-même eſt peu intéreſſant? Les hommes, dit M. de *Voltaire*, aimeront toujours mieux les livres qui les toucheront, que les livres qui les inſtruiront. Comme l'ennui eſt plus à charge que l'ignorance, ils préfèrent le plaiſir d'être émus, au

plaisir d'être instruits. L'*Enéide* de *Virgile* sera lue & relue par tout le monde, & peu de personnes feront de *Lucrèce* leur livre favori.

## I.

### *Combat des Titans contre Jupiter.*

*Tentavere ( nefas ! ) olim detradere mundo ,*
&c.

( v. 43. )

« Lorsque les Géans , par une audace criminelle , voulurent chasser les Dieux du Ciel , détrôner *Jupiter* , se saisir de sa personne , & donner des loix à l'Olympe : semblables aux autres hommes par une partie de leurs corps , ces monstres avoient une queue de serpent couverte d'écaille , qui formoit des replis tortueux. Déja ils entassent montagne sur montagne, Ossa sur Pelion, Olympe sur Ossa,

afin de pouvoir porter la guerre jusques dans le ciel même, qu'ils s'efforcèrent d'escalader par le moyen de ces montagnes entassées. Ces guerriers sacrilèges provoquent de près au combat les Dieux épouvantés. *Jupiter* craint lui-même au haut du ciel ; mais sa main armée de la foudre, dissipe en un moment les ténèbres par la flamme des éclairs. Les Géans s'avancent avec de grands cris : le père des Dieux & des hommes fait retentir son tonnerre, dont la fureur des vents, qui combattent de tous côtés, augmente encore l'éclat. Les foudres redoublés fendent les nues d'une manière effrayante. Toutes les Puissances célestes courent aux armes : *Mars* & les autres Dieux sont en fureur, tant la terreur est répandue par-tout. *Jupiter* lance ses armes terribles, & d'une main victorieuse renverse les montagnes : ce boulevard formidable, élevé contre les Dieux, tombe, & de sa chûte entraîne les ennemis, que la terre, leur mère, cherche en vain à ranimer. L'univers en paix par

cette victoire, *Bacchus* revient dans le ciel, que les Dieux eurent la gloire d'avoir si bien défendu. *Jupiter* précipite sous le Mont Ethna *Encelade* expirant dans la mer de Sicile. C'est là qu'accablé sous le poids énorme de cette montagne, il vomit de sa bouche enflammée des torrens de feu ».

## I I.

Le Poëte couronne son Poëme de l'*Ethna* par l'histoire de deux jeunes gens de Catanne, que leur piété rendit très-célèbres chez les Anciens. Ces deux frères, sans se mettre en peine de sauver leurs biens, emportent leur père & leur mère sains & saufs à travers les flammes d'un terrible incendie.

*Histoire d'Amphinomus & d'Anapius.*

*Nam quandam ruptis excanduit Ethna cavernis*, &c.

(v. 601.)

» Un jour le feu de l'Ethna, après avoit renversé tous les obstacles, & brisé toutes les digues qui s'opposoient à son passage, sortoit avec fureur, & se répandoit de tous côtés. Ce torrent, aussi prompt que les foudres que *Jupiter* en courroux lance sur la terre, à travers une nuée obscure, dont il couvre le ciel, portoit par-tout le ravage & la désolation. Les moissons & tous les lieux cultivés d'alentour, les maisons, les forêts, les collines couvertes de verdure, tout étoit la proie de ce terrible élément. A peine les flammes avoient commencé à se répandre, que *Catane* se sentit agitée d'un violent tremblement de terre, & qu'elles avoient déja pénétré dans

la ville. Chacun tâche alors, selon ses forces & son courage, d'arracher ses richesses à la fureur du feu. L'un gémit sous le pesant fardeau de son argent; l'autre est si troublé, qu'il prend les armes, comme s'il vouloit combattre contre cet élément. Celui-ci accablé sous le poids de ses richesses, peut-être acquises par ses crimes, ne sauroit avancer, pendant que le pauvre, chargé d'un fardeau plus léger, court avec une vîtesse extrême; enfin chacun fuit, chacun emporte ce qu'il a de plus précieux; mais tous ne peuvent pas également le sauver. Le feu dévore ceux qui sont les plus lents à fuir; & ceux qu'une sordide avarice a retenus trop long-temps, ceux qui croient avoir échappé à la fureur de l'incendie, en sont atteints, & perdent en un moment les richesses qu'ils avoient enlevées, & le fruit de leurs peines. Ces précieuses dépouilles deviennent la pâture de la flamme, qui dans sa fureur n'épargne que ceux que la piété anime, *Amphinomus* & son frère,

tous deux portant avec un égal courage le précieux fardeau dont ils étoient chargés. Comme le feu gagnoit déja les maisons voisines, ils apperçurent leur père & leur mère, accablés de vieillesse & d'infirmités, se soutenant à peine à la porte de leur maison, où ils s'étoient traînés ; ces deux enfans courent à eux, les prennent, & partagent ce fardeau sous lequel ils sentent augmenter leurs forces. O troupe avare, épargne-toi la peine d'emporter tes trésors ! jette les yeux sur ces deux frères, qui ne connoissent d'autres richesses que leur père & leur mère. Ils enlèvent ce butin, & marchent à travers les flammes, comme si le feu leur avoit promis de les épargner. O piété, la plus grande de toutes les vertus, & celle qui doit être la plus recommandable aux hommes ! les flammes la respectent dans ces jeunes gens ; & de quelque côté qu'ils tournent leurs pas, elles se retirent. Jour heureux, malgré ces ravages ! Quoique l'incendie exerce sa fureur de tous côtés, les deux frères traver-

sent toutes les flammes comme en triomphe. Ils échappent l'un & l'autre, sous ce pieux fardeau, à la violence du feu qui modère sa fureur autour d'eux; enfin ils arrivent avec leurs dieux tutélaires en lieu de sûreté, sans avoir reçu aucun mal ».

## III.

*Fragment sur la mort de Cicéron.*

On lira avec plaisir le morceau du Poëme de la guerre de Sicile, que *Sénèque* nous a conservé. Il est de la plus grande beauté : l'éloge de l'Orateur Romain est vif, noble, touchant & pathétique.

*Oraque magnanimûm spirantia pœnè virorum*, &c.

« On a vu les têtes de ces grands hommes dont la bouche sembloit respirer encore sur

la tribune aux harangues, où ils avoient tant de fois signalé leur éloquence; mais on y faisoit peu d'attention, celle de *Ciceron* occupoit seule les yeux & l'esprit de tout le monde. A ce triste spectacle, on se rappelle toutes les belles actions de ce Consul, la conjuration de *Catilina* dissipée, le dessein criminel des Patriciens réprimé, la punition de *Céthégus* & des autres conjurés; on se représente enfin *Catilina* lui-même, exclus du Consulat, où il aspiroit par des voies si détestables. De quoi lui ont servi, à cet illustre Orateur, la bienveillance du peuple, les acclamations des assemblées, les dignités dont il a été honoré pendant si long-temps, & une vie employée à l'étude des Belles-Lettres? Un seul jour a ravi l'ornement de la République: l'éloquence Romaine, désormais dans le deuil & la tristesse, est pour jamais condamnée au silence. L'unique ressource des malheureux & le seul protecteur de l'innocence, l'ame des conseils publics,

le défenseur du Sénat, du Barreau, des loix, des maximes & de la paix; enfin la voix de la République est pour jamais éteinte par la cruauté des armes. Un Citoyen plein d'orgueil, sans craindre ni l'inconstance de la fortune, ni les Dieux vengeurs, a eu l'audace de fouler aux pieds la tête vénérable de cet Orateur, couverte de sang, son visage défiguré, & ses mains respectables par tant de beaux Ouvrages. Le temps, ô *Marc-Antoine*, n'effacera jamais votre crime! Ni *Persée* ni *Philippe*, ces mortels ennemis de Rome, ni le barbare *Syphax*, n'éprouvèrent pas une telle cruauté de la part de leurs vainqueurs. *Jugurtha*, sans recevoir d'autres insultes, accompagna le triomphe de *Marius*: les cendres du fier *Annibal*, immolé à la haine des Romains, furent respectées jusques dans le tombeau.

## PROPERCE.

L'OMBRIE donna le jour à ce célèbre rival de *Callimaque*, qui consacra presque toute sa vie à la tendresse. Son père exerça des emplois considérables pendant le Triumvirat. Fait prisonnier après la bataille d'Actium, il fut du nombre des Sénateurs & des victimes que l'on immola aux pieds de l'autel de *Jules-César*. *Properce* étoit alors très-jeune.

Ses premières années se passèrent dans une obscure indigence.

Long-temps mes tristes yeux, dans un âge encor tendre,
D'un père malheureux arrosèrent les cendres ;

Depuis ce temps fatal, temps ſi rempli d'horreurs,
J'ai vu mes jours ſuivis d'immortelles douleurs.

*Properce*, ſans parens & ſans biens, vint à Rome, & trouva des protecteurs & des amis qui travaillèrent à ſa fortune. Ses talens pour la poéſie élégiaque & ſes rares connoiſſances, lui méritèrent la faveur d'*Auguſte* & des plus beaux génies de ſa cour. Il jouit en peu de temps d'une réputation diſtinguée. *Ovide*, *Tibulle*, *Baſſus*, *Ponticus*, *Gallus*, *Mécène*, ſe lièrent avec lui. Il conſultoit toujours ce dernier ſur ſes Ouvrages. « Soyez mon guide, lui diſoit le jeune » Poëte, & preſcrivez moi quels ſujets » je dois traiter. Je ne puis rien entre-

» prendre de grand ſans le ſecours de
» vos lumières ».

*Properce* a compoſé quatre Livres de ſes amours, où il ne parle preſque d'autres choſes que de ſa paſſion pour une jeune fille, à laquelle il donne le nom de *Cynthie*. Elle faiſoit les délices de ſa vie. Il ne trouvoit aucun de ſes Ouvrages dignes du public, qu'autant qu'ils plaiſoient à ſon aimable maîtreſſe, qui ſe faiſoit auſſi admirer par des talens aimables & par des vers pleins de goût & de délicateſſe. Son plaiſir étoit d'être près d'elle, de l'entendre parler, d'écouter ſa voix enchantereſſe, & d'admirer la beauté des ouvrages de ſes mains ; elle avoit les yeux noirs & pleins de feu, la taille haute, le port & la démarche

nobles. Ses talens, les graces de son esprit, les qualités de son cœur, lui fournissoient tous les jours une nouvelle matière pour faire des élégies, &c. *Cynthie* étoit la Muse qui l'inspiroit : il n'avoit d'autre génie, d'autre *Apollon* que sa *Cynthie.*

*Non hæc Calliope, non hæc mihi cantat Apollo ;*
*Ingenium nobis ipsa puella facit,*
&c.

» Ce n'est pas seulement la beauté de *Cynthie* qui m'attire, dit ce Poëte passionné, & cependant sa blancheur le dispute à celle du lis. Son teint est composé de lait & de roses, de neige & de vermillon ; ce ne sont pas ses cheveux toujours ondoyans sur un col d'albâtre : ce ne sont pas ses yeux, qui sont pourtant les deux astres qui m'éclairent ; se-

roit-ce la richesse de ses vêtemens qui m'auroit séduit ? Ah ! je ne m'enflamme pas pour une chimère. Mais qu'à l'issue d'un festin, elle danse avec ses graces ordinaires, je crois voir *Ariane* présidant au cœur des prêtresses de *Bacchus*. Qu'elle s'essaye sur une lyre Lesbienne, la Déesse de l'harmonie n'en tire pas des sons plus enchanteurs. Les vers de la fameuse *Corinne* sont-ils comparables aux vers de *Cynthie ?* Ceux d'*Eryne* soutiendroient-ils ce parallèle ? »

*Properce* prit pour modèle *Callimaque*, *Philétas*, *Mimermne*, & suivit le génie des Grecs pour l'Elégie. Il n'eut d'autre ambition que de pouvoir les égaler.

*Callimachi Manes, & Coi sacra Phileta,*
*In vestrum, quæso, me sinite ire nemus, &c.*

(L. III. El. I.)

» C'est vous que j'invoque, mânes de *Callimaque*, ombre sacrée de *Philétas.* Laissez-moi pénétrer dans les retraites ombragées où vous fûtes inspirés. Aucun autre, avant moi, n'entreprit d'initier les Muses Latines dans les mystères de votre art. Apprenez-moi dans quel antre vous fûtes monter votre lyre au ton de l'élégie, sous quels auspices vous y fûtes introduits ; à quelles fontaines vous vous êtes abreuvés. Chante qui voudra les combats & les armes : le vrai sublime est d'être léger & facile. Déja la renommée m'élève dans les airs : la Muse à qui j'ai donné la naissance, y triomphe avec moi sur un char victorieux. La troupe légère des Amours

y participe à ma gloire, & la foule des Poëtes s'empresse de marcher sur mes traces : mais en vain ils tenteroient de me devancer dans l'étroit sentier qui conduit au Temple des Muses : assez d'autres grossiront les annales Romaines du récit de nos exploits, étendront les frontières de l'Empire jusques chez les Bactriens. Pour moi, je me suis tracé de nouvelles routes sur l'Hélicon, & j'en rapporte des vers faits pour charmer les loisirs de la paix. Muses, couronnez de fleurs la tête de votre Poëte : le laurier n'est point fait pour mon front, *&c.* ».

*Properce*, dans l'Elégie III[e], exprime d'une manière vive & sublime son admiration pour *Philétas* *.

Le Poëte, dans un songe, se croit transporté sur l'Hélicon, & se flatte de pouvoir célébrer les exploits des

* L. III., El. III.

héros & les triomphes d'*Auguste*. *Apollon* l'apperçoit, & lui défend de s'essayer dans le genre héroïque, parce qu'il n'a point de succès à espérer dans cette carrière. Il lui envoie *Calliope*, qui l'instruit sur ce qu'il doit faire.

*Equarum numero me contingit una*
*Dearum*, &c.

« Une des neuf Sœurs s'approche de moi; si j'en crois ses traits, c'étoit *Calliope* elle-même. Que ton char, me dit-elle, soit toujours traîné par des cygnes, & qu'un coursier hennissant & fougueux ne te précipite jamais au milieu des combats. Ne porte point la guerre au sein de nos bocages; n'y fais point entendre les redoutables sons de la trompette: ne dis point dans quels champs de bataille on vit flotter les enseignes de *Marius*.. Chante l'ivresse des amans chassés du lit de

leurs maîtresses : décris-en les symptômes : peins-nous les fleurs qui couronnent leur front avant qu'ils y soient introduits ; que tes vers leur apprennent l'art de charmer l'esclavage d'une jeune femme, en trompant la vigilance de son mari soupçonneux. Elle dit, & puisant de l'eau dans la fontaine où se désaltéroit *Philétas*, elle en humecte mes lèvres ».

La poésie de *Properce* est noble & sublime, pleine d'expressions neuves, hardies & vraiment lyriques. Son style est rempli de l'abondance de l'ancienne Grèce ; il joint à tous les trésors de l'imagination une extrême sensibilité & une délicatesse chagrine. Il présente plusieurs modèles. Tantôt il entonne la trompette héroïque ; tantôt il touche le luth des Amours, & peint les

dangereux attraits de la volupté. Il n'a point le naturel & la naïveté de *Tibulle*, mais ses peintures sont plus fortes, plus enflammées. L'amour chez *Properce* est rarement tranquille & satisfait : il est inquiet, impatient, jaloux, furieux. Des réflexions cruelles sur les infidélités de *Cynthie*, empoissonnent sa joie au sein même des voluptés. Ce sont des gémissemens, plutôt que des soupirs qu'il exhale ; souvent il s'emporte jusqu'à l'imprécation : & si son amour prend quelquefois un ton plus modéré, il le quitte bientôt pour reprendre celui d'une douleur souvent exaltée jusqu'au désespoir.

*Properce* est exact, ingénieux, savant. Le titre de *Callimaque* Romain,

dont il ſe pare avec complaiſance, il le mérite par le tour de ſes expreſſions qu'il emprunte communément des Grecs, & par leur cadence qu'il s'eſt propoſé d'imiter, au moins dans une partie de ſes Elégies. Elle ſont l'ouvrage des Graces même : & n'aimer pas leur auteur, c'eſt ſe déclarer ennemi des Muſes. Cependant on remarque trop de travail dans les Elégies de *Properce*, & l'art s'y fait trop appercevoir : non que la choſe qu'il exprime s'éloigne toujours de la vérité ; mais ce qu'elle pourroit avoir de naturel, il le gâte par des traits héroïques ou fabuleux qu'il y coule continuellement.

Parcourons quelques endroits de ſes Elégies.

## I.

Le début majeſtueux de l'Elégie X, L. II, prouve aſſez que *Properce* étoit fait pour célébrer les triomphes d'*Auguſte*, s'il eût voulu ſe livrer au genre héroïque.

*Jam tempus luſtrare aliis Helicona choreis*, &c.

» Muſes changeons de ſtyle : Je vais prendre l'eſſor ſur un courier de Theſſalie ; je vais chanter la valeur ; je vais chanter nos armées victorieuſes ſous les auſpices du héros de Rome. Si j'échoue dans ce noble projet, mon audace eſt du moins glorieuſe ; il eſt toujours grand de tenter une grande entrepriſe ! que la jeuneſſe touche le luth des amours ! c'eſt à l'âge mûr qu'il convient d'entonner la trompette. Aſſez long-temps je n'ai célébré que *Cynthie* : je veux

veux désormais prendre une démarche plus fière, & chanter les combats. C'est *Calliope* qui m'inspire, je vais quitter la terre, & renoncer aux humbles chansons. Muses, soutenez mon haleine ! jamais je n'eus tant besoin de vos sublimes accens, *&c.* ».

## II.

### *Magnifique éloge de la Ville de Rome.*

*Hoc, quodcumque vides, hospes, quam maxima Roma*
*Ante Phrygem Æneam collis & herba fuit,*
&c.

( El. I, L. IV. )

» Avant qu'*Enée* abordât en Italie, cette Rome, dont vous contemplez la grandeur, n'étoit qu'une colline couverte de pâturages. Les troupeaux d'*Evandre* ont foulé cet espace, où s'élèvent maintenant des Palais consacrés à *Apollon*. Ces Temples si riches

ne renfermèrent d'abord que des Divinités d'argile. L'on ne rougissoit point alors d'habiter de simples chaumières : le mont Tarpéien étoit nu, *Jupiter* y tonnoit sans obstacle : nos taureaux n'avoient point encore sillonné les bords du Tibre... A quel degré de magnificence est parvenue la demeure des deux frères, *Rémus* & *Romulus* ! l'unique foyer de leur cabane fut le berceau du plus puissant Empire. Ce Sénat, qu'on voit briller aujourd'hui d'un éclat imposant, n'étoit composé que de cent Pâtres grossiers : une prairie étoit le rendez-vous de leurs assemblées, qui se convoquoient au son d'un instrument rustique : des voiles flottantes ne décoroient point d'immenses théâtres : on n'avoit point introduit l'usage d'y brûler des parfums. Soumis avec respect à la religion du pays, tout le peuple ignoroit qu'il existât des Divinités étrangères : au lieu de ces pompeuses fêtes que nous célébrons à chaque revue de notre cavalerie, il se contentoit d'allumer

tous les ans un peu de foin en l'honneur de *Palès*, &c.

## III.

### *A CYNTHIE.*

*Hæc certe deserta loca, & taciturna querenti,*
*Et vacuum Zephyri possidet aura nemus*, &c.

« Que cette solitude est tranquille! que ce calme profond favorise bien les tristes rêveries de l'amour! Le simple Zéphyr est tout ce qu'on entend sous ces ombrages silencieux. S'il est vrai que les rochers solitaires soient des confidens discrets, il m'est enfin permis d'exhaler le secret de mes peines.

Par où commencerai-je, ô *Cynthie*, le récit de tes cruels dédains? Quelle époque assignerai-je aux larmes que tu me fais ré-

pandre? Hélas! le temps n'eſt pas loin encore, où cet amour qui m'avilit aujourd'hui, m'élevoit au rang des amans fortunés. Comment ai-je pu m'attirer tes froideurs? Ce changement ſeroit-il l'effet de quelque charme? As-tu quelqu'infidélité à me reprocher? S'il eſt vrai que mon amour t'ait jamais préféré de rival, j'y conſens, ô *Cynthie!* ſois volage à ce prix.... Tous les caractères d'un amour conſtant ne ſont-ils plus gravés dans les traits de *Properce?* ma fidélité ne reſpire t-elle plus ſur mon front? Vous l'atteſterez, arbres, dépoſitaires de mon cœur, hêtres ſauvages, & vous pins conſacrés au Dieu de l'Arcadie! Combien de fois n'ai-je pas fait retentir le nom de *Cynthie* ſous vos ombrages voluptueux? Combien de fois ne l'ai-je pas confié à vos tendres écorces? A quelles épreuves ne m'a pas réduit ton injuſte cruauté! Et je n'oſois m'en plaindre qu'à des êtres inſenſibles! Victime apprivoiſée au joug le plus tyrannique, je condamnois, en tremblant,

ma douleur à se taire !.... Ma ressource, hélas ! est de chercher sur le bord de ces fontaines sacrées, dans les routes impraticables de ces rochers ombragés, un triste soulagement à mes peines, *&c.*

## I V.

Il seroit difficile de trouver dans les Poëtes Erotiques une Elégie aussi voluptueuse que la III^e du premier Livre. *Properce* trouve *Cynthie* qui repose dans une attitude passionnée. La crainte lui fait respecter le sommeil de sa maîtresse. Il se borne à la contempler : tous ses sens ont passé dans ses yeux.

*Et modo solvebam nostra de fronte corollas,*
*Ponebamque tuis Cynthia temporibus*, &c.

» Tantôt j'orne sa tête des fleurs qui cou-

ronnoient mon front ; tantôt je me plais à relever les boucles de sa chevelure ; quelquefois je m'enhardis à mesurer furtivement les contours de sa belle gorge. . . . Mais l'ingrate sommeille, & toutes mes caresses ne sauroient l'émouvoir. Son sein les reçoit, & les repousse avec une égale insensibilité. Aux soupirs prolongés qu'elle exhale, je me trouble ; & sur ce vain symptôme, j'augure que *Cynthie* est le jouet de quelques chimères fantastiques, ou la victime d'une violence imaginaire ».

» L'astre des nuits poursuivoit sa vaste carrière : ses rayons trop officieux remplissent tout-à-coup l'appartement de ma maîtresse : elle ouvre ses yeux fatigués d'un éclat importun, & m'appercevant, elle soulève mollement sa tête ».

Enfin, me dit-elle, je te revois, perfide, & c'est au refus de quelqu'autre que je dois, sans doute, cette faveur injurieuse ! Excédé de plaisirs & de veilles, comment oses-tu

bien m'apporter les restes d'une nuit qui m'étoit due toute entière? Puissent les Dieux te condamner toi-même aux nuits cruelles que t'annonce cette fatale épreuve! Pour chasser le sommeil de mes yeux appesantis, combien de fois n'ai-je pas eu recours à ce tissu de pourpre? Mais bientôt rappelé à la douleur, que les sons de cette lyre ne pouvoient plus charmer, je gémissois sur ma solitude, que prolongeoit, hélas! un amour dont je n'étois plus l'objet. *Morphée*, avec ses ailes bienfaisantes, est enfin venu caresser mes sens, & le sommeil a suspendu mes larmes ».

## V.

La XV^e^ Elégie respire toute l'ivresse de l'amour.

*O me felicem, nox ô mihi candida! & ô tu,*
*Lectule, deliciis facte beate meis!* &c.

» O ravissement! ô nuit! charmante nuit!

délicieux théâtre de mes plaisirs, flambeau, témoin de mes caresses, obscurité, confidente de nos débats voluptueux.... Crois-moi, tandis qu'il en est temps, que nos yeux s'enivrent d'amour. Hâtons-nous ! le règne de la mort arrive, la saison des plaisirs s'enfuit, pour ne plus revenir. Ah ! chère amante, qu'elle soit donc éternelle cette chaîne qui nous tient étroitement embrassés ! Vois ces colombes, prends-les pour modèles ; ce tendre couple n'a point d'infidélités à redouter : le véritable amour ne s'éteint jamais.... Ce n'est que pour *Cynthie* que je veux vivre & mourir : mais encore une année de ces nuits délicieuses, & j'aurai vécu suffisamment. Ces nuits trop répétées me donneroient l'immortalité. Que dis-je ? il n'en faut qu'une, pour faire un dieu d'un homme ! *&c.* ».

## VI.

### ARÉTHUSE A LYCOTAS.

*Hæc Arethusa suo mittit mandata Lycotæ*, &c.

» *Aréthuse* écrit à son cher *Lycotas*, si toutefois, après une si longue absence, *Lycotas* est toujours à moi. Hélas! ce sont mes armes qui ont effacé les traits qui t'arrêteront à la lecture de cette lettre : la mourante *Aréthuse* a tracé d'une main défaillante ces caractères défigurés. L'orient t'a vu parcourir les frontières des Bactriens & des Sérès, que leur cavalerie rend si formidables. Des climats qu'habitent les Gètes & les Bretons, toujours munis de chars armés, tu passes dans ces régions brûlantes, dont les eaux ont la propriété de noircir les peuples de l'Inde. Est-ce donc là cette foi que tu m'avois jurée?

Sont ce là ces plaiſirs que nous nous étions promis, lorſque, vaincue par l'amour, je conſentis, dans tes bras, à ma première défaite ? La torche nuptiale, qui éclaira notre hymen, fut ſans doute allumée aux feux lugubres d'un ſiniſtre bûcher; c'eſt dans le Styx qu'on puiſa l'eau des aſperſions qu'on fit ſur moi. Quelles bandelettes que celles dont ma tête fut ornée ! Ah ! le Dieu de l'hymen n'aſſiſta point à ces funeſtes noces. Des emblêmes ſuſpendus à toutes les portes de Rome, atteſtent l'inutilité de mes vœux impuiſſans ; j ai déja tiſſu ton quatrième habit de guerre. Maudit ſoit le premier, qui, pour fortifier des camps, mit nos forêts à contribution, qui convertit en inſtrumens militaires les oſſemens dont il tira des ſons funèbres ! Il fut plus digne des enfers, que cet *Ocnus*, dont le ſupplice eſt de filer ſans relâche la corde de jonc, qui eſt l'éternel aliment de l'âne affamé qui la dévore ».

» Dis-moi donc ſi la dure cuiraſſe ne meur-

trit point tes membres délicats : si les tendres mains de *Lycotas* n'ont point souffert du poids de ta lourde lance. Ah ! je crains plus encore que la dent d'une rivale n'imprime sur ton cou les preuves désespérantes de ton infidélité. On m'apprend que ton visage a perdu son *embonpoint ordinaire* ; fasse le ciel que ta maigreur soit l'ouvrage de mon absence ! Dès que l'étoile de *Vénus* ramène ces nuits si funestes à mon amour, mon premier soin est d'embrasser les armes que tu me laissas en dépôt. Dans mon impatience, je me tourne & m'agite continuellement sur ma couche. Que je me plains alors des oiseaux dont le chant tardif n'appelle point encore la lumière du jour ! Pendant les nuits d'hiver, je m'occupe à broder en laine de Tyr, des épées qui marquent la destination des vêtemens où je les applique. Tantôt je suis sur la carte le cours de l'Araxe, ce fleuve d'Arménie, que vous allez dompter ; tantôt je calcule, d'après l'Histoire, pendant combien de milles un Parthe

peut supporter la soif. J'étudie aussi les divers mondes dont l'espace est peuplé, & j'admire dans cette harmonie la sagesse de l'Etre-Suprême. Je médite sur les chaleurs qui calcinent la terre dans certains climats, sur les glaces qui la pétrifient dans d'autres contrées. Je cherche aussi la cause de ces vents qui ramènent nos vaisseaux dans le port. Ma nourrice & ma sœur sont mes compagnes assidues; mais ce n'est pas à la saison, comme elles voudroient me le persuader, que j'attribue tes lenteurs cruelles! »

## VII.

Un sentiment tranquille & doux règne quelquefois dans les Elégies de *Properce*. Qu'on se figure, dit un homme de lettres distingué, une personne triste & rêveuse, qui se promène dans une campagne, où tout ce qu'elle voit lui

lui retrace l'objet qui l'occupe sous mille faces nouvelles : telle est dans l'Elégie tendre la situation de l'ame à l'égard de l'imagination. Quels tableaux ne se fait-on pas dans ces douces rêveries ?

Ecoutez *Properce* dans l'Elégie suivante.

*Nunc admirentur, quod tam mihi pulchra puella*
*Serviat*, &c.

(El. XXVIII. L. II.)

» On s'étonne que la belle *Cynthie* m'accorde ses faveurs, & l'on en conclut, dans toute la Ville, que je dois être opulent. Il est cependant vrai qu'elle ne sacrifierait pas son Poëte à tous les trésors de *Cambise* & de *Crésus*. *Cynthie* rend une espèce de culte à la Poésie, & jamais elle ne récite mes vers sans exhaler son indignation contre les riches. La constance

& la fidélité sont les caractères du véritable amour, & rarement un homme riche est-il constant & fidèle. Pour moi, je suivrai partout ma *Cynthie*, dût-elle franchir le vaste espace des mers. Amans inséparables, nous voguerons ensemble au gré du même zéphyr; nous aborderons sur le même rivage, le même arbre nous prêtera son abri; nous nous abreuverons dans la même source; & soit que nous couchions à la proue ou à la poupe du vaisseau, la même planche nous tiendra toujours lieu de lit. J'affronterai avec ma *Cynthie*, & les fureurs de l'Eurus, & le souffle irrégulier de l'humide Autan, & les tempêtes qu'essuya le malheureux *Ulysse*, &c.... Ah! que je ne perde jamais de vue ma *Cynthie*, & je consens que notre navire soit frappé de la foudre, que nous soyons jetés tout nus sur le même rivage; je consens aussi de trouver la mort dans les flots, pourvu que ma *Cynthie* reçoive les honneurs de la sépulture...... Mais un amour comme le nôtre calmeroit les fureurs de *Neptune*;

ce Dieu, non moins ardent que *Jupiter* son frère, connoît aussi l'amour. Ce fut lui qui d'un coup de son trident fit jaillir la fontaine de Lerne dans les champs arides, où la belle *Amymone* jouit de ses embrassemens, pour prix des faveurs qu'il en avoit reçues : *Neptune* satisfait, remplit d'une onde sacrée l'urne précieuse de cette Nymphe : l'empire de l'amour embrasse le ciel, la terre & les mers, *&c.* ».

## VIII.

### *Funérailles de Properce.*

Le Poëte, dans la XIII[e] Elégie du II[e] Livre, décrit à *Cynthie* les cérémonies qu'il veut qu'on observe à ses funérailles.

*Quandocumque igitur nostros mors claudet ocellos.*

(L. II. El. XIII.)

» Dès que la mort aura fermé mes paupières, voici la cérémonie que je veux qu'on obſerve à mes funérailles. Je ne demande point qu'on place mon corps ſous un dais d'ivoire, enrichi des plus belles étoffes. Qu'une longue ſuite de buſtes funéraires n'accompagne pas les mânes de *Properce*; que les parfums exhalés dans cette marche faſtueuſe, que le ſon lugubre des trompettes n'annoncent point un ſuperbe convoi : je veux que le mien ſoit des plus ſimples. Mais qu'on y porte en triomphe les trois Livres de mes amours ; c'eſt le plus beau préſent que je puiſſe faire à *Proſerpine*. Pour toi, *Cynthie*, en ſuivant ce cortège, tu frapperas ta poitrine à demi-nue, & ne ceſſeras de répéter le nom de ton amant. Au moment qu'on répandra les parfums ſur le bûcher, mes lèvres glacées recevront le dernier baiſer de *Cynthie*; & dès que la flamme aura dévoré mon corps, tu en recueilleras les cendres dans une urne peu ſpacieuſe. Enfin, lorſqu'elles ſeront purifiées, tu les dépoſeras à l'ombre

d'un laurier, sous un modèste tombeau, où seront gravés ces deux vers.

*Ci gît un cœur, dont la flamme constante,*
*N'eut qu'un objet, ne servit qu'une amante.*

## IX.

### *Imitation de Properce.*

*Quicumque ille fuit, puerum qui pinxit amorem*, &c.
(El. XII, L. II.)

Qui t'a peint le premier sous les traits d'un enfant,
Dieu d'amour? quel qu'il soit j'admire son adresse;
Il connut le premier les erreurs d'un amant,
Et ce vide de bien que poursuit la tendresse.

Pour peindre ton caprice & ton cœur incertain,
Que fit-il, Dieu volage? il te prêta des aîles.

Quel amant, à ses traits, ne voit que son destin
Est d'errer au hasard sur des flots infidèles !

Que désigne cet arc & ces dards enflammés,
Et ce carquois muni d'une perfide amorce ?
Si ce n'est que tes traits sont tous empoisonnés,
Que tu joins contre nous les charmes à la
force ?

Et l'amour & ses traits ont passé dans mon
cœur :
Mais ce Dieu, pour s'enfuir, n'a plus trouvé
ses aîles.
Dieu cruel, plus je veux réprimer ton ardeur,
Plus tu m'en fais sentir les atteintes cruelles !

Quel plaisir peux-tu prendre à dévorer ce
cœur ?
Ah ! rougis, s'il se peut, de ta rigueur ex-
trême,
Porte ailleurs les excès de ta vaine fureur :
Tu ne tourmentes plus que l'ombre de moi-
même.

Si cette ombre périt, qui chantera l'amour ?
Les succès de ma Muse auroient accru ta gloire.
C'est moi qui chante, *Eglé*, l'ornement de ta cour :
Epargne un Ecrivain de l'amoureuse histoire.

(M. DE SIVRY.)

## HORACE.

Ce Poëte immortel naquit à Venuse, petite Ville située entre la Lucanie & la Pouille, soixante-cinq ans avant l'ère chrétienne. Il eut le bonheur d'avoir un père vertueux, qui le fit élever dans le sein de la Capitale du monde, avec le même soin que les enfans des premiers Chevaliers & des premiers Sénateurs. Comme un Gouverneur vigilant & incorruptible, il l'accompagnoit chez ses maîtres, & ne le perdoit point de vue.

Il possédoit un bon sens naturel, qui lui tenoit lieu de connoissances. S'il ne pouvoit donner à son fils de grandes lumières, il étoit du moins en état

de lui enseigner cette morale simple & pure, que les gens de bien puisent dans leurs cœurs, ces vertus de pratique préférables aux hautes spéculations de la Philosophie. Il lui présentoit sans cesse le tableau des hommes vertueux, lui offroit le vice sous un aspect propre à lui en inspirer de l'horreur. *Les Philosophes*, lui disoit-il, *pourront t'apprendre mieux que moi pourquoi telle chose est bonne, & telle autre mauvaise. Tout ce que je puis faire, c'est de t'inspirer de bonnes mœurs, en te proposant les sages maximes de nos pères, pendant que tu as encore besoin d'être conduit. Quand l'âge t'aura amené la maturité de l'esprit avec la force du corps, tu*

*feras alors en état de te gouverner toi-même.*

En même temps il lui propofoit des modèles vivans. *Vois-tu*, lui difoit-il, *ce Sénateur ; il a l'eftime & la confiance de tous les honnêtes gens ; c'eft à lui, mon fils, qu'il faut tâcher de reffembler. Jette les yeux fur cet autre, il eft tombé dans le mépris : fon nom & fa dignité n'ont pu l'en garantir.*

Par ce moyen, il le fauva des grands écueils, & il ne fut guères fujet qu'à des défauts très-pardonnables.

Cette méthode très-fage d'élever les enfans, n'étoit pas commune à Rome. L'éducation étoit dirigée vers les affaires ; on cherchoit à fe faire un nom

au Barreau ou dans les armées. Mais le pere d'*Horace* aimoit mieux voir ſon fils riche en vertus & en probité, que de le voir s'élever à la fortune par des voies baſſes & ſuſpectes.

On ne peut lire ſans attendriſſement les témoignages d'eſtime & de reconnoiſſance qu'il rendoit à la mémoire de ſon père. Il avouoit franchement ſon origine ; & ne rougiſſoit pas de dire & de conſigner dans ſes écrits qu'il n'étoit que le fils d'un affranchi.

Si la nature, diſoit-il, nous donnoit la liberté de choiſir les pères de qui nous voudrions naître, je laiſſerois chacun choiſir au gré de ſa vanité ; mais pour moi, content de ceux que j'ai, je n'en irois point prendre au

milieu des faisceaux, ni sur les sieges Curules.

On étoit alors persuadé que tout homme d'esprit est né illustre. Le siecle où vivoit ce Poëte, conservoit encore quelques traces de la noble simplicité des premiers temps de la République.

*Horace* couronna cette excellente éducation par le voyage d'Athènes, qu'il fit à l'âge de dix-huit ans. Ce fut dans cette Ville, centre de la sagesse, des lumières & des arts, qu'il se nourrit de la lecture des grands Poëtes & des Philosophes célèbres qui en avoient fait la gloire. Il y acquit une intelligence profonde des hommes, & cette politesse, cette urbanité, ce

goût du beau & du vrai qui enchantent dans ses écrits.

Les agitations de la guerre civile excitée par la mort de *César*, l'obligèrent de quitter les bosquets de l'Académie, pour suivre le parti de *Brutus*. Ce fier Républicain l'honora de la charge de Tribun. Rangé sous ses étendards, il combattit contre *Octave* en faveur de la liberté: mais *Horace* n'étoit pas né pour les armes. Le Poëte qui chanta depuis que rien n'est si doux que de mourir pour la Patrie, laissa son bouclier aux champs de *Philippe*, & s'enfuit aux sons de la trompette guerrière.

*O mort, plus douce que la vie !*
*O noble & glorieux destin*
*De s'immoler pour sa Patrie*,
Crioit le Lyrique Latin !
Mais dans les champs de Macédoine,

Les vastes cohortes d'*Antoine*
Lui firent bien changer de ton ;
Et son bouclier sur la place
Resta pour animer l'audace
Des braves du sacré Vallon.

*Horace* n'eut pas de meilleur parti à prendre, que de faire soi-même l'aveu de cette sorte d'infamie, prenant pour exemple les deux célèbres Lyriques de la Grèce, *Archiloque* & *Alcée*, qui se reconnurent coupables de la même faute.

La journée de *Philippe* ayant renversé sa fortune & ses espérances, & son père étant mort pendant son absence, il se vit sans revenus, sans fonds, sans appui. L'impérieuse nécessité se fit entendre. Il ne lui restoit d'autre ressource que ses talens. Il fit

des vers qui furent goûtés de *Virgile* & de *Varius*.

Ces deux grands hommes jouiſſoient déja à la cour d'*Auguſte* de la diſtinction due au mérite. Ils préſenterent ce jeune Poëte à *Mécène*, la gloire de l'Etat, le protecteur & l'ami des hommes de génie. On peut lire dans la ſatyre qu'il lui adreſſa depuis, la peinture naïve qu'il fait de ſa premiere entrée chez le Miniſtre.

« *Virgile*, dont la mémoire me ſera toujours chère, vous dit d'abord qui j'étois. *Varius* enſuite vous en parla dans les mêmes termes ».

La première fois que je vous fus préſenté, quelques paroles entrecoupées furent tout mon compliment : le reſpect & ma timidité naturelle ne me permirent pas d'en dire davantage.

Je ne me donnai point pour un homme de naissance ; je ne me vantai point d'avoir des terres considérables, &c. Je vous déclarai, sans façon, ce que j'étois ; vous me répondîtes en deux mots, à votre ordinaire, & je me retirai, &c. ».

*Mécène* n'accordoit sa protection qu'aux Gens de Lettres qui lui étoient parfaitement connus. Il usa envers *Horace*, comme avec les autres, d'un délai, qui finit par l'ordre gracieux de le regarder comme son ami.

Ses talens pour la Poésie, son esprit étendu, varié, délicat, & son naturel heureux, le rendirent cher au Prince, comme au Favori. *Mécène* obtint son pardon, & lui fit restituer ses revenus, qui avoient été confisqués. On vit le

maître du monde déposer le rang suprême, accueillir avec une liberté noble & décente le fils d'un Affranchi, l'admettre à la plus intime faveur, & consacrer ses loisirs à s'éclairer avec lui. *Auguste* savoit que le Temps graveroit son nom dans son livre immortel, pour avoir été le protecteur & l'ami des arts & du génie.

Voici l'époque la plus brillante de la vie d'*Horace*. Livré désormais au commerce des Muses, il s'en montre le digne favori. Sa réputation & son crédit s'augmentoient de jour en jour par les pièces de poésie qu'il publioit sur les victoires d'*Auguste* & sur les événemens publics. Tantôt il louoit son bienfaiteur comme l'ami des vertus,

le fléau des vices, le protecteur des arts : quelquefois le respect & la reconnoissance lui dictoient les éloges de *Mécène*, de *Lollius*, de *Pollion*, de *Varius*, de *Messala*, de *Drusus*, & des hommes les plus distingués de Rome. Toutes ses louanges étoient pleines de noblesse & de dignité, de sentiment & de délicatesse. Un air de naturel & de simplicité s'y faisoit remarquer. Elles annonçoient toujours un Poëte sincère & droit, qui ne chantoit que la vertu, l'équité, la grandeur d'ame, l'héroïsme, & tout ce qui mérite les suffrages & la vénération des hommes. *Horace*, persuadé qu'une basse & servile adulation avilit les Muses, n'encensoit point les foiblesses & les vices qu'on décore souvent du nom de vertus.

Louoit-il *Auguste* ? ses louanges, dégagées de cet air de flatterie qui rebute, étoient autant d'avis sur la maniere dont il devoit se conduire pour se faire aimer de ses peuples, & en même temps pour conserver une juste sévérité propre à les contenir dans leur devoir.

La tendresse & le sentiment guidoient sa plume, lorsqu'il écrivoit cette belle Ode, qui offre une si belle peinture du bonheur des Romains sous l'empire d'*Auguste*. Tous les sentimens d'amour & de vénération y sont divinement exprimés. Le tableau n'est point flatté, Tous les Historiens conviennent qu'alors on jouissoit à Rome de la paix & de la liberté, &c. *

* V. *Vellej. Paterc.*

*Horace* se conduisit à la cour avec beaucoup de sagesse & de pénétration. Il excelloit dans l'art délicat de manier l'amitié des Grands. Lorsqu'on sut qu'il avoit l'oreille du Prince, & qu'il pouvoit tout obtenir de lui, une foule de Courtisans le suivoit sans cesse, & le prioit de parler pour eux; mais son caractère se refusoit à ces démarches, toujours gênantes, & souvent dangereuses: il n'aimoit à recommander que les personnes dont il avoit pénétré les sentimens.

La conformité des principes que *Mécène* avoit adoptés avec les opinions d'*Horace*, ne contribua pas peu à resserrer les liens de leur amitié. Ils avoient embrassé l'un & l'autre le systême d'E

cure, qui fait consister le souverain bien dans la volupté. Le Poëte en abusa plus d'une fois.

Souvent *Mécène & Horace*, couronnés de myrthe, les cheveux parfumés d'essence, assis auprès des plus belles filles de Rome, aimoient à perdre leur raison, en vidant des coupes remplies du divin Massique, qui faisoit oublier tous les maux.

S'il fut dans sa jeunesse le partisan d'*Epicure*, il changea de sentiment dans la suite, sur-tout par rapport au culte que l'on doit aux Dieux. Il se vit forcé de revenir sur ses pas, & de reprendre la route qu'il avoit quittée. Il ne conserva de la doctrine du Philosophe Grec, que l'amour du repos & une délicieuse nonchalance, réveillée

quelquefois par le sentiment & par l'amitié. Tels étoient *Chaulieu* & cette troupe d'aimables fainéans,

Qui suivant du plaisir l'aimable mouvement,
Se laissoient au tombeau conduire mollement.

Les *La Fare*, les *Saint-Aulaire*, les *Saint-Evremont*, les *Ferrand*, les *Lainez*, &c.

On a observé que presque toutes les petites débauches d'*Horace* étoient colorées de quelques prétextes. S'abandonne-t-il à la joie & aux plaisirs de la table? c'est ou pour célébrer la victoire d'*Auguste*; ou pour honorer le jour de la naissance de *Mécène*; ou pour se réjouir du retour d'un ami absent depuis long-temps; ou en action

de graces de ce que lui-même il avoit été préſervé d'un grand danger.

*Horace* étoit naturellement voluptueux ; mais ſon penchant pour les femmes ne fut pas aſſez vif ni aſſez décidé pour troubler ſa tranquillité. Il connoiſſoit l'erreur des paſſions : mais il étoit trop ſage pour en devenir la proie. Il regardoit le plaiſir comme une fleur délicate qu'il ne faut point cueillir, ſi l'on veut jouir long-temps & de ſa beauté & de ſon odeur.

Ses paſſions, dit le reſpectable Auteur des *Réflexions ſur Horace*, n'étoient, à proprement parler, que des goûts ; & le plus dominant chez lui étoit la pareſſe. Le ſentiment ſeul pouvoit l'en tirer ; le ſentiment lui dictoit

ſes vers aimables, où il chante agréablement, tantôt ſa Maîtreſſe, tantôt le plaiſir de la table. Il eſt charmant dans ces deux genres : & la peinture de ſes ſoupers épicuriens, qui raſſembloient la frugalité & la délicateſſe, ſont d'un agrément infini. On y voit un mélange inimitable de libertinage & de Philoſophie, deux choſes bien oppoſées, & qui vont bien enſemble, quand elles ſe réuniſſent naturellement. On y trouve par-tout l'honnête homme & l'homme de plaiſir, qui joint la fineſſe du goût à la délicateſſe du ſentiment. Ecoutons-le parler à ſa bouteille, & lui demander le doux tréſor qu'elle renferme, & qu'il veut partager avec un Philoſophe de ſes amis.

O

*O naram mecum*, &c. (Od. du III. Liv.)

Aimable fille de la treille,
Doux charme de l'oisiveté,
Fidèle ami, chère bouteille,
Viens, amène la volupté;
Que dans l'ardeur de ton délire
Nos jours passent comme un instant:
Obéis au son de ma lyre,
Hâte-toi, *Messalla* t'attend.

Ne crains point son air de rudesse,
Formé sur de dures leçons;
La voix qu'inspire la sagesse
Ne dédaigne point les chansons;
Souvent cette morale austère,
Dont *Caton* voulut s'étayer,
Célébrant ton joyeux mystère:
Avec toi daigna s'égayer.

Par une douce violence,
Tu commandes à nos humeurs,
Tu forces la haine au silence,

Tu fais assujettir nos mœurs ;
Tu dérides le front du Sage
Sous ta douce ivresse abattu,
Et tu sers le libertinage
Sans effaroucher la vertu.

Le voile de la politique
Tombe sous tes premiers efforts,
De sa plus secrète pratique
Tu découvres tous les ressorts ;
Par toi le pauvre qu'on opprime
Perd un douloureux souvenir :
Et dans le transport qui l'anime,
Ne voit qu'un heureux avenir.

Viens, & que les Graces badines,
Qui ne t'abandonnent jamais,
Des plaisirs que tu nous destines,
Redoublent encor les attraits.
A la lueur de cent bougies,
Rivales de l'astre du jour,
Nous célébrerons tes orgies,
Sans songer même à son retour.

Veut-on l'entendre se plaindre de sa Maîtresse, qui enlève tous les cœurs, malgré ses parjures? Quelle finesse, quelle délicatesse de sentiment, quelle facilité d'expressions dans l'Ode qu'il lui adresse!

A CHLOÉ.

*Ulla si juris tibi pejerati*, &c.

Si le ciel t'avoit punie
De l'oubli de tes sermens,
S'il te rendoit moins jolie,
Quand tu trompes tes amans,
Je croirois ton doux langage,
J'aimerois ton doux lien;
Mais, *Chloé*, qu'il te sied bien
D'être parjure & volage!
Viens-tu de trahir ta foi?
Tu n'en es que plus piquante,
Plus belle & plus séduisante,

Les cœurs volent après toi.
Par le mensonge embellie,
Ta bouche a plus de fraîcheur;
Après une perfidie,
Tes yeux ont plus de douceur.
Si par l'ombre de ta mère,
Si par tous les Dieux du ciel,
Tu jures d'être sincère,
Les Dieux restent sans colère
A ce serment criminel.
Vénus en rit la première;
Et cet enfant si cruel,
Qui sur la pierre sanglante
Aiguise la flèche ardente
Que sur nous tu vas lancer,
Rit du mal qu'il te voit faire
Et t'instruit encore à plaire,
Pour te mieux récompenser.
Combien de vœux on t'adresse!
C'est pour toi que la jeunesse
Semble naître & se former.
Combien d'encens on t'apporte!

Que d'amans sont à ta porte,
Jurant de ne plus t'aimer!
Le vieillard qui t'envisage,
Craint que son fils ne s'engage
En un piége si charmant;
Et l'épouse la plus belle
Croit son époux infidèle,
S'il te regarde un moment.

(M. DE LA HARPE.)

Plaint-il un amant, qui, flatté par les séduisantes amorces d'une coquette, se persuade qu'elle n'aime que lui? S'applaudit-il d'être échappé au naufrage que ses charmes trompeurs alloient lui faire essayer? voyez comme il peint ses dangers!

*Quis multâ gracilis te puer in rosâ*, &c.

*Pyrrha*, quel est l'amant dont tu combles les vœux,
Qui sur ce lit voluptueux

Croit jouir du bonheur de t'avoir enflammée ?
Toujours des plus brillantes fleurs
Par lui cette grotte est ornée ;
Par toi des plus douces odeurs
Sa chevelure est parfumée ;
Tes beaux bras s'occupent souvent
A relever leur blonde tresse,
Et ses lèvres à chaque instant
Signalent sa vive tendresse
Par mille ardens baisers que ta bouche leur rend.

Hélas ! il ne sait pas le malheur qui l'attend.
Enivré de plaisir, il ne voit que tes charmes :
Il possède ton cœur sans le croire inconstant.
Mais quand il connoîtra son triste aveuglement,
Ses yeux, que tu n'as point accoutumés aux larmes,
Déploreront toujours le bonheur d'un moment.

De tes faveurs, *Pyrrha*, que la suite est amère !

Qu'il faut craindre les feux que tu fais allumer!.
On cesse bientôt de te plaire,
On ne cesse pas de t'aimer.
Pour moi, les Immortels m'ont sauvé d'un naufrage,
Qu'il est si rare d'éviter :
Et je leur ai fait vœu de ne plus affronter
Une mer où sans cesse il faut craindre l'orage.

( *M. le Chevalier* B***ERS. )

Il a beau appeler à son secours la Philosophie & la raison, la cruelle mère des Amours le force encore à se ranger sous son empire : la facilité, le naturel, les graces conduisent son pinceau dans cette belle Ode.

*Mater sæva cupidinum*, &c.

J'avois en vain quitté l'amoureux esclavage,
La mère des Amours, des Graces & des Jeux,

La Volupté, *Bacchus* : aujourd'hui tout m'engage
A reprendre de nouveaux nœuds.

Je brûle pour *Glycère*, & sa beauté m'enchante :
Sa folâtre gaîté, ses regards séduisans,
Les roses de son teint, sa blancheur éclatante,
Ont sans peine enflammé mes sens.

*Vénus* & tous ses feux ont passé dans mon ame ;
Elle a choisi mon cœur pour être son séjour :
Et ce cœur consumé par sa brûlante flâme,
Servira de temple à l'Amour.

Dans les transports charmans de mon ardeur nouvelle,
Je ne puis me livrer qu'à mes tendres desirs :
Et désormais ma lyre, aux sons guerriers rebelle,
Ne chantera que les plaisirs.

Viens, *Glycère*, il est temps d'appaiser la Déesse ;

Rendons-la, s'il se peut, favorable à nos vœux:
Et qu'un lit de gazon, dans notre douce ivresse,
Nous serve d'autel à tous deux.
(M. Rigoley de Juvigny.)

Mais un chef-d'œuvre de sentiment, de délicatesse & d'esprit, c'est, sans contredit, l'Ode en Dialogue qu'il adresse à *Lydie*, comme un projet d'accommodement, & le gage de la douleur qu'il a d'être brouillé avec elle. M. le Duc de *Nivernois* en a fait une belle imitation, qui mérite d'être placée à côté de l'original.

*Donec gratus eram tibi*, &c.

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

Plus heureux qu'un Monarque au faîte des grandeurs,

J'ai vu mes jours dignes d'envie ;
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs :
Vous m'aimiez, charmante *Lydie*.

LYDIE.

Que mes jours étoient beaux, quand des soins les plus doux,
Vous payiez ma flamme sincère !
*Vénus* me regardoit avec des yeux jaloux,
*Chloé* n'avoit pas su vous plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix, organe des Amours,
*Chloé* seule me paroît belle ;
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

Le jeune *Calaïs*, plus beau que les Amours,
Plaît seul à mon ame ravie ;

Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

Quoi ! si mes premiers feux, ranimant leur ardeur,
Etouffoient une amour fatale ;
Si perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur,
*Chloé* vous laissoit sans rivale. . . .

LYDIE.

*Calaïs* est charmant ; mais je n'aime que vous ;
Ingrat, mon cœur vous justifie :
Heureux également en des liens si doux,
De perdre ou de passer ma vie.

( *M. le Duc* DE NIVERNOIS. )

C'est ainsi qu'*Horace* partageoit son temps entre ses Amis, ses Maîtresses, les Muses & la Philosophie, & qu'il

menoit la vie la plus agréable & la plus délicieuse. Lié étroitement avec *Virgile*, *Valgius*, *Tibulle*, *Varius*, &c. le commerce de ces beaux génies lui donna ce goût exquis & délicat, cette fleur de politesse qui se fait sentir dans ses Ouvrages. Son caractère aimable & enjoué, sa conversation libre & aisée, assaisonnée d'une raillerie fine & piquante, attachoient tous ceux qui le voyoient. Sa présence animoit tous les cercles; jamais il n'affichoit l'air d'importance & de supériorité dans ces assemblées, où les grands Hommes qui ornoient le siècle d'or de la Littérature Romaine, unissoient les plaisirs de l'esprit à ceux du sentiment. *Horace* n'avoit que des amis.

Il reçut deux préſens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puiſſent faire:
L'un étoit le talent de plaire;
L'autre, le ſecret d'être heureux.

Il faiſoit des vers plutôt en galant homme qu'en Poëte, comptant pour rien l'approbation du vulgaire, & ne deſirant qu'un petit nombre de Lecteurs.

*Neque te ut miretur turba labores;*
*Contentus paucis Lectoribus.*

Il puiſoit dans la Poéſie
Ce nectar par elle inventé;
Le goût, l'eſprit, l'urbanité,
Lui ſervoient la ſeule ambroiſie
Qui donne l'immortalité.
Philoſophe ſans vanité,
Bel eſprit ſans rivalité,
Entre l'étude & la pareſſe,

Dans les bras de la volupté,
Il avoit placé la ſageſſe.

L'amitié inſpire à l'ame une joie pure & douce, qui l'excite & l'anime. Le Poëte qui en reſſent les charmes, eſt plus le maître de ſes idées. Ce ſentiment étoit bien cher au cœur d'*Horace*. Pour s'en convaincre, il ſuffit de lire les Odes qu'il adreſſe à *Virgile*, à *Tibulle*, à *Septime*, à *Mécène*, &c. & ſur-tout le chef-d'œuvre de la poéſie lyrique dans le genre paſſionné ; l'Ode dans laquelle il fait des vœux pour ſon ami *Virgile*, qui alloit à Athènes. Il recommande à tous les Dieux, favorables aux matelots, ce navire qui contient la plus chère moitié de lui-même.

*Sic te diva potens Cypri*, &c.

O navire chéri, qui dois porter *Virgile*
Jusqu'à l'Attique bord!
Puisse le dieu des vents, sur la vague tranquille,
Te conduire à bon port!

Puisse *Vénus* propice, & les frères d'*Hélène*,
Secondés des zéphyrs,
Te rendre en sûreté, sans travail & sans peine,
Où tendent tes desirs!

Respecte, en préservant du danger ce que j'aime,
Notre tendre amitié;
Et dans ce cher ami, conserve de moi-même
La plus digne moitié.

(La Fare.)

Chéri de ses concitoyens, aimé du maître du monde, *Horace* pouvoit à

ſon gré diſpoſer de la fortune ; mais l'ambition ne troubla jamais la tranquillité de ſon ame.

Il refuſa les dons de ſes illuſtres amis, non par une vaine oſtentation, ni par un orgueil *philoſophique*, mais par ſageſſe, par eſprit de liberté. Content du rang de Chevalier, auquel il avoit été élevé, une dignité plus conſidérable n'eût fait que multiplier ſes embarras, ſans rien ajouter à ſon bonheur.

La richeſſe naiſſante, diſoit-il à *Mécène*, eſt toujours ſuivie du deſir inquiet de s'accroître. Tu ſais, ô mon appui ! unique ſoutien de ma gloire ! tu ſais que j'ai toujours fui, avec raiſon, la grandeur & le faſte. Moins

on se permet de superflu, plus on reçoit des Dieux.

*Auguste* l'invita à être son Secrétaire, & à s'asseoir à sa table : il refusa ses propositions, tant la médiocrité lui étoit chère. Tout le monde sait par cœur ces beaux vers.

*Auream quisquis mediocritatem*, &c.

Heureuse médiocrité,
Préside à mes desirs, préside à ma fortune ;
Ecarte loin de moi l'affreuse pauvreté,
Et d'un sort trop brillant la splendeur importune.

L'unique objet des vœux d'*Horace*, étoit d'être possesseur d'une habitation champêtre, dans laquelle il pût trouver les délices d'une vie dégagée de soins & d'inquiétudes, & s'abandonner aux

mouvemens ingenus de ſon cœur, à l'enjouement, au plaiſir, à la molleſſe, à la négligence de l'avenir, &c Ce goût étoit très-dominant chez lui.

*Mécène* lui donna une petite métairie auprès de Rome. Son étendue & ſes revenus étoient fort modiques : il n'y en auroit peut-être eu aſſez pour perſonne ; mais il y en avoit aſſez pour *Horace*, à qui non-ſeulement la médiocrité ſuffiſoit pour être heureux, mais qui ne pouvoit l'être que par elle. Il fit alors une Ode pour remercier ſon bienfaiteur, ou plutôt pour lui dire, ſans le remercier expreſſément, que ſon bienfait faiſoit la douceur de ſa vie. Voici deux ſtrophes de cette Ode.

Un clair ruiſſeau, de petits bois,
Une fraîche & tendre prairie,

Me font un tréſor que les Rois
Ne pourroient voir qu'avec envie.
Je préfère l'obſcurité,
Qui ſuit la médiocrité,
A l'éclat qui ſuit la puiſſance ;
Le riche eſt, au ſein des plaiſirs,
Moins heureux par la jouiſſance,
Que malheureux par ſes deſirs.

Je n'ai point ces riches habits
Quavec orgueil *Plutus* étale :
Ni vins rares, ni mets exquis,
Ne couvrent ma table frugale.
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure néceſſité
J'ignore l'affligeante peine ;
Je jouis d'un deſtin heureux :
Et n'ai-je pas toujours *Mécène*,
Si je voulois former des vœux ?

Aucun Poëte, excepté *Virgile*, ne peint avec tant d'ame & de naturel

qu'*Horace* les charmes de la vie retirée. Perſonne n'a ſu joindre, comme lui, dans ſes peintures, la paſſion à la vérité. Elles ont un agrément infini; il ſemble voir la nature elle-même, & la nature de l'âge d'or.

Heureux, dit-il, heureux celui qui ſillonne le champ de ſes pères, & vit, comme eux, ſans ſoins, ſans affaires & ſans créanciers.

De la trompette ſanguinaire
Il oſe mépriſer la voix;
De la fortune mercenaire,
Il ignore les dures loix.

Il rit du frivole avantage
Dont le courtiſan eſt épris:
Et l'intrigue au double viſage
N'obtient de lui que des mépris.

Fidèle aux loix de la nature,
Seule elle fait tous ses plaisirs ;
Et ses besoins sont la mesure
De ses goûts & de ses desirs.

Tantôt à sa vigne naissante
Il unit de jeunes ormeaux ;
Tantôt d'une main bienfaisante
Il en élague les rameaux.

Tantôt à l'ombre de sa treille
Il compte ses troupeaux naissans ;
Il serre les dons de l'abeille,
Il tond ses agneaux bondissans.

Lorsque *Pomone*, en ses contrées,
A mûri ses dons précieux,
Il charge ses mains épurées
Des prémices qu'il offre aux Dieux.

Sous un vieux chêne il fait attendre
Le déclin du brûlant soleil ;
Puis sur un gazon frais & tendre,
Il va chercher un doux sommeil.

Alors mille rivaux d'*Orphée*,
Fardeau léger des arbriſſeaux,
S'uniſſent, pour hâter *Morphée*,
Au gazouillement des ruiſſeaux.

( *M. le Duc* DE N*****. )

*Horace*, content de ſa ſolitude, ne demandoit plus rien aux Dieux, & ne cherchoit point à importuner ſon puiſſant ami pour accroître ſa fortune. O ma chère maiſon de Sabine, diſoit-il ſouvent, quand me ſera-t il permis de goûter tantôt dans la lecture des Anciens, & tantôt entre les bras du ſommeil & de l'oiſiveté, le délicieux oubli de cette vie fatiguante & tumultueuſe? Quand pourrai-je dans mes repas ruſtiques me régaler d'un plat de fèves? *&c.* O charmantes ſoirées! ô repas des Dieux! où aſſis à

table auprès de mon foyer, je ſoupe ſans façon avec mes amis, &c.

Voyez comme il décrit à ſon ami *Quintius* la ſituation & la nature de ſa petite vallée.

*Continui montes, niſi diſſocientur opacâ*
*Valle*, &c.

« Imaginez-vous une chaîne de montagnes interrompue par une vallée bien couverte: le ſoleil levant eſt à ma droite, & le couchant à ma gauche: l'air y eſt fort tempéré, vous en ſeriez charmé vous-même. Mais ſi vous voyiez nos haïes & nos buiſſons étaler la pourpre des prunes dont ils ſont chargés, nos chênes fournir en abondance du gland à nos troupeaux, & nous donner une ombre agréable, vous jureriez, ſans doute, qu'on auroit tranſporté aux environs de ma maiſon la campagne de Tarente avec ſes délicieux

bocages. Outre cela, j'ai une fontaine assez considérable pour donner son nom à un ruisseau dont elle est la source. Ses eaux ne sont ni moins fraîches, ni moins pures que celles de l'Hèbre, qui baigne la Thrace : & ce sont mes paisibles retraites, c'est ce séjour enchanté qui garantit votre ami contre l'intempérie de l'automne, *&c.* »

Il nous touche en faveur des lieux où il souhaiteroit de finir sa vie avec son ami.

« Ce petit coin du monde est de tous les pays, après Tybur, celui qui me plaît davantage. Là, coule un miel délicieux, qui ne cède point à celui d'Hymette. Là, les olives le disputent en bonté à celles de Vénafre. Le printemps y règne une grande partie de l'année. Les hivers y sont tièdes, & l'âpreté des aquilons n'altéra jamais la douce température de l'air qu'on y respire. Le Mont Aulon, fa-

vori de *Bacchus*, n'envie point les raiſins de *Falerne*. Ce lieu charmant, ces heureux côteaux me demandent avec toi. C'eſt là que tu me rendras les derniers devoirs, & que tu arroſeras de larmes les cendres de ton Poëte bien aimé ».

Nous avons choiſi ces paſſages, parce qu'ils décèlent le penchant d'*Horace*, qu'ils ſont extrêmement bien faits, & qu'il y règne une ſenſibilité touchante, une certaine molleſſe voluptueuſe. On voit que cet aimable Poëte écrivoit comme il ſentoit; qu'il cherchoit à ſe faire une vie conforme à la nature, & que les ſuperbes portiques, les marbres des palais de Rome, & la pénible opulence, ne valoient pas à ſes yeux l'éclat & le parfum des campagnes émaillées de fleurs.

Après avoir vécu en homme du monde & en Philoſophe, *Horace* mourut âgé de cinquante-ſept ans, un mois avant ſon cher *Mécène.*

En s'adreſſant à ſon Livre, qu'il publia à l'âge de 44 ans, il le charge d'informer les Lecteurs qu'il n'étoit point né dans un rang diſtingué; mais que dédaignant ſa baſſeſſe & l'obſcurité où les Dieux l'avoient fait naître, & pouſſé par ſon propre mérite, il avoit pris l'eſſor le plus ſublime; qu'il avoit obtenu l'amitié des plus grands hommes, ainſi que des plus grands perſonnages de ſon ſiècle; qu'il étoit né violent & colère, mais qu'il s'appaiſoit facilement; qu'il aimoit le ſoleil; qu'il étoit d'une petite taille,

& que ſes cheveux avoient blanchi avant le temps. Les moindres détails deviennent intéreſſans, lorſqu'ils regardent les grands hommes. Nous trouvons encore dans les écrits de notre Poëte, qu'il avoit la vue tendre & délicate, & qu'il étoit d'une très-foible conſtitution. Lorſqu'il voyoit, pour la première fois, quelque perſonne d'un haut rang, il avoit l'air timide & embarraſſé. Il parloit peu, & ne perdoit jamais ſon temps en de vaines diſputes, ſur-tout avec les perſonnes dont les poumons étoient meilleurs que les ſiens. Il dépenſoit noblement : il étoit grand amateur de peinture. Quoiqu'il fût très-éloigné d'importuner qui que ce fût du récit de ſes Ouvrages, il cédoit cependant à la

démangeaison qu'éprouve tout Auteur de paroître en public. Il en est des beaux esprits, lorsqu'il s'agit de publier leurs productions, comme des jeunes filles, lorsqu'il est question de les marier. Celles-ci, après avoir bien examiné les inconvéniens du mariage, prennent un mari. Ceux-là, après avoir long-temps réfléchi sur le danger de paroître en public, finissent par se faire imprimer.

Inspiré par une noble fierté, *Horace* osa prédire avec assurance que non-seulement la meilleure partie de ses Ouvrages échapperoit à la puissance du Temps, mais que les siècles ne feroient qu'affermir sa gloire.

*Exegi monumentum ære perennius*, &c.

I.

On doit regarder *Horace* comme un des plus beaux génies du ſiècle d'*Auguſte.* Il fait, avec *Virgile*, la gloire de la Poéſie Latine. Il poſsède toutes les ſortes d'eſprits & de caractères. On retrouve dans cet inimitable Ecrivain la majeſté, la nobleſſe, les mâles tranſports d'*Alcée* & de *Stéſichore*; le feu & la ſenſibilité de *Sapho*, l'enthouſiaſme & la fougue de *Pindare*, la douceur, les graces & la fleur du libertinage d'*Anacréon*, le ſel attique, la fineſſe, la plaiſanterie d'*Ariſtophane* & de *Ménandre*, la ſageſſe & la ſaine philoſophie de *Socrate*, de *Platon* & d'*Epictète.*

Admirable dans tous les genres, il

excelle ſur-tout dans celui qui eſt le plus ſublime, & qui exige le plus de génie après l'Epopée. La poéſie lyrique demande une infinité de talens qu'il eſt très-rare de trouver réunis dans le même homme; un plan noble & bien deſſiné; des penſées ſublimes; des ſentimens énergiques; une imagination brûlante, ſoumiſe cependant au jugement & à la raiſon; une diction naturelle & hardie à la fois; des images tantôt grandes & majeſtueuſes, tantôt gracieuſes, riantes, ſimples; un ſentiment tendre & délicat; une ame libre & fière, & ſur-tout cet enthouſiaſme divin qu'on ne peut définir, & que reſſentoient les *Pindare*, les *Chiabrera*, les *Cowley*, les *Malherbe*, les *Rouſſeau*, &c. Le Poëte Lyrique

doit être comme la Prêtresse d'*Apollon*, enivré d'une vapeur divine, transporté hors de lui-même; il faut qu'il puisse dire:

Ce n'est plus un mortel, c'est *Apollon* lui-même
Qui parle par ma voix.

Les Romains pouvoient se flatter de posséder leur *Homère* & leur *Démosthène* dans *Virgile* & dans *Cicéron*; mais jusqu'alors aucun Poëte n'avoit osé monter sa lyre au ton d'*Alcée*, de *Pindare* & d'*Anacréon*. *Horace* parut; il fit le premier passer dans sa Langue le génie de ses maîtres, autant que la Langue Latine pouvoit se prêter à l'harmonie enchanteresse de la Langue Grecque.

Il nous apprend lui-même que la qualité de Poëte Lyrique étoit le comble de ses vœux.

Il tiroit sa principale gloire d'avoir su disputer le prix de l'Ode aux Grecs, & d'en avoir transporté le nombre & l'harmonie dans sa Langue. Il ne balançoit pas à se couronner la tête des lauriers qu'*Apollon* destine à ses favoris. Cependant il se reconnoît fort inférieur à *Pindare*, & désespère de l'atteindre.

Ah! que jamais mortel, jaloux du grand *Pindare*,
Ne s'expose à le suivre en son vol orgueilleux;
Sur des aîles de cire élevé dans les cieux,
Il retraceroit à nos yeux
L'audace & la chûte d'*Icare*.
Tel qu'un torrent furieux

Qui, grossi par les orages,
Se soulève en grondant & couvre ses rivages;
Tel ce Chantre impérieux,
Des vastes profondeurs de son puissant génie,
Précipite à grands bruits ses vers impétueux,
*&c.* *

Mais si *Horace* n'a pas atteint le vol de *Pindare*; s'il n'a pas ses mouvemens rapides & variés, ses images fréquentes & vives, ses idées fortes & frappantes, sa diction animée, impétueuse & bruyante, c'est moins la faute de son génie, que de la Langue dont il se servoit. Pour n'avoir pu s'élever jusqu'à son modèle, il n'a pas laissé de répandre dans ses Odes le caractère d'élévation, de hardiesse & de

* Trad. de M. *de la Harpe*.

majesté qui convient à ce genre de poésie. Son audace est quelquefois heureuse.

On trouve dans les Odes d'*Horace* un artifice qui produit un effet admirable. C'est le contraste qu'il fait quelquefois des idées riantes avec les pensées sublimes, pour en mieux faire sentir la force.

*Horace* étoit presque le seul Poëte Lyrique qui méritât d'être lu chez les Romains. *Jules*, *Antoine* & *Titius Septimius* s'étoient exercés dans ce genre : mais jamais ils n'égalèrent la poésie brillante d'*Horace* : jamais ils n'ont su transporter dans leur Langue, comme il l'a fait quelquefois, la cadence, les formes, les tournures & les

procédés de la Langue Grecque. Ce Poëte relève les plus petits objets par une élégance & une justesse d'expressions admirables. Il y a dans ses Odes anacréontiques une variété infinie d'images, de sentimens & de tableaux aimables & rians. Sa lyre prend tous les tons. Tantôt il chante les amours, les graces, les plaisirs, les jaloux transports & les tendres alarmes; tantôt il célèbre les Dieux, les héros, les hommes bons & vertueux, les triomphes d'*Auguste*. Jamais Poëte n'a semé dans ses Ouvrages d'aussi sages leçons; & sa morale, loin de ralentir le feu de sa poésie, le ranime, parce qu'il la met en sentiment. Grand sans emphase, lorsqu'il embrasse un sujet héroïque; tendre & délicat, lorsqu'il

ſe plaint de *Chloé*, & qu'il exalte les faveurs de *Vénus* ; ſage même dans ſes écarts, il gouverne à ſon gré ſon génie, & ſait lui preſcrire des loix.

Chez lui la plus ſublime philoſophie ſe trouve unie à la plus belle poéſie. Ses leçons, loin d'être froides, monotones & inanimées, reſpirent la douceur, l'enjouement, & nous conduiſent à la vertu par un chemin ſemé de fleurs.

Ce Poëte ne gourmande point les vices en cenſeur ſévère : il ne crie point comme un forcené que tout eſt perdu ; ſon cœur ne diſtille point le fiel. C'eſt un ſage qui nous invite ; c'eſt un ami qui nous conſeille. Il penſe comme *Pythagore*, que les

hommes ont moins beſoin d'être inſtruits, que d'être avertis avec douceur. Que de morceaux raviſſans ſur la juſtice, la fidélité, la modération, l'amitié, la conſtance, la frugalité, l'amour de la patrie, *&c.* ! On croit lire tout ce que le Portique & l'ancienne Académie ont produit de plus beau en morale. Mais en cherchant à nous rendre meilleurs, il fuit les détours, les longueurs inſupportables des *Platoniciens*, & la ſéchereſſe rebutante des *Stoïciens*. Son ſeul guide eſt la lumière naturelle qui éclaire tous les hommes. Sa philoſophie n'eſt point grimacière ; elle eſt douce, familière, aiſée ; elle a pour compagne le plaiſir. Il ne débite point ſes maximes en char-

latan qui ne fait que répéter : *Ecoutez-moi, je suis sublime.*

On admire les autres Poëtes, mais on aime *Horace*. Un attrait insensible nous fait d'abord courir à ses Ouvrages dans nos instans de loisir. C'est le Poëte de tous les âges, de tous les temps, & de tous les lieux ; c'est, en un mot, celui que nous desirons le plus d'avoir pour ami.

En le lisant, avec lui je crois vivre ;
A Tivoly je m'empresse à le suivre :
La liberté, l'enjouement, la raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces :
L'Amour y vient sans bandeau, ni poison,
Et la vieillesse y joue avec les Graces.

Ses Satyres & ses Epîtres, pour nous servir de l'expression de *Gravina*, sont

comme de petits ruiſſeaux qui découlent de la Comédie ancienne. Elles ſont aſſaiſonnées du même ſel. *Ariſtophane*, *Eupolis*, *Cratinus*, *Ménandre*, &c. faiſoient auſſi bien ſes délices dans ſa petite maiſon de campagne, que *Platon*, *Archiloque* & *Pindare*. Le ſtyle en eſt naturel & ſimple : tout y eſt ramené au vrai ; tout y eſt épuré par le bons ſens, par un goût fin & délicat, & par un eſprit d'une extrême juſteſſe.

Son *Epître aux Piſons* eſt admirable. C'eſt le code de la raiſon ; c'eſt un morceau de critique précieux aux gens de goût. La clarté, la ſimplicité, la variété, la préciſion, la ſolidité y règnent d'un bout à l'autre. On déſireroit que ce Poëme eût plus de

liaison & de méthode, & que l'ordonnance en fût aussi parfaite que celle des *Géorgiques de Virgile* & de l'*Art Poëtique de Boileau.* Ce bel Ouvrage, dicté par la sagesse antique, est une suite de la Poëtique d'*Aristote*. *Horace* fut le premier qui offrit aux Romains les préceptes de ce souverain Législateur des Poëtes.

L'art & la nature, le génie & le savoir, l'esprit & le goût, se donnent la main dans les écrits d'*Horace* *. Une imagination vive & féconde, un jugement profond, un esprit pénétrant, une activité prodigieuse qui vivifie véritablement les productions de l'esprit, & qu'on a appelée le sel de la raison : telles sont les qualités qu'il

* Vie d'*Horace*, d'après *Algarotti*.

eſt impoſſible de ne pas appercevoir dans ce Poëte : de-là le charme inexprimable que nous fait éprouver la lecture de ſes Ouvrages.

*Virgile* diſoit qu'il étoit auſſi difficile d'arracher un vers à *Homère*, que la maſſue d'entre les mains d'*Hercule*. On pourroit dire qu'il eſt auſſi difficile d'arracher un vers à *Horace*, qu'à *Vénus* ſa ceinture.

*Plaute*, *Térence*, *Catulle*, *Lucrèce*, &c. ont trouvé des rivaux dignes d'eux. *Horace* a été ſouvent imité, mais rarement atteint. Qui pourroit s'élever avec lui ſur les ailes rapides de ſa poéſie ? Qui oſeroit toucher à tant de fleurs précieuſes, ſans craindre de les flétrir ? Comment conſerver dans notre

Langue l'expression grande & sublime, badine & enjouée, simple & naturelle, pure & élégante des Odes de ce grand Homme ? Que de froids Commentateurs ! Que de Traducteurs durs & secs ! Que d'éternels Scholiastes ! Que de lourds Dissertateurs ! Que de *Scaliger*, de *Benthlei*, de *Cuningham*, de *Heinsius*, de *Kuster*, de *Cruquius*, de *Dacier*, &c. pour un homme de goût, pour un *D...* de *N...*, pour un de ces favoris des Muses & des Graces, en état de sentir & de rendre les beautés de l'ami de *Mécène !*

Chantre d'*Auguste* & de *Glycère*,
Poëte sublime & galant,
Arbitre de la bonne chère,
Amant volage, ami constant,

Jusques à quand, aimable *Horace*,
Tes vers pompeux, rians, aisés,
Seront-ils ou traduits sans grace,
Ou pesamment analysés ?

## I I.

Le Recueil des poésies d'*Horace* offre une si grande variété de talens, & fournit des modèles dans tant de genres, qu'il suffiroit pour la réputation de plusieurs excellens Poëtes. Que de caractères différens dans un seul homme ? Comme il sait accorder sa lyre sur plusieurs tons !

Décrit-il l'état de l'ame d'un Stoïcien, endurci contre les malheurs ? *Il verra l'univers se dissoudre, & tomber en éclats sur sa tête ; il ne tremblera pas.*

Quelle ſublimité dans la penſée & dans l'image ! C'eſt ainſi que le Poëte ſacré dépeint l'état du Juſte qui ſe repoſe pleinement en Dieu.

« Quand la terre s'écrouleroit, & que les monts ſe précipiteroient dans la mer, nous ne craindrons pas ».

## I I I.

Veut-il perſuader aux Romains que le mépris de la Religion & la corruption des mœurs ſont les ſeules cauſes des malheurs qui ont affligé Rome ?

Romains, de vos aïeux vous expierez les crimes,
Si vous ne réparez les Temples ébranlés ;
Relevez des autels trop long-temps ſans victimes,

Et des Dieux sans honneur, sanglans & mutilés.

Votre respect pour eux fonda votre puissance :
Qu'ils soient de vos projets le principe & la fin.
De leur culte affoibli nous sentons la vengeance,
Et Rome impie a vu chanceler son destin.

## IV.

Peut-on donner une plus grande idée de la Divinité ?

Le ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ses loix :
Les Rois sont les maîtres du monde ;
Les Dieux sont les maîtres des Rois.

## V.

Tantôt il peint les objets avec force, comme lorsqu'il parle de *Régulus*, se refusant aux tendres embrassemens de

son épouse, & aux caresses de ses chers enfans. La vertu est peinte dans ses yeux fièrement baissés ; il fixe le Sénat chancelant. Insensible à la douleur de ses amis, il renonce glorieusement à sa Patrie, & retourne à Carthage.

## VI.

Tantôt il est précis & serré, plein d'énergie & de clarté comme dans ces vers :

*Damnosa quid non inanuit dies ?* &c.

Mais que n'altèrent point les temps impitoyables ?
Nos pères, plus méchans que n'étoient nos aïeux,
Ont eu pour successeurs des enfans plus coupables,
Qui seront remplacés par des pires neveux.

## VII.

Peut-on faire un tableau plus vrai & plus terrible de la condition des tyrans ?

L'impie en un festin ne sent que du dégoût.
Le glaive est sur sa tête, & l'effroi le consume;
Il trouve un suc plein d'amertume
Dans les alimens les plus doux.
En vain ses yeux lassés demandent le repos,
Le sommeil est ami des champêtres asyles;
Il cherche les réduits tranquilles,
Les bois, la fraîcheur & les caux, *&c.*

## VIII.

Il se montre quelquefois le digne émule des *Arion*, des *Philoxène*, des *Cénésias*, des *Timothée*, &c. & de tous les fameux Poëtes Dythirambiques de la Grèce. Il présente des choses

neuves, inattendues, &c. Il eſt dans un commerce intime avec les Dieux...

Mais quels tranſports involontaires
Saiſiſſent tout-à-coup mon eſprit agité ?
Sur quel vallon ſacré, dans quels bois ſolitaires
Suis-je en ce moment tranſporté ?
*Bacchus* à mes regards dévoile ſes myſtères.
Un mouvement confus de joie & de terreur
M'échauffe d'une ſainte audace :
Et les Ménades, en fureur,
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace !

# I X.

*Horace* exprime admirablement bien l'audace du premier homme, qui oſa le premier expoſer une fragile barque au caprice de la mer irritée.

*Illi*

*Illi robur & æs triplex*
*Circa pectus erat*, &c.

Sans doute, en sa vive colère,
Le ciel arma d'un triple airain
Le cœur du premier téméraire,
Qui des mers s'ouvrit le chemin;
Qui, sur un fragile navire,
Sans pâlir, de l'humide Empire
Traça la route aux matelots,
Dont l'ame aux écueils aguerrie,
Ne redouta point la furie
Des vents armés contre les flots.

Quel genre de mort si terrible
Put effrayer l'audacieux
Qui sut braver la mer horrible,
Ses monstres, ses écueils affreux!
C'est en vain que la Providence
A creusé cet abyme immense
Qui sépare tant de climats:
Foibles, inutiles barrières,

Que des vaisseaux trop téméraires
Aujourd'hui ne respectent pas.

L'homme, trop hardi dans ses vues,
Victime de sa passion,
S'ouvre des routes défendues,
Et n'écoute plus la raison.
Père à tes enfans trop funeste,
Hélas! avec le feu céleste,
Que de maux tu nous apportas!
La mort, dès-lors plus meurtrière,
Pour abréger notre carrière,
Précipita vers nous ses pas.

*Dédale*, d'un vol intrépide,
S'éleva jusques dans les airs;
Malgré mille obstacles, *Alcide*
Se fit jour jusqu'aux enfers.
Qu'est-il de difficile aux hommes?
Mortels insensés que nous sommes,
Nous déclarons la guerre aux cieux;
Nos crimes défiant la foudre,

Sans cesse à nous réduire en poudre,
Forcent le Souverain des Dieux.

X.

Voyez quelle image il emploie, lorsqu'il veut nous faire sentir que la briéveté de la vie ne nous permet pas de porter loin nos espérances!

*Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas*
*Regumque turres, ô beate Sexti?*

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix;

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.
(MALHERBE.)

Et lorsqu'il exalte la médiocrité, plus précieuse que l'or.

Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont sujets aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos Rois, que les toits des bergers.

## X I.

Son Ode à la *Fortune* est remplie de traits sublimes & admirables. L'ame y est toujours satisfaite, toujours soutenue, toujours remplie de l'heureux enthousiasme qui anime le Poëte. La morale y est toute en images.

*Parcus Deorum cultor & infrequens,*
*Insanientis dùm sapientiæ*
*Consultus erro*, &c.

D'*Epicure* élève profane,
Je refusois aux Dieux des vœux & de l'encens;
Je suivois les égaremens
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne.

Je reconnois des Dieux, c'en est fait je me rends:
J'ai vu le maître du tonnerre,
Qui, la foudre à la main, se montroit à la terre;
J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant,
Et les voûtes éternelles
S'embrâser des étincelles
Que lançoit *Jupiter* de son char foudroyant.

Le Styx en a mugi dans sa source profonde:
Du Ténare trois fois les portes on tremblé:

Des hauteurs de l'Olympe, aux fondemens du monde,
L'Atlas a chancelé.

Oui, des puiſſances immortelles
Dictent à l'univers d'irrévocables loix;
La Fortune agitant ſes inconſtantes ailes,
Plane d'un vol bruyant ſur la tête des Rois.

Aux deſtins des Etats ſon caprice préſide;
Elle ſeule diſpenſe ou la gloire ou l'affront,
Enlève un diadême, & d'un eſſor rapide
Le porte ſur un autre front.

Fortune, ô redoutable Reine!
Tu places les humains au trône ou ſur l'écueil;
Tu trompes le bonheur, l'eſpérance & l'orgueil;
Et l'on voit ſe changer, à ta voix ſouveraine,
La foibleſſe en puiſſance & le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moiſſon féconde,
Et l'avide Marchand, ſur les gouffres de l'onde,

Rapportant son trésor,
Présente à la fortune, arbitre des orages,
Ses timides hommages,
Et te demande un vent qui le conduise au port.

Le Scythe vagabond, le Dace sanguinaire,
Et le Guerrier Latin, conquérant de la terre,
Craint tes funestes coups;
De l'Orient soumis, les tyrans invincibles,
A tes autels terribles,
L'encensoir à la main, fléchissent les genoux.

Tu peux, & c'est l'effroi dont leur ame est troublée,
Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée,
Frapper ces demi-Dieux :
Et soulevant contr'eux la révolte & la guerre,
Cacher dans la poussière
Le trône où leur orgueil crut s'approcher des cieux.

Déesse d'Antium, ô Déesse fatale !
Fortune, à ton pouvoir qui ne se soumet pas ?

Tu couvres la pourpre royale
Des crêpes affreux du trépas.
La néceſſité cruelle
Marche toujours à ton côté,
De ſon ſceptre déteſté,
Frappant la race mortelle;
Cette fille de l'Enfer,
Porte dans ſa main ſanglante
Une tenaille brûlante,
Du plomb, des coins, & du fer.

L'Eſpérance te ſuit, compagne plus propice,
Et la Fidélité, Déeſſe protectrice,
Au ciel tendant les bras,
Un voile ſur le front, accompagne tes pas;
Lorſqu'annonçant les alarmes,
Sous un vêtement de deuil,
Tu viens occuper le ſeuil
D'un palais rempli de larmes,
D'où s'éloigne avec effroi
Et le vulgaire perfide,
Et la courtiſane avide,
Et ces convives ſans foi,

Qui, dans un temps favorable,
D'un mortel tout-puissant, par le sort adopté,
Venoient entourer la table,
Et s'enivroient du vin de sa prospérité.
Je t'implore, à mon tour, Déesse redoutée,
*Auguste* va descendre à cette isle indomptée
Qui borne l'univers;
Tandis que nos guerriers vont affronter encore
Ces peuples de l'Aurore,
Qui seuls ont repoussé notre joug & nos fers.

Ah! Rome, vers les Dieux lève des mains coupables:
Ils ne sont point lavés, ces forfaits exécrables
Qu'ont vu les Immortels.
Elles saignent encor nos honteuses blessures:
La fraude & les parjures,
L'inceste & l'homicide entourent nos autels.
N'importe, c'est à toi, Fortune, à nous absoudre;
Porte aux antres brûlans, où se forge la foudre,
Nos glaives émoussés

Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie.
Il faut que Rome expie
Les flots de sang Romain qu'elle-même a versés.
(M. DE LA HARPE.)

## XII.

S'agit-il d'objets plus rians ? il leur donne de la grace, & les peint avec délicatesse. Il parle de la jeune *Lalagée* : il peint le retour du Printemps.

*Solvitur acris hyems gratâ vice veris & favoni*
*Trahuntque Siccas machinæ carinas*, &c.

Nos bois reprennent leurs feuillages,
Après les noirs frimats, le printemps a son tour ;
Et le soleil plus pur, dissipant les nuages,
Sans obstacle répand le jour.

Déja dans la plaine fleurie,
Le Berger laiſſe errer ſes troupeaux bondiſſans :
Et du ſon de ſa flûte, Echo même attendrie,
En imite les doux accens.

*Cythérée*, avec ſes compagnes,
Le ſoir d'un pas léger, danſe au bord des ruiſſeaux,
Tandis que ſon époux ébranle les montagnes
Du bruit fréquent de ſes marteaux.

Couronnons-nous de fleurs nouvelles,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir ;
Profitons du printemps qui paſſera comme elles,
L'Amour nous preſſe d'en jouir.

XIII.

La deſcription qu'il fait de la fontaine de *Blanduſe*, eſt d'une ſimplicité inimitable.

*O fons Bandusiæ*, &c.

O charmante Blanduse, ô fontaine limpide !
Demain, avec des fleurs, d'un vin pur & nouveau,
Arrosant ton crystal liquide,
Je veux t'immoler un chevreau, &c.

Sa corne menaçante, au front déja poussée,
Appelle vainement l'amour & les combats ;
Au bord de ton onde glacée,
Il rencontrera le trépas.

L'Astre enflammé du jour, dont la chaleur nous brûle,
Au milieu de l'été respecte ta fraîcheur ;
Tes flots, malgré la canicule,
Désaltèrent le voyageur.

Aussi dans mes accords j'ennoblirai ta source,
Ce chêne, ce rocher, d'où tombant avec bruit,

Ton onde commence sa source,
Bouillonne, murmure & s'enfuit.

## XIV.

Il instruit d'ordinaire sans avoir l'air d'y penser, & sa morale est toujours accompagnée d'un agrément qui la fait goûter. Témoin l'Ode qu'il adresse à *Torquatus*.

*Diffugêre nives*, &c.

Le ciel, tranquille & sans nuage,
A repris son plus bel azur,
Et l'onde, au bord de nos rivages,
Présente un crystal aussi pur.
Déja le front paré de lierre,
Les Nymphes dansent en riant,
Et célèbrent le Dieu brillant,
Dont la main conduit la lumière.

A peine le printemps nous rit,
Que le brillant été le chasse;
L'automne, qui bientôt le suit,
A l'hiver cède aussi sa place;
L'hiver atteint son dernier jour,
Dès que les zéphyrs reparoissent:
Ainsi les saisons tour-à-tour
S'évanouissent & renaissent.

Mais nous, mortels assujettis
Au Temps qui nous poursuit en maître,
Un jour nous voit anéantis,
Un jour ne nous voit point renaître.
C'est ainsi que, prête à périr,
Une jeune fleur est penchée:
Ainsi par le vent arrachée,
Elle ne peut plus refleurir.

## X V.

Sa philosophie respire par-tout la tranquillité de l'ame, & une certaine

quiétude qui ne ſe rencontre qu'avec des paſſions douces. Ecoutez-le. Il veut perſuader à ſon ami que le bonheur de la vie conſiſte à conſerver une grande égalité d'ame, & à jouir des plaiſirs innocens.

*Æquam memento rebus in arduis*
*Servare mentem*, &c.

Ami, puiſqu'une loi fatale
Nous a tous ſoumis à la mort,
Songe, dans l'un & l'autre ſort,
A conſerver une ame égale.

Par de longs malheurs combattu,
Des chagrins ne ſois point la proie:
Heureux, crains que la folle joie
Ne triomphe de ta vertu.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaiſirs...

Attends sans crainte & sans desirs
La fin d'une vie incertaine.

Jouis sagement du loisir
Que l'oubli des Parques te laisse :
L'âge, la santé, la richesse
Te donnent les biens à choisir.

Erre dans tes riches prairies,
Où les arbres entrelacés
Offrent aux voyageurs lassés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côteaux rians,
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui par son paisible murmure
Endort les soins impatiens.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le soir voit disparoître.

Bientôt tu laisseras aux tiens

Ton palais, ton vaste domaine :
Et tes biens accrus avec peine,
Bientôt ne seront plus tes biens.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe :
Pauvre, riche, illustre, ou sans nom,
Chez l'impitoyable *Pluton*
Le Temps rapide nous emporte.

Du Monarque du sombre bord,
Tout ce qui vit sent la puissance :
Et l'instant de notre naissance
Fut pour nous un arrêt de mort.

Dans un autre endroit, il prouve que la félicité consiste dans le calme des passions.

*Otium Divos*, &c.

Par une affreuse tempête,
Surpris au milieu des mers,
Le Nocher voit sur sa tête

Briller le feu des éclairs ;
L'air ſiffle, la foudre gronde,
Une obſcurité profonde
Lui dérobe la clarté.
Dieux ! dit-il, Dieux que j'implore,
Faites-moi jouir encore
Du repos que j'ai quitté.

Repos que le ciel avare
Semble envier à nos cœurs ;
Le mortel le plus barbare
Eſt ſenſible à tes douceurs.
Du Thrace, fier & ſauvage,
Dans les horreurs du carnage,
Tu fixes tous les deſirs :
Indifférent pour la gloire,
Le Mède dans la victoire
Ne cherche que tes plaiſirs.

Cette paix délicieuſe
Où tendent tous nos ſouhaits,
Fortune capricieuſe
N'eſt pas un de tes bienfaits ;

Aveugle dans tes largesses,
Comble d'honneurs, de richesses
Tes superbes favoris :
Je les verrai sans envie ;
Le vrai bonheur de la vie
Ne s'acquiert point à ce prix.

On voit, quand la foule obsède
Nos augustes Magistrats,
Le Licteur qui les précède
En dissiper l'embarras ;
Mais il n'a pas la puissance
D'écarter de leur présence
Les soucis tumultueux :
Noir essaim qui les afflige,
Et qui sans cesse voltige
Sous leurs lambris fastueux.

Heureux qui touché des charmes
De la médiocrité,
Loin du bruit & des alarmes,
Vit avec frugalité !
La peur, l'avarice infame

Ne trouble point de son ame
L'inaltérable repos :
*Morphée*, à sa voix docile,
Fend les airs d'une aîle agile,
Pour lui verser ses pavots.

Dieux ! par une folle audace
Nous étendons nos projets
Au delà du court espace
Où nous bornent vos décrets !
Sous un ciel plus favorable,
De l'ennui qui nous accable,
Nous courons nous délivrer.
Vain espoir ! erreur extrême !
L'homme a beau fuir : de lui-même,
Il ne peut se séparer.

En vain sur l'humide plaine,
Nous cherchons un sort plus doux ;
Le noir chagrin qui nous gêne
S'embarque, & vogue avec nous :
A son atteinte homicide,
Le coursier le plus rapide.

Ne nous dérobera pas :
Un cerf que le chaſſeur preſſe
N'égale point la vîteſſe
Dont il vole ſur nos pas.

Après nos peines paſſées,
Goûtons-nous quelque plaiſir ?
Ne portons point nos penſées
Dans la nuit de l'avenir.
Sommes-nous dans la ſouffrance ?
Livrons-nous à l'eſpérance
De voir changer nos deſtins :
Un bonheur que rien n'altère,
N'eſt qu'une belle chimère
Dont on berce les humains.

*Achille*, aux rives du Xanthe,
Cueille d'immortels lauriers ;
Déja ſa valeur naiſſante
Efface tous les guerriers :
Ce héros comblé de gloire,
Dans les bras de la victoire
Meurt au printemps de ſes jours.

*Tithon*, accablé d'années,
Se plaint que les destinées
En éternisent le cours.

Des biens qui sont notre envie,
Le ciel dispose à son gré :
*Grosphus*, ce qu'il te dénie,
Peut-être je l'obtiendrai.
L'opulence est ton partage ;
Dans un vaste pâturage,
Tu vois tes coursiers errans ;
Tes troupeaux au loin mugissent ;
L'or & la pourpre enrichissent
Tes superbes vêtemens.

Pour moi, de l'erreur commune,
Dès long-temps désabusé,
Je pardonne à la fortune,
Qui m'a peu favorisé ;
Je possède, en dépit d'elle,
Une légère étincelle
De ce feu pur & divin
Dont les Nymphes du Permesse,

Des Poëtes de la Grèce
Avoient embrasé le sein.

## X V I.

Les Odes d'Horace renferment souvent des morceaux dignes de la verve de *Juvenal.* Il s'élève contre l'adultère : il peint avec des couleurs aussi vives que naturelles ce désordre qui a commencé à Rome par souiller les maisons, & par déshonorer les familles : source de maux dont le peuple gémit, & dont la patrie est inondée. Les jeunes Romaines ont à peine atteint l'âge nubile, qu'elles apprennent les danses Ioniennes, & se formant le corps par des mouvemens lascifs, respirent dès l'âge le plus tendre, de coupables amours.

*Fœcunda culpæ secula*, &c.

M. de *Voltaire* a imité une partie de ce morceau dans l'Ode qu'il a publiée sur les malheurs du temps. En voici un fragment.

Voyez cette beauté, sous les yeux de sa mère ;
Elle apprend, en naissant, l'art dangereux de plaire,
Et d'irriter en nous de funestes penchans.
Son enfance prévient le temps d'être coupable :
Le vice trop aimable
Instruit ses premiers ans.

Bientôt bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un courtisan volage
De ses trompeurs appas le charme empoisonneur.
Que dis-je ? cet époux à qui l'hymen la lie,
Trafiquant

Trafiquant l'infamie,
La livre au déshonneur.

## XVII.

*Horace* * porte une lumière philoſophique ſur les mœurs de ſon temps. Il peint les vices & les vertus, & les colore avec les nuances les plus juſtes & les plus propres à inſpirer l'amour de l'un, & l'horreur de l'autre. C'eſt là ſon but ; il ne fait qu'effleurer les ſots Ecrivains de ſon temps. Ce n'eſt pas contre eux qu'il veut écrire, tant pis pour ceux qui ſe trouvent ſur ſon paſſage : il ne va pas les chercher. La morale eſt le fond de ſon Ouvrage, non pas une morale ſèche, monotone & inanimée, pour ainſi dire, mais

* M. le D. de N****.

vivante, enjouée & variée à l'infini par de continuels portraits. C'est dans chacune de ses satyres quelque précepte nouveau, paré de toutes les graces d'une poésie familière & d'une peinture vive.

C'est de cette partie des écrits d'*Horace* que *Pope* a voulu parler, lorsqu'il a dit :

*Horace* dans le cœur puisant tout ce qu'il pense,
Par une gracieuse & douce négligence,
Sans trop affecter l'art, nerveux, vif & pressant,
Est par-tout instructif, par-tout intéressant ;
C'est un ami prudent, mais sans cesse agréable,
Qui mène à la raison par une route aimable.

Que faut-il pour être heureux, dit ce grand poëte ? Un nécessaire honnête, & rien de plus. Une maison puissante,

une terre considérable, des monceaux d'or & d'argent, ont-ils jamais rendu la santé à un malade, ont-ils jamais banni les chagrins de son esprit ? Et si l'esprit ou le corps ne sont pas dans une bonne disposition, peut-on jouir agréablement de tant de biens que l'on a eu la peine d'amasser ? Tous ces avantages de la fortune ne sauroient guérir un cœur troublé par le desir ou par la crainte. Je n'en suis pas surpris. Un homme qui a les yeux brûlés par une humeur âcre, est-il en état de goûter le plaisir que donnent de beaux tableaux ? La musique a-t-elle des charmes capables de flatter les oreilles tourmentées par les douleurs d'un abcès ? D'où vient cela ? C'est qu'un

vase qui n'est pas bien net, fait aigrir toutes les liqueurs qu'on y verse.

XVIII.

Il ramène à la raison tous ceux qui se gouvernent par leurs passions, & donne d'excellentes leçons au prodigue, à l'avare, à l'ambitieux, à l'hypocrite, au superstitieux. Aux traits de son pinceau, chacun se reconnoît, & ne peut s'empêcher d'avoir honte de lui-même.

Rien n'est plus adroit que sa manière d'exposer le caractère de quelques personnes vicieuses. Il semble ne pas y toucher. On ne s'attendoit pas à trouver un coup de pinceau frappant. Nous en avons un bel exemple dans la satyre IVe

du Liv. I. en parlant de la comédie, qui nous présente un père irrité, faisant des reproches à son fils, de ce que, follement épris d'une courtisane, il se déshonore, & vit dans le désordre. Le Poëte habile saisit cette occasion pour décocher un trait contre un citoyen vicieux.

Voyez comme il caractérise les folies des hommes ! Il les compare à des voyageurs engagés dans une vaste forêt, qui ont perdu leur chemin ; les uns vont à droite, les autres à gauche : tous s'éloignent de leur terme, *&c.*

Peint-il un fâcheux ? il emploie l'enjouement & le badinage nécessaires pour corriger les ridicules.

*Ibam fortè viâ ſacrâ*, &c.

(Sat. IX.)

Je ſuivois le chemin ſacré,
M'amuſant d'une bagatelle,
Qui bien ſouvent m'occupe la cervelle,
Et j'allois rêvant à mon gré;
Pour mon malheur un importun m'aborde:
Je ne le connoiſſois tout au plus que de nom.
Bon jour, dit-il, mon cher Patron.
Je compris à ce bel exorde
Que mon homme étoit un de ceux
Qu'à bon droit on nomme fâcheux.
Comment vous portez-vous, pourſuit-il, mon aimable?
Fort bien, lui dis-je en bref, *&c.*

Voulez-vous un portrait digne des *Plaute*, des *Molière?* Liſez le caractère qu'il trace d'*Opimius.*

*Pauper Opimius argenti poſiti intus & auri*, &c.

« *Opimius* est réduit à une extrême disette, pendant que ses coffres sont pleins d'or & d'argent. Du vin gâté est sa boisson ordinaire, excepté les jours de fête qu'il se régale avec de la piquette de Vales : encore boit il dans un mauvais pot de terre de Campanie. Il tomba un jour dans une léthargie si profonde, que son héritier, triomphant de joie, couroit déja pour se saisir des clefs & des coffres. Le Médecin, homme à prompte ressource & attaché à son malade, s'avisa d'un expédient pour le faire revenir. Il fait placer une table proche du lit, verse sur la table quantité de sacs d'argent, & met plusieurs personnes après pour le compter. Le malade s'éveille aussi-tôt au bruit de ses écus.

LE MÉDECIN.

Holà ! Monsieur, si vous ne prenez garde à votre argent, votre héritier avide a déja la main dessus pour l'emporter.

OPIMIUS.

Quoi ! de mon vivant?

LE MÉDECIN.

Réveillez-vous donc, & faites ce que je vais vous dire : il y va de votre vie.

OPIMIUS.

Eh bien, que faut-il faire ?

LE MÉDECIN.

Votre sang est épuisé par la diète, & votre estomac ruiné. Vous allez mourir, si vous ne éparez promptement vos forces par une bonne nourriture. Il n'y a point de temps à perdre. Allons vîte, prenez-moi cette eau de riz.

OPIMIUS.

Que coûte-t-elle ?

LE MÉDECIN.

Peu de chose.

OPIMIUS.

Mais encore ?

LE MÉDECIN.

Trois ſous.

OPIMIUS.

Hélas ! autant vaut mourir de maladie, que d'être aſſaſſiné par des voleurs & des brigands.

Et cet autre morceau qui peint ſi bien l'avare étendu, la bouche béante ſur des tas d'or & d'argent, & n'oſant non plus y toucher qu'à des choſes ſacrées, *&c.*

*Tantalus à labris ſitiens fugientia captat*
*Flumina*, &c.

( L. I, Sat. I. )

Dites-moi, pauvre eſprit, ame baſſe & vénale,

Ne vous souvient il point du tourment de *Tantale ?*
Au milieu de tes sacs la peur te fait coucher ;
Ils sont sacrés pour toi, tu n'oses y toucher ;
Comme s'ils étoient peints, ton œil les envisage,
Ne sais-tu de l'argent ni le prix ni l'usage ? *&c.*

On ne finiroit point si l'on vouloit rapporter les beautés sans nombre & de toute espèce de ce Poëte inimitable. Terminons cet article par des imitations très-heureuses de quelques-unes de ses Odes.

## XIX

*Imitation de la première Ode d'Horace, par Madame Deshoulières.*

*Sunt quos curriculo pulverem Olympicum*
*Collegisse juvat*, &c.

( HOR. *Lib.* 1, *Od.* 1. )

Couvert d'une noble poussière,
On voit un jeune audacieux,
Triomphant d'une Cour entière,
D'un superbe tournoi sortir victorieux;
Par les louanges qu'on lui donne,
Il se croit au-dessus des plus fameux guerriers:
Et le laurier qui le couronne
Est à son gré le plus beau des lauriers.

L'espoir de parvenir aux dignités suprêmes,
Rend esclave de la faveur;
Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur:
Son repos, & ses amis mêmes,

Sont des biens qu'il immole aux soins de sa
grandeur.

En cultivant les champs, le laboureur avare,
D'une riche moisson flatte tous ses desirs ;
Les autres passions où la raison s'égare,
N'excitent dans son cœur ni douleurs ni
plaisirs.

A peine échappé du naufrage,
Le Nocher hasardeux remonte sur les mers;
Durant les périls de l'orage,
Effrayé de se voir en proie aux flots amers,
Il regrette l'heureux rivage.
Mais dès-lors que de son trident
Neptune a par trois fois frappé l'onde irritée,
On voit le Pilote imprudent,
Sans aucun souvenir des écueils ni du vent,
Emporté par l'espoir dont son ame est flattée,
S'exposer comme auparavant.

Gouverne qui voudra cet immense univers;
Tout est indifférent dans la fureur bachique.
A

A l'ombrage des pampres verts,
Le buveur, dégagé de mille soins divers,
Au culte de *Bacchus* sans réserve s'applique;
Et bravant du bon sens le pouvoir tyrannique,
Il met la raison dans les fers.

Les affreux & sanglans combats,
Qui coûtent tant de pleurs aux amantes, aux mères,
Pour les guerriers ont des appas:
Et la gloire & l'honneur, ces fatales chimères,
Leur font, avec plaisir, affronter le trépas.

Pour les sombres forêts le diligent chasseur,
De *Mars* & de l'*Amour* néglige les conquêtes;
Il met le suprême bonheur
A forcer d'innocentes bêtes;
Soit que l'astre des cieux, dans son rapide tour
Répande aux mortels la lumière;
Soit que l'inégale courière
Répare la perte du jour:
Jamais son ame forcenée
D'un tranquille sommeil ne goûte les douceurs,

La poursuite d'un cerf lui fait de l'hyménée
Mépriser toutes les faveurs, &c.

## X X.

### *Imitation de l'Epode VII^e, par Rousseau.*

Le Poëte Latin veut détourner les Romains de la guerre civile.

Où courez-vous, cruels ? quel démon parricide
Arme vos sacrilèges bras ?
Pour qui destinez-vous l'appareil homicide
De tant d'armes & de soldats ?
Allez-vous réparer la honte encor nouvelle
De vos passages violés ?
Etes-vous résolus à venger la querelle
De vos ancêtres immolés ?
Non, vous voulez venger votre ennemi lui-même,
Et faire voir aux fiers Germains

Leurs antiques rivaux, dans leur fureur extrême,
Egorgés de leurs propres mains.
Tigres, plus acharnés que le lion ſauvage,
Qui, malgré ſa férocité,
Dans un autre lion, reſpectant ſon image,
Dépouille pour lui ſa fierté.
Mais parlez. Répondez. Quels feux illégitimes
Allument en vous ce tranſport?
Eſt-ce un aveugle inſtinct, ſont-ce vos propres crimes,
Ou la loi fatale du ſort?
Ils demeurent ſans voix; que devient leur audace?
Je vois leurs viſages pâlir.
Le trouble les ſaiſit, l'étonnement les glace:
Ah! vos deſtins vont s'accomplir.
Vos pères ont péché, vous en portez la peine,
Et Dieu ſur votre nation
Veut des profanateurs de la loi ſouveraine
Expier la rébellion.

## XXI.

### *Imitation de l'Ode*

*Tu ne quæsieris, scire nefas, &c.*

De la fin de nos jours ne soyons point en peine,
C'est un secret, *Philis*, qui n'est que pour les Dieux;
Méprisez ces Devins, dont la science vaine
Se vante follement de lire dans les cieux.

Attendons en repos l'ordre des destinées:
Prêts à leur obéir à toute heure, en tous temps,
Soit qu'il nous reste encore un grand nombre d'années,
Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers momens.

Ne songez qu'aux plaisirs que donne la jeunesse,
Nos jours durent trop peu pour de plus grands desseins;

Ce temps, cet heureux temps se dérobe sans
cesse,
Et fuit bien loin de moi, pendant que je m'en
plains.

Profitez en ce jour des douceurs de la vie :
Songez bien qu'il s'en va pour ne plus revenir ;
Et qu'après tout, *Philis*, c'est faire une folie
Que perdre le présent à chercher l'avenir.
( VALINCOURT. )

## XXII.

Le Marquis de *Mimure* a donné une fort belle imitation de l'Ode

*Intermissa Venus diù*, &c.

Cruelle mère des Amours,
Toi, que j'ai si long-temps servie,
Cesse enfin d'agiter ma vie,
Et laisse en paix couler mes jours :
Ta tyrannie & tes caprices
Font payer trop cher tes délices ;

C'eſt trop gémir dans ta priſon :
Briſe les fers qui m'y retiennent,
Et permets que mes vœux obtiennent
Les fruits tardifs de ma raiſon.

Déja m'échappe le bel âge,
Qui convient à tes favoris,
Et des ans le ſenſible outrage,
Me va donner des cheveux gris.
Si pour moi le deſtin de plaire
Devient un eſpoir téméraire,
Que ne puis-je encor déſirer ?
Quelle erreur de remplir mon ame
D'une vive & conſtante flâme
Que je ne pourrois inſpirer !

Lorſqu'on ſait unir & confondre
En deux cœurs mêmes ſentimens,
Et que les yeux des deux amans
Savent s'entendre & ſe répondre :
Quand on ſe livre tout le jour
Aux ſoins d'un mutuel amour,
En quels tranſports l'ame eſt ravie !

Dans ces momens délicieux
Le mortel porte-t-il envie
A la félicité des Dieux ?

Pour moi dans ce champêtre asyle,
Où l'azur de ces claires eaux
Baigne le pied de nos côteaux,
Je cherche un bonheur plus tranquille;
Sur des fleurs mollement couché,
Avec un esprit détaché
Des biens que le courtisan brigue:
Chez moi le père du repos,
Le sommeil, d'une main prodigue,
Répandra ses plus doux pavots.

Je verrai quelquefois éclore
Dans les prés mille aimables fleurs,
Odorantes filles des pleurs
Que verse la naissante Aurore;
Je verrai tantôt mes guérets,
Dorés par la blonde Cérès;
Dans leur temps les dons de Pomone
Feront plier mes espaliers:

Et mes vignobles, en automne,
Rempliront mes vastes celliers.

Mais quel trouble, quelles alarmes
Viennent me saisir malgré moi! . . .
Pourquoi, *Céphise*, hélas! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes?
Dans mon sein je les sens couler;
Je rougis, je ne puis parler,
Un cruel ennui me dévore.
Ah! *Vénus*, son fils est vainqueur;
Oui, *Céphise*, je brûle encore;
Tu règnes toujours sur mon cœur.

Sans cesse mon inquiétude,
Malgré les détours que je prends,
Par une fatale habitude,
Guide vers toi mes pas errans;
Quand le hasard t'offre à ma vue,
Oh! combien mon ame est émue
Au moment que je t'apperçois!
Et quel plaisir à mon oreille,

Lorsque d'une bouche vermeille
Sort le son touchant de ta voix.

Quelquefois la douceur d'un songe
Te rend sensible à mes transports.
Charmes secrets, divins trésors,
N'êtes-vous alors qu'un vain songe ?
Une autre fois avec dédain,
Tu te dérobes sous ma main ;
J'embrasse une ombre fugitive,
Et la cherchant à mon réveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des vains fantômes du sommeil.

## XXIII.

### *Imitation de la Ire Ode du IIIe Livre d'Horace.*

*Odi profanum vulgus, & arceo,* &c.

Loin d'ici, profane vulgaire !
Que ta présence téméraire

Ne trouble point ces lieux ſacrés !
*Apollon* m'enflâmme & m'inſpire :
Le chœur des Muſes ſur ma lyre
Va former des ſons ignorés.

Ce luxe faſtueux qui toujours environne
La puiſſance des Rois, l'éclat de leur couronne,
Sans mélange, auprès d'eux, fixe-t-il le bonheur ?...
Ils le cherchent en vain & ſous le diadême ;
Aſſis au rang ſuprême,
Les ſoins rongent leurs cœurs.

Les peuples ſont ſous leur puiſſance,
Et les empires en ſilence
Obéiſſent à leurs décrets ;
Mais ces deſpotes ſur la terre,
Du puiſſant maître du tonnerre
Craignent eux-mêmes les arrêts.

Que ſervent ces amas de tréſors, de richeſſes,
Ces honneurs qu'on acquit à force de baſſeſſes,
Ces triomphes brillans, le prix des grands exploits ?

Les sujets, à leur mort, sont égaux au Monarque,
Et la fatale Parque
Soumet tout à ses loix.
Ebloui de l'éclat fragile
Que le trône de la Sicile
Présente à ses regards surpris;
*Damoclès*, que le faste enivre;
Croit que le bonheur va le suivre
Sous la couronne de Denis.

Malheureux courtisan, l'instant fatal s'apprête!
Vois ce glaive brillant suspendu sur ta tête:
Un fil le tient à peine; il va tomber sur toi...
Tu trembles, tu pâlis... Cette terrible vue,
Dans ton ame éperdue,
A répandu l'effroi.

Le sommeil fuit de ta paupière,
Tandis qu'au sein de la chaumière
Le pauvre goûte ses pavots.
Sur ton front la terreur est peinte...
Tyrans, ainsi l'aveugle crainte

Loin de vous chasse le repos.

Telle est donc des grandeurs la trop fidelle image!...
O cabane champêtre! ô solitaire ombrage,
Qu'agite mollement le souffle des zéphyrs!
Je trouve dans ton sein, délicieux asyle,
La liberté tranquille,
La paix & les plaisirs.

Dans son avidité coupable,
Du sang des peuples qu'il accable,
*Crassus* cimente ses palais:
Son ambition le tourmente,
L'inquiétude dévorante
Le suit sans le quitter jamais.

Je ne vois ses grandeurs qu'avec indifférence;
Content du peu que j'ai, rien n'émeut ma constance:
Mes besoins sont remplis, mes vœux sont satisfaits.
Irai-je fatiguer d'une plainte importune

La volage fortune ?
Je crains trop ses bienfaits.

## XXIV.

*Albus ut obscuro detergit nubila cœlo,*
&c.

( HORAT. Od. VII. L. I. )

Fais tête au malheur qui t'opprime ;
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air sifflé une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête ;
Demain tu seras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte
Aux ravages des Aquilons ;
Toujours les torrens, par leur chûte,
Ne désolent pas nos vallons.
Les disgraces desespérées,
Et de nul espoir tempérées

Sont affreuses à soutenir ;
Mais leur charge est moins importune,
Lorsqu'on gémit d'une infortune
Qu'on espère de voir finir.

(ROUSSEAU.)

## XXV.

### *Imitation de l'Ode*

*Qui multâ gracilis te puer in rosâ*, &c.

*Pyrrha*, quel est l'amant, enivré de tendresse ?
Qui sur un lit de rose, étendu près de toi,
T'admire, te sourit, te parle, te caresse,
Et jure qu'à jamais il vivra sous ta loi ?
Quelle grotte fraîche & tranquille,
Est le voluptueux asyle
Où ce jeune imprudent, comblé de tes faveurs,
Te couvre de parfums, de baisers & de fleurs ?
C'est pour lui qu'à présent *Pyrrha* veut être belle ;

Que ton goût délicat relève élégamment
Ta ſimplicité naturelle,
Et fait naître une grace à chaque mouvement ;
Pour lui ta main légère aſſemble à l'aventure
Une flottante chevelure
Qu'elle attache négligemment.
Hélas ! s'il prévoyoit les pleurs qu'il doit répandre !
Crédule, il s'abandonne à l'amour, au bonheur,
Dans ce calme perfide, il eſt loin de s'attendre
A l'orage affreux du malheur.
L'orage n'eſt pas loin : il va bientôt apprendre
Que l'aimable *Pyrrha*, qu'il poſsède aujourd'hui ;
Que *Pyrrha*, ſi belle & ſi tendre,
N'étoit pas pour long-temps à lui.
Qu'alors il pleurera ſon fatal eſclavage !
Inſenſé qui ſe fie à ton premier accueil !
Pour moi, le temps m'a rendu ſage ;
J'ai regagné le port, & j'obſerve de l'œil

Ceux qui vont, comme moi, se briser à l'é-
cueil,
Que j'ai connu par mon naufrage.

(M. DE LA HARPE.)

## OVIDE.

Ce fut dans la ville de Sulmone, en Italie, qu'*Ovide* prit naissance. Il tiroit son origine d'une famille honorée du titre de Chevalier Romain. Né avec une imagination vive & féconde, il donna dès son enfance des marques certaines de la beauté de son esprit & des progrès qu'il étoit capable de faire dans les Lettres : on cultiva avec soin ses talens naturels. Envoyé à Rome avec son frère, il profita beaucoup dans ce séjour du bon goût & de la belle littérature. Peu de temps après il alla à Athènes, tant pour le desir de connoître d'autres pays que le sien, que pour y faire de nouveaux progrès dans l'étude. Le plus

grand avantage qu'il remporta dans ce voyage, fut de s'être perfectionné dans la connoissance de la langue Grecque; & l'on voit, par quelques endroits de ses Poésies, qu'il avoit lu *Homère* & les meilleurs Auteurs qui avoient écrit dans la même langue. La lecture du premier fortifia encore davantage son penchant pour la Poésie.

Il le suivit avec ardeur; il s'y livra sans mesure. Son père craignit qu'il ne devînt incapable de toute occupation plus sérieuse, & que par là il ne mît obstacle à son élévation. Il le détourna de la carrière poétique, & le sollicita de s'appliquer plutôt à l'éloquence, qui étoit à Rome une voie ouverte aux honneurs & à la fortune.

*Ovide* parut ſenſible à ſes vifs reproches, & fit quelque temps violence à ſon attrait pour la Poéſie. Il étudia les Orateurs; il fréquenta ceux qui brilloient par leur éloquence, & ſe diſtingua lui-même dans cet art.

Mais de toutes les impulſions, la plus forte eſt celle de la nature, dont l'homme de génie tient ſon penchant. Il eſt difficile d'y réſiſter long-temps. Il eſt des talens qui s'annoncent avec tant d'éclat, qu'on ne ſauroit ni s'y méprendre, ni s'y refuſer : talens dangereux, qui tyranniſant celui qui les poſsède, ne ſervent trop ſouvent qu'au malheur de ſa vie. *Ovide* étoit peu touché des honneurs que ſon éloquence lui attiroit. Il n'étoit point dominé par le deſir de parvenir aux charges & aux

dignités. Les conſeils, les remontrances d'un père, qu'il aimoit & qu'il reſpectoit, n'empêchoient pas qu'il ne tournât de temps en temps les yeux vers le Parnaſſe. Quelqu'effort qu'il fît pour ſuivre ſes volontés, la nature l'emporta. *Ovide* étoit Poëte malgré lui : les pieds & les nombres ſe préſentoient d'eux-mêmes ſous ſa plume : tout ce qu'il tentoit d'écrire étoit vers.

Entraîné, ſubjugué par ſon génie, *Ovide*, ſans attendre la mort de ſon père, ſe réconcilia avec les Muſes, pour les ſervir le reſte de ſes jours avec une conſtance que les malheurs qu'il éprouva dans la ſuite ne purent jamais affoiblir. Il ſe flatta d'ailleurs d'obtenir à leur ſuite une vie douce &

tranquille, & un nom illustre qui passeroit avec éclat jusques dans la postérité la plus reculée.

Ayant fixé sa demeure à Rome, il ne tarda pas à se voir un grand nombre d'amis illustres par leur noblesse, ou distingués par leur mérite. Tous ses amis, *Tibulle*, *Cornelius*, *Severus*, *Sabinus*, &c. fortifièrent son inclination pour la Poésie; tous aimoient à le voir & à s'entretenir avec lui. Il fut estimé & honoré à la Cour d'*Auguste*, & l'on se faisoit une gloire de le connoître & d'avoir part à son amitié. *Ovide* avoit l'esprit riant, prompt à se faire des images nouvelles, & à les exprimer d'une manière hardie. Son imagination étoit

vive; l'étude, qui gâte ordinairement le plus beau naturel, lui avoit procuré cette élégance naïve qui passe de l'esprit aux manières. Tout jeune qu'il étoit, les plus célèbres Poëtes de son temps le recherchèrent avec autant d'ardeur qu'il en avoit pour se lier avec eux. Entr'autres, *Macer*, *Ponticus*, *Properce*, *Battus*, &c. *Horace* lui-même voulut l'avoir pour ami; mais il ne paroît pas qu'il ait eu aucunes liaisons avec *Virgile*. *Ovide* dit seulement qu'il n'a fait que l'entrevcir.

*Virgilium vidi tantùm.*

*Ovide*, presqu'insensible aux honneurs que peuvent entraîner après soi les emplois & les dignités, avoit con-

servé toute sa tendresse pour la volupté. Son esprit & sa figure prévinrent les Romaines en sa faveur. Il paroît par ses Elégies amoureuses, qu'il eut plusieurs bonnes fortunes, & qu'il essuya le sort de tous les galans de profession, celui d'être aimé & trompé alternativement. La fougueuse passion de l'amour le dominoit autant que celle de faire des vers. Le plus grand nombre de ses poésies ne respire que la mollesse, & se sent de sa vie efféminée. On peut juger du libertinage de son esprit par le desir qu'il formoit de mourir dans le sein même de la volupté.

Si l'on jugeoit des mœurs d'un homme par ses écrits, on n'auroit pas

une idée fort avantageuſe de celle d'*Ovide*. Il paroît qu'il n'étoit point délicat ſur cet article. L'on ne trouve point, il eſt vrai, ces expreſſions obſcènes, ſi communes dans *Catulle*, dans *Horace*, dans *Martial*, &c. Les paroles licencieuſes ne naiſſent point ſi abondamment ſous ſa plume. Mais le poiſon que l'Auteur y préſente n'en eſt que plus dangereux. Ses alluſions n'expliquent que trop ce qu'il ne veut pas dire : l'indécence eſt dans le ſens, s'il n'eſt point dans les expreſſions. Ce n'eſt pas ſeulement les paroles obſcènes que la bienſéance proſcrit, c'eſt encore tout ce qui peut préſenter un ſens impur.

Il eſt vrai qu'*Ovide*, en faiſant ſon apologie

apologie dans le lieu de son exil, protesta qu'il n'avoit point fait les actions qu'il avoit décrites, & que l'esprit avoit eu beaucoup plus de part que le cœur à ce qu'il avoit dit.

« Croyez-moi, mes mœurs ne ressemblent point à mes écrits; ma conduite étoit sage, mais ma Muse étoit un peu folâtre. La plus grande partie de mes Ouvrages n'est qu'un tissu de fictions & d'ingénieux mensonges; ils en ont beaucoup plus dit que l'Auteur n'en eût osé faire : un Livre n'est pas toujous garant des sentimens du cœur ».

*Ovide*, peu content de louer l'Amour & ses effets, voulut encore apprendre l'art d'*aimer*, & de se faire

aimer. Il réduisit le plaisir en systême, & se proposa dans son Ouvrage *de Arte amandi*, de former un galant de profession, qui en compte à toutes les belles, qui cherche à en tirer parti, qui ne se pique ni de fidélité ni de constance, & qui, dans le même quart-d'heure, jure à dix maîtresses qu'il les aimera toujours.

Ce savant Législateur des plaisirs, avoit plus de quarante ans lorsqu'il mit au jour ce Poëme, qui souleva contre lui tous les honnêtes gens, & alluma parmi la jeunesse Romaine des passions dangereuses.

Il faudroit être bien sévère pour ne pas convenir que l'amour est l'ame de la belle Poésie. *Anacréon*, *Sapho*,

*Horace*, *Tibulle*, *La Fontaine*, *Molière*, &c. l'ont repréſenté ſous les traits d'une paſſion noble & d'une vertu qui élève l'ame, qui la charme, qui la tranſporte.

Tel eſt l'Amour : dans nos cœurs, dans nos vers :
Lui ſeul anime, embellit l'univers ;
Lui ſeul anime, embellit la nature :
La poéſie, ainſi que la peinture,
Doit à l'Amour mille tableaux divers.

*Homère*, *Virgile*, *Le Taſſe*, *Corneille*, *Racine*, *Quinault*, &c. placent l'Amour à côté de la Sageſſe. L'expreſſion de ce ſentiment plairoit dans *Ovide*, ſi la délicateſſe, les mœurs, la vertu, la décence, l'accompagnoient, & ſi ces peintures étoient un peu moins libres.

Nonobſtant ſon goût pour les plai-

firs, *Ovide* ne ceſſa de faire ſa cour aux Muſes. Il compoſoit avec une facilité extraordinaire. Il publia, quelques années avant ſon Art d'aimer, ſes cinq Livres des *Amours*, dont la plupart des pièces étoient le fruit de ſa jeuneſſe. *Corinne*, ſa première maîtreſſe, fut l'aſtre qui préſida à ſes beaux jours, & qui lui inſpira cet Ouvrage ; mais ſa paſſion n'étoit point un tourment. *Ovide* traite l'Amour en homme galant & en bel-eſprit. Il eſt loin de la ſimplicité paſſionnée de *Catulle*. Il ne ſoupire point comme *Tibulle* ; il ne gémit point comme *Properce* : mais il préſente des idées brillantes & des tableaux rians & gracieux. Sa Muſe eſt une coquette qui aime la parure : on en

peut juger par cette peinture du triomphe de l'Amour.

« Me voilà vaincu, dit ce Poëte au fils de *Vénus*; je tends les mains à tes chaînes. Tu peux te couronner de myrthe, & atteler les colombes de ta mère ; je te vois déja sur ton char, dirigeant ses oiseaux dociles au milieu de tout un peuple qui célèbre ton triomphe. A ta suite, je vois marcher une multitude de jeunes filles & de jeunes garçons ; & moi, ton nouveau captif, je paroîtrai aussi chargé de fers, & montrant ma blessure encore vive. Tu traîneras après toi la Sagesse, les mains derrière le dos, & avec tout ce qui ose te résister. Tu auras pour compagnes les douces caresses, & la

Terreur & la Fureur, qui par-tout marchent ſous tes drapeaux ; c'eſt avec elles que tu domptes & les hommes & les Dieux même : tu ſerois foible ſans elles. Cependant, ta mère enchantée, contemplant du haut des cieux cette marche triomphante, t'applaudira, & ſes belles mains ſemeront les roſes ſur ton paſſage. Conſerve-moi donc pour ce triomphe : n'accable point un cœur ſoumis. Imite *Céſar*, ton parent ; il ſait vaincre, mais il tend aux vaincus la même main qui les a domptés.

Si ce Poëte eût aimé véritablement *Corinne*, le langage paſſionné de l'Amour régneroit beaucoup plus dans ſes Elégies. On n'y verroit point

d'antithèſes, de ſaillies, de jeux de mots ſi incompatibles avec le ſentiment. S'il reproche une infidélité à ſa maîtreſſe, ſon cœur n'eſt point agité ; c'eſt le Poëte qui parle, & preſque jamais l'amant jaloux & ſenſible. Il prend quelquefois le ton plaintif & douloureux : mais ce n'eſt qu'un badinage.

Croyez qu'il eſt des Dieux ſenſibles à l'injure ;
Après mille ſermens, *Corinne* ſe parjure :
En a-t-elle perdu quelqu'un de ſes attraits ?
Ses yeux ſont-ils moins beaux ? Son teint eſt-il moins frais ?
Ah ! ce Dieu, s'il en eſt, ſans doute, aime les belles ;
Et ce qu'il nous défend, n'eſt permis que pour elles.

C'eſt ainſi qu'*Ovide*, couronné de myrthes & de lauriers, partageoit ſa

vie entre ſes amis, ſes maîtreſſes & les Muſes. Le doux repos faiſoit ſes délices, la fortune lui ſourioit : le Prince, ami des talens, le regardoit avec diſtinction, & lui accordoit ſon amitié. Sous des auſpices auſſi heureux, il donna ſucceſſivement pluſieurs Ouvrages qui eurent le plus grand ſuccès. Il étoit dans la réſolution de corriger avec ſoin ſes *Métamorphoſes* ; mais un malheur imprévu vint rompre toutes ſes meſures.

Cet illuſtre Poëte avoit déja paſſé ſes plus belles années à la Cour, lorſqu'*Auguſte*, ſans lui faire connoître le motif de ſon inimitié, & ſans avoir aucun égard ni aux talens d'un Poëte qu'il avoit aimé, ni à la beauté de ſon génie, ni à ſon âge,

le relégua à Tomes, ville de la Scythie d'Europe, ſur les bords du Pont-Euxin.

On ignore le véritable ſujet de ſa diſgrace. Quelques-uns prétendent qu'un attachement trop déclaré pour la fille d'*Auguſte*, le perdit. D'autres en rejettent la cauſe ſur le libertinage qui régnoit dans ſes écrits. Il eſt plus raiſonnable de penſer que les Poéſies d'*Ovide* furent plutôt le prétexte que la véritable cauſe de ſon exil. Comment d'ailleurs l'Empereur auroit-il pu lui reprocher ſes Poéſies licencieuſes, lui qui chériſſoit & protégeoit *Horace*, dont les écrits ſont ſouillés de termes les plus obſcènes? D'ailleurs, nous avons obſervé que

les Romains étoient très - indulgens pour ces ſortes d'Ouvrages. *Ovide*, ainſi qu'il le dit lui-même, s'étant plaint à l'Amour, qu'après avoir travaillé à étendre ſon empire, il n'en avoit obtenu d'autre récompenſe que d'être exilé parmi les Barbares, l'Ameur lui répondit : « Vous ſavez » bien que ce n'eſt pas ce qui vous » a fait le plus de tort ».

Il eſt vraiſemblable qu'*Ovide* commit une indiſcrétion ſemblable à celle d'*Actéon*, & qu'il vit au bain la Princeſſe *Livie*, épouſe d'*Auguſte*, pour laquelle il pouvoit ſoupirer en ſecret.

« Ah! pourquoi, dit il, ai-je été le témoin indiſcret de ce qu'il ne

falloit pas voir ? Ce ſont mes yeux qui m'ont rendu coupable : oui, mes yeux téméraires ont vu ce qu'ils ne devoient jamais voir. *Actéon* vit autrefois *Diane* prête à ſe mettre au bain, ce fut une imprudence. Il la vit ſans le vouloir ; cependant, livré à ſes chiens furieux, il en devint la proie. C'eſt qu'à l'égard des Dieux, ce qui arrive par haſard, eſt puni comme un crime. Non, le haſard n'eſt pas toujours une cauſe légitime devant une Divinité offenſée ! »

*Ovide*, quoi qu'il en ſoit, fut obligé de quitter ſa Patrie pour s'aller confiner dans un climat tout propre à glacer le génie le plus vif. Voici la peinture qu'il fait de ſon départ.

*Cum subit illius tristissima*, &c.

Toi * qui vis mes beaux jours s'éclipser dans
les ombres,
Toi qui couvris mes pleurs de tes nuages
sombres,
O nuit, cruelle nuit, témoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes yeux !
Bientôt du haut des airs l'amante de *Céphale*
Alloit de mon départ fixer l'heure fatale ;
L'usage de mes sens, tout-à-coup suspendu,
Dérobe à mes apprêts le temps qui leur est dû.
Mon cœur ne peut gémir, ordonner ni ré-
soudre ;
Semblable à ce mortel qui voit tomber la fou-
dre,
Et qui, frappé du bruit, environné d'éclairs,
Doute encor de sa vie, & croit voir les en-
fers.
J'ouvre les yeux enfin, mon trouble diminue :

* Cette belle traduction est de M. *le Franc de Pompignan.*

Deux

Deux amis seulement frappent alors ma vue ;
Tous les autres fuyoient un ami condamné :
Le sort d'un malheureux est d'être abandonné.
Dans ce cruel moment, je sens couler mes larmes ;
Mon épouse éplorée augmente mes alarmes :
Ma fille, loin de nous, ignoroit mon malheur ;
De ce spectacle affreux elle évita l'horreur.
Hélas ! tout nous offroit la douloureuse image
D'une famille en pleurs que la Parque ravage.
Si d'un simple mortel les destins rigoureux
Pouvoient se comparer à des revers fameux,
Tel fut le désespoir des habitans de Troie,
Lorsque du fils d'*Achille* ils devinrent la proie.
Cependant la fraîcheur & le calme des airs
Répandoient le sommeil sur le vaste univers.
L'astre brillant des nuits poursuivoit sa carrière.
Je vois, à la faveur de sa douce lumière,
Ces colonnes, ces tours, ces portiques altiers,
Formidables voisins de mes humbles foyers.
Lieux protégés du ciel, séjour de notre maître,

Et vous ... Divinités, qui me plaignez peut-être,
Fortunés habitans de ce riche Palais,
Temple, autels, que mes yeux ne reverront jamais,
Toi, fleuve, dont *Ovide* illustra les rivages,
Recevez mes adieux & mes derniers hommages.
Il n'est plus de remède aux maux que je ressens;
J'offrirois à *César* des regrets impuissans.
Mais vous, Dieux immortels, modérez sa vengeance;
Qu'il ne confonde point le crime & l'imprudence.
Vous le savez, grands Dieux, si j'ai cru le trahir!
Qu'il me punisse, hélas! du moins sans me haïr.
Mon épouse, à ces mots, tombe à mes pieds mourante;
Elle remplit les airs de sa voix gémissante:
De nos lares sacrés embrassant les autels,
Elle implore à la fois les Dieux & les mortels.

Inutiles transports ! c'est en vain qu'elle espère
D'un malheureux époux adoucir la misère.
Mais déja vers le Pole, où l'ont placé les Dieux,
L'astre de *Calisto* disparoît à nos yeux.
Rome, il faut pour jamais renoncer à tes charmes.
C'est le dernier moment qu'on accorde à mes larmes.
L'aube éclaire tes murs, le silence a cessé ;
J'entends le citoyen, l'étranger empressé :
« Où courez-vous, disois-je, & quel soin » vous agite ?
» Arrêtez, Rome seule est digne qu'on l'ha- » bite ».
Funeste aveuglement ! je vois naître le jour,
Et crois pouvoir encor prolonger mon séjour.
Trois fois je veux partir, & trois fois ma foiblesse ;
Malgré moi, de mes pas interrompt la vîtesse.
Je suspends, je finis, je reprends mes discours :
J'embrasse, je m'éloigne, & je reviens toujours.

Eh ! pourquoi me hâter ? je vais dans la Scythie :
Sans espoir de retour je quitte ma Patrie.
De mon cœur éperdu, chère & tendre moitié ;
Et vous, dont mes malheurs excitent la pitié,
Seuls amis, que le ciel souffre encor que j'embrasse,
C'en est fait, je jouis de sa dernière grace.
Je ne vous verrai plus : vivez heureux, je pars.
Cependant l'horizon brille de toutes parts ;
L'étoile du matin cède au flambeau du monde,
Et ses premiers rayons sortent du sein de l'onde.
Je fuis, en gémissant ; mais mon cœur déchiré
Revole vers les lieux dont il s'est séparé.
De mes tristes amis, de ma femme éperdue,
Les cris & les sanglots percent mon ame émue.
Je n'ose m'arrêter, elle court sur mes pas ;]
Beintôt autour de moi je sens ses foibles bras,
Non, cruel ! non, ta perte entraînera la mienne.
Pense-tu, loin de toi, que Rome me retienne ?
Compagne de tes pas, comme de tes malheurs,

Au bout de l'univers j'irai sécher tes pleurs.
*César* t'a condamné, ton épouse est proscrite ;
*César* veut ton exil, & l'amour veut ma fuite.
Je te fuis,.. mais, hélas! malgré tous ses efforts,
Un rigoureux devoir m'arrache à ses transports.
Désolé, l'œil en pleurs & la vue égarée,
Entre les bras des siens je la laisse éplorée.
Elle tombe, & j'ai su qu'en ces affreux instans
Les ombres de la mort la couvrirent longtemps.
Elle revoit le jour pour souffrir davantage ;
Ses cheveux arrachés tombent sur son visage ;
Dans ses foyers déserts elle me cherche en vain ;
Elle accuse les Dieux, *César* & le destin.
L'instant de mon trépas, où sa fille expirée,
D'un plus vif désespoir ne l'eût pas pénétrée :
Sa douleur mille fois auroit tranché ses jours ;
L'espoir de m'être utile en prolongea le cours.
Dieux qui nous séparez, prenez soin d'une vie

Qui conserve la mienne au fond de la Scythie.

Je touche enfin la rive, & nous quittons le port,
Sous l'aspect orageux des étoiles du Nord.
J'affronte, malgré moi, les horreurs du naufrage,
Et la nécessité me tient lieu de courage.
Mais quel bruit effrayant sort du gouffre des mers!
Les aquilons fougueux s'élancent dans les airs:
L'onde mugit, s'entr'ouvre, & les sables bouillonnent.
Déja sur le tillac les flots nous environnent;
Les cordages rompus, & les mâts chancelans,
Deviennent le jouet des ondes & des vents.
Du ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, désespéré, le chef des matelots,
Laisse le gouvernail à la merci des flots.
Telle une main trop foible abandonne l'empire

Du coursier indompté qu'elle ne peut conduire.
Le rapide aquilon, plus fort que mon devoir,
Me ramène aux climats que je ne dois plus voir.
Loin des bords d'Illyrie, à travers les nuages,
L'Italie à nos yeux découvre ses rivages.
Vents, ne combattez plus le Dieu qui me punit;
Eloignez-moi des lieux d'où *César* me bannit.
Je le veux, & le crains... Quelle vague en furie
Dans ce gouffre profond va terminer ma vie!
Je t'implore, ô *Neptune*, & vous, Dieux de la mer:
C'est assez contre moi des traits de *Jupiter*.
Souffrez que dans l'exil, terminant ma carrière,
Une tranquille mort me ferme la paupière;
Du plus affreux trépas daignez me préserver,
S'il est temps aujourd'hui de vouloir me sauver.

Jamais peut-être la douleur, si éloquente dans tous les hommes, ne parla un langage plus naturel, plus noble & plus élégant. Tout respire dans cette Elégie un air de tristesse majestueuse. C'est le chef-d'œuvre d'*Ovide*. Ces Elégies furent le premier fruit de son exil. Le Poëte emploie dans cet Ouvrage les expressions les plus touchantes auprès de ceux qu'il croit pouvoir obtenir son rappel.

Mais il eut beau se plaindre, il eut beau solliciter sa grace dans un langage divin. Il mourut exilé, sans avoir pu fléchir l'inclémence du demi-Dieu qu'il encensoit avec idolâtrie. Le desir de revenir à Rome lui fit écrire des flatteries indignes d'une

ame noble & courageuse. Un Poëte moderne, dans une Elégie qu'il adresse à ce malheureux banni, les lui reproche avec raison.

Au lieu, par une basse & lâche flatterie,
D'encenser ton tyran, de bénir sa furie,
Quand peu sensible, hélas! au charme de tes vers,
Il te laissoit gémir au bout de l'univers;
Au lieu de consacrer le nom de ce barbare
Pour un plus digne objet de tes chants moins avare,
Que n'adoucissois-tu l'horreur de tes destins,
En célébrant *Corinne* & ses attraits divins?
Ce nom eût ramené le plaisir sur tes traces:
Autour de toi ce nom eût rappelé les Graces:
Ce ciel si rigoureux, ce ciel t'auroit souri,
Dans ces champs étonnés le myrthe auroit fleuri.*

* M. D'ARNAUD.

Ce qui ne ſurprendra pas ceux qui connoiſſent les hommes, c'eſt que la plupart de ſes amis, ou ceux qu'il croyoit tels, furent ſourds à ſes plaintes. Eloigné de ſa patrie, de ſa femme & de ce qu'il avoit de plus cher, privé de tout commerce, il ſe livroit aux Muſes, & elles charmoient ſa mélancolie. Les Sarmates furent plus ſenſibles aux malheurs d'*Ovide*, que la Cour d'*Auguſte*. Il ſut ſe faire aimer de ces Peuples groſſiers, & trouva le ſecret de réaliſer en quelque ſorte la fable de *Linus* & d'*Apollon*. Il adoucit leurs mœurs, & leur fit goûter les charmes de la Poéſie.

## I.

### *Des Héroïdes d'Ovide.*

Ce Poëte illuſtre fut l'inventeur de l'*Héroïde*, ainſi nommée parce qu'on y fait parler des héros & des héroïnes. Les Héroïdes d'*Ovide* ſont la plupart écrites dans le ſtyle de l'Elégie.

L'Auteur du *Comte de Varvick*, publia, il y a quelques années, deux Héroïdes, précédées d'un eſſai ſur ce genre de Poéſie. Il traduiſit quelques morceaux d'*Ovide*, & apprécia très-ſagement ce Poëte Latin. Voici ce qu'il en dit.

» On trouve dans les Héroïdes d'*Ovide* beaucoup d'intérêt, un ſtyle

en général vif & naturel ; mais des redites, des longueurs, quelquefois trop d'esprit, défaut ordinaire d'*Ovide*, dans tout ce qu'il nous a laissé. Ajoutez à cela la monotonie continuelle des sujets : ce sont presque toujours des amantes malheureuses & abandonnées ; c'est *Philis* à *Démophoon*, *Didon* à *Enée*, *Hypsipile* à *Jason*, *Déjanire* à *Hercule*, *Œnone* à *Pâris*, *Sapho* à *Phaon*, &c. On sent le dégoût que peut inspirer cette suite de plaintes, de reproches, de regrets qu'on revoit sans cesse ; il est difficile de lire plusieurs de ces pièces avec un plaisir continu ; & je doute qu'un Livre d'Héroïdes Françoises dans ce goût pût jamais réussir, fût-il écrit comme *Zaïre* & *Bérénice* ».

« Il faut convenir cependant qu'*Ovide* emploie toute la fécondité de son génie à varier les détails dans un fonds aussi uniforme. Il y répand cette éloquence du cœur, où le génie seul peut atteindre, & qui n'est bien sentie que par le génie. J'en citerai quelques endroits, que j'ai hasardé de traduire, pour donner une idée de son style en ce genre. Dans la seconde, qui m'a paru une des mieux faites, *Philis*, fille d'*Acaste*, abandonnée par *Démophoon*, fils de *Thésée*, lui rappelle tous les artifices dont il s'est servi pour la rendre sensible ».

J'en ai cru tes discours, & tes trompeurs sermens,
Et ton sang & ton nom, trop fragiles garans,

Et tes larmes enfin... Ah ! devois-je les craindre ?
Quoi ! tout, jusques aux pleurs, a-t-il appris à feindre ?
Est-ce un art de pleurer ? . . . . . . . . . .
Tu me trahis, ingrat! tu me laisses mourante!
Ah ! l'effort n'est pas grand de séduire une amante!
J'étois femme & sensible ; il t'en a peu coûté :
Une autre auroit rougi de ma crédulité.
Mais puisse être du moins cette indigne victoire,
Le titre le plus beau dont s'illustre ta gloire.
Que dans les murs d'Athène, & parmi ces héros,
Dont le marbre & l'airain consacrent les travaux,
*Démophoon* s'élève auprès du grand *Thésée*.
On verra d'un côté, dans Thèbes embrasée,
Aux pieds de son vainqueur, tout un peuple à genoux,
Les fils affreux du ciel, expirant sous ses coups *.

* Les Centaures, enfans des Nuées.

Ce monſtre, enfant du crime, & nourri de carnage *,
Oppoſant à ſes traits une impuiſſante rage,
Son bras victorieux raſſurant l'univers,
Et la terreur portée au trône des enfers:
Et d'un autre côté, tes exploits & ton ame
Se liront dans ces mots: *au vainqueur d'une femme.*

Le commencement de la XI^e. eſt d'une rapidité ſublime. C'eſt *Déjanire*, qui reproche à *Hercule* ſa foibleſſe pour *Iolès.*

Tu triomphes enfin, je prends part à ta gloire;
Mais mon époux, dit-on, a ſouillé ſa victoire;
Aux loix d'une captive un héros obéit.
Je l'ai ſu, je m'en plains, & la Grèce en gémit.
Une femme a dompté ce courage invincible;

* Le Minautore.

Sans doute ta marâtre & ton frère inflexible.
S'empressent d'applaudir à ces honteux récits :
Mais le maître des Dieux va rougir de son fils.

« Dans la XIII^e, *Laodamie*, écrivant à *Protésilas* son amant, parti pour la guerre de Troye, lui fait une peinture très-vive de ses regrets & de ses alarmes. Elle aime, elle craint pour lui ; elle s'exprime ainsi dans ces vers si naturels ».

Ah ! peins-toi mes frayeurs : tout m'alarme & m'accable.
Je tremble... on m'a parlé d'un *Hector* redoutable...
Crains *Hector*, quel qu'il soit, crains les autres encor,
Que tout guerrier enfin pour toi soit un *Hector*.
Je ne sais ; mais ce nom me glace d'épouvante :
Un glaive inévitable arme sa main sanglante.

Songe à ce nom fatal, songe à mon juste effroi,
Et souviens toi toujours & d'*Hector* & de moi.

Dans la XV^e. Elégie, l'illustre *Sapho* emploie tous les ressorts de la plus vive passion, pour engager *Phaon* son amant, à revenir de Sicile. Hâte-toi, lui dit-elle, de revenir entre mes bras. Je ne te demande pas d'aimer, mais consens d'être aimé.

Mes pleurs sur ce billet ont tracé ton outrage.
Lis, ingrat! vois mes pleurs, & connois ton ouvrage.
Si tu quittois Sapho, si tu fuyois ces lieux,
Ah! devois-tu du moins la quitter sans adieux?
Mais tu fuyois, cruel, mes adieux & mes larmes;
Tu voulois m'envier jusques à mes alarmes,
Et tu ne m'as laissé pour gage de ta foi,

Que le vide & l'horreur où je suis loin de toi;
Encor si j'avois pu, de cette main tremblante,
T'offrir à ton départ les présens d'une amante,
Et dans l'instant fatal qui nous dut désunir,
Te laisser de ma flamme un tendre souvenir!
Hélas! & j'étois loin de te croire parjure.
Et je n'ai pu prévoir les tourmens que j'endure.
Quand un cruel récit m'annonça mon malheur,
Je demeurai sans voix, ainsi que sans couleur;
Mes larmes dans mes yeux formèrent un nuage,
Ma douleur de mes sens m'avoit ravi l'usage:
Et quand je les repris, quand je pus entrevoir
L'excès de ma disgrace & d'un crime si noir,
Un désespoir affreux s'empara de mon ame;
J'étouffai la pudeur, je divulguai ma flâme,
Et mes cris contre toi jusqu'au ciel élancés,
Apprirent à Lesbos mes transports insensés.
*Caraxe* * cependant, pour me braver encore,
Affecte d'ignorer le feu qui me dévore.
« Pourquoi ces pleurs? dit-il; qui peut tant t'affliger?

* *Caraxe*, frère de *Sapho*.

» Les jours de ta *Cléis* * ne font point en danger ».
Ah! comment accorder l'amour & la décence?
Mon indifcrète ardeur a forcé le filence;
Tout le peuple m'a vue en proie à mes douleurs,
Bacchante échevelée, avouer mes fureurs.
La nuit, la feule nuit vient fufpendre ma peine;
A mes efprits troublés fon charme te ramène.
Des fonges, mille fois plus rians que le jour,
Te peignent à mes yeux fidèle & plein d'amour.
Malgré l'éloignement, ton amante égarée
Se retrouve avec toi dans une autre contrée.
Là, *Phaon*, de moi feul attendant fon deftin,
Docile, & tendrement renverfé fur mon fein,
Goûte la même ivreffe où fe perdoit fon ame,
Quand fes yeux dans les miens fembloient puifer leur flâme.
Nos baifers confondus, & cent fois répétés,
Par cent baifers nouveaux font encor excités,

* *Cléis*, fille de *Sapho*.

Et j'y reçois enfin d'une bouche plus pure
Tous ces mêmes fermens qui t'ont rendu parjure.
Oui, dans un fonge heureux, & dont l'erreur me plaît,
Je jouis de ton cœur, tout perfide qu'il est.
Quand l'aurore naissante a frappé ma paupière,
Je revois à regret l'importune lumière;
Je suis au fond des bois, comme si les forêts
Renfermoient un remède à mes tristes regrets.
A chaque pas encor, leur asyle sauvage,
De mon bonheur passé me retrace l'image.
Cette roche entr'ouverte & cet antre sacré,
Sont témoins de l'amour que tu m'avois juré:
Et voici ce même arbre, où, retirés à l'ombre,
Nous comptions nos instans par des plaisirs sans nombre.
Mais je n'y revois point cet infidèle amant,
Ce *Phaon*, qui des bois fut le seul ornement.
Cependant je t'y cherche, & mon aveugle plainte

Te redemande aux lieux qui portent ton em-
preinte ;
A cet antre, à ces lits de verdure & de fleur,
Où l'herbe plus foulée invite à cette erreur.
J'arrose de mes pleurs ces traces qui m'enchan-
tent ;
Je m'arrête par-tout où ces traits se présen-
tent.
Le murmure des eaux & l'ombre des cyprès
Semblent se conformer à mes tristes regrets :
De la sœur de *Procné*, l'éloquente tristesse,
Flatte le désespoir & l'horreur qui me presse,
&c. *

Dans la XI[e]. Epître, *Canace*, sur le point de mourir, fait ses adieux à *Macarée*. Cette amante infortunée peint de quelle manière elle s'est laissé séduire par l'amour.

Pourquoi dans ton ivresse

* M. de *Sivry*.

Me choisir pour objet de ta folle tendresse ?
Pourquoi moi-même aussi, sensible à ton ardeur,
Ai-je sacrifié la nature à mon cœur ?
Oui, je devins pour toi l'amante la plus tendre :
Heureuse de te voir, heureuse de t'entendre,
Ton image gravée en mon cœur par l'amour,
Me suivoit en tous lieux, & la nuit & le jour.
Je vivois pour toi seul : toi seul, cher *Macarée*,
Donnois le sentiment à mon ame égarée ;
Je ne cherchois que toi, je volois sur tes pas,
Et je croyois te voir même où tu n'étois pas ;
Dans tes moindres discours, que je trouvois de charmes !
Souvent je surprenois mes yeux baignés de larmes ;
Elles couloient pour toi : le trouble de mes sens
Ne pouvoit m'éclairer sur mes transports naissans.

Toujours par mon penchant, à te voir entraînée
Un moment, loin de toi, me sembloit une année;
Mes regards inquiets, mon silence rêveur,
Ton nom qui m'échappoit, tout marquoit ma douleur *.

## II.

### *Des Fastes.*

On entend par ce mot le calendrier des Romains, où étoient marqués leurs fêtes, leurs cérémonies, leurs jeux, &c. Avant *Ovide*, plusieurs Auteurs avoient traité cette matière, mais d'un style fort sec & très-simple. Ce Poëte, par la beauté de ses vers & par la fécondité de son imagina-

* Poésies diverses de deux Amis.

tion, trouva le moyen de répandre des fleurs sur la route qu'il a tracée: Le P. *Rapin*, homme d'un jugement exquis, ne fait pas difficulté de dire que les *Fastes* d'*Ovide* sont l'Ouvrage du meilleur goût & le plus judicieux de tous ceux qui sont sortis de sa plume. Il y a beaucoup d'érudition, mais de cette érudition que l'on puise dans la belle antiquité, & qui n'exclut point les graces.

Nous allons extraire quelques endroits de cet Ouvrage.

*Ovide*, à l'imitation de *Virgile*, raconte comment *Cacus* fut vaincu par *Hercule*. Pendant que ce héros recevoit l'hospitalité chez *Evandre*, son troupeau erroit à l'aventure. Un matin, à son réveil, il apperçut

qu'i

qu'il lui manquoit une partie de son bétail. Aussi-tôt il cherche s'il ne trouvera point quelques vestiges du larcin qu'on lui a fait. *Cacus* étoit le voleur. Voici comme *Ovide* peint les fureurs de ce demi-monstre & le triomphe d'*Alcide*.

« *Cacus* étoit la terreur du Mont-Aventin, le fléau de tout ce qui approchoit de la forêt, & l'ennemi implacable de tout étranger. Cet homme avoit un air farouche : sa taille étoit gigantesque, son corps nerveux & robuste : c'étoit la force même. *Vulcain* fut son père : il avoit pour demeure une vaste caverne à longs détours, & inaccessible aux bêtes mêmes... Déja le fils de *Jupiter* s'en alloit assez mécontent d'avoir perdu, par sa faute, une partie de son bétail, lorsqu'un mugissement se fit entendre. Profitons du signal, dit *Hercule*. Alors il suivit la voix, & perçant

fumée ensanglantée; & battant la terre de sa large poitrine, il expire.

## III.

*Des Métamorphoses d'Ovide.*

Le plus bel Ouvrage d'*Ovide*, est celui des *Métamorphoses*. L'Auteur le jugeoit ainsi; & c'est de là qu'il espéroit l'immortalité.

« Ni le courroux de *Jupiter*, ni le fer, ni le Temps qui consume tout, ne pourront te détruire. Que ce Temps, dit-il, qui n'a de droits que sur mon corps, termine, quand il le voudra, la durée incertaine de ma vie : la meilleure partie de moi-même me survivra : portée au-dessus des astres,

immortelle comme eux, mon nom ne s'éteindra jamais. Je ſerai lu dans tous les lieux où s'étendra la puiſſance Romaine ; & ſi les préſages des Poëtes ont quelque certitude, je vivrai par la renommée durant tous les âges * ».

On ſait combien la lecture de cet immortel Ouvrage a été utile aux Poëtes & aux Artiſtes. *Ovide* y eſt ſupérieur à lui-même. La ſcène qu'il embraſſe eſt l'univers entier.

*Ovide* avoit composé ſes *Métamorphoſes* avant le temps de ſa diſgrace ; mais ſe voyant condamné à l'exil, il les jeta au feu, ſoit par

* Métamorphoſes, L. XV, verſ. de M. de *Fontanelle*.

dépit, soit parce qu'il n'y avoit pas mis encore la dernière main. Mais on avoit heureusement tiré quelques copies de cet Ouvrage.

Le premier & le II^e^. Livres des *Métamorphoses* sont plus finis que les autres. *Ovide* dans le premier s'annonce à la fois comme un bon Poëte & un excellent Philosophe. La description du chaos est de la plus grande sublimité. Personne n'a peint comme lui, avec des couleurs plus vraies, la formation de l'univers. Ses principes sont d'accord avec la plus saine philosophie. Un Dieu suprême façonne la terre de ses mains, & lui donne la forme d'un globe. Il répand les mers sur elle, & leur ouvre un lit dans son sein. Le souffle impé-

tueux des vents les agite & les enfle à sa voix : les plaines s'étendent, les vallées s'abaissent, les arbres, les forêts se couvrent de feuilles, les rochers & les montagnes s'élèvent, &c.

Un être plus noble & plus parfait, digne d'un esprit plus sublime, l'homme, est formé d'une semence divine. Distingué des autres animaux, dont les yeux sont baissés sur la terre, il porte sa tête élevée, & ses regards se tournent vers le ciel.

La description de l'âge d'or renferme de grandes beautés.

*Aurea prima sata est ætas*, &c.

« Alors on vit naître l'âge d'or, où la force ni les loix ne contraignoient personne,

où par son propre penchant chacun suivoit les règles de la justice & de la bonne foi. La terreur & les supplices étoient ignorés ; on ne lisoit point de loix menaçantes, gravées sur des tables d'airain. Des coupables tremblans ne craignoient pas les regards de leurs juges ; & ce n'étoit pas leur vigilance qui faisoit la sûreté commune ».

» Les pins, arrachés des montagnes, n'étoient point encore descendus sur les mers pour aller visiter des bords étrangers ; les hommes ne connoissoient point d'autres rivages que les leurs ; les Villes n'avoient pas besoin d'être défendues par des fossés profonds ; l'airain ni le fer n'avoient point été façonnés en instrumens meurtriers ; les trompettes, les casques, les épées étoient inutiles ; les nations vivoient dans une douce sécurité qu'elles ne devoient pas aux armes ».

» La terre que la charrue n'approchoit point pour l'ouvrir, produisoit tout d'elle-même, & sans y être forcée. Contens des

nourritures qu'elle leur présentoit, les hommes cueilloient les fruits qui naissoient sur les montagnes, sur les haies, ou les glands mêmes qui tomboient des chênes. Un printemps éternel régnoit ; les paisibles zéphyrs animoient de leur souffle tempéré les fleurs qui naissoient sans culture. Les champs se couvroient de moissons abondantes, & les renouvelloient sans cesse sans le secours du laboureur. De tous côtés se répandoient des fleuves de lait & de nectar ; & du creux de l'arbre du souverain des Dieux, découloient des sources de miel ».

Quelle force ! quelle énergie ! quelle richesse d'expressions dans cette peinture du vent du Sud !

*Protinus Æoliis Aquilonem claudit in antris*, &c.

« *Jupiter* enferme dans les antres d'*Eole*

l'aquilon & les autres vents, dont le souffle écarte les nuages ; il ne laisse en liberté que celui du Midi. Ce vent s'élève sur les ailes humides : l'obscurité qui l'environne se répand par-tout autour de lui. Sa barbe est chargée de brouillards : l'onde coule le long de ses cheveux blancs : les nuées épaisses sont assises sur son front : des torrens tombent de son sein & de ses ailes. Il ramasse les nues suspendues au loin, & les presse entre ses mains. Soudain un horrible fracas se fait entendre : des pluies affreuses descendent du ciel avec impétuosité. La messagère de *Junon*, vêtue de plusieurs couleurs différentes, *Iris*, puise des eaux dans la mer dont elle va grossir les nuages. Les moissons sont renversées, l'espérance du laboureur est détruite, & le travail pénible d'une année tombe & périt en un instant ».

La description du Palais du Soleil, au commencement du second Livre,

eſt un très-beau morceau de poéſie. Le Poëte y a employé tout ce qu'une imagination naturellement brillante & féconde a pu lui fournir de matériaux riches & variés.

*Regia ſolis erat ſublimibus alta columnis*, &c.

« Le palais du Soleil étoit ſoutenu par de hautes colonnes ; il brilloit d'or & de pierreries, dont l'éclat imitoit celui du feu ; l'ivoire en couvroit les lambris ; ſes portes ſuperbes étinceloient d'argent. L'ouvrage étoit encore au-deſſus de la matière ; la main de *Vulcain* y avoit gravé les mers dont la terre eſt environnée, la terre elle-même, & le ciel étendu ſur le monde ».

« Les Dieux marins ſe montroient ſur les flots, les tritons avec leurs conques, le ſubtil & changeant *Protée*, le giganteſque *Egéon*,

dont les bras immenses peuvent entourer les baleines les plus monstrueuses, & *Doris* & ses filles; les unes paroissoient nager; d'autres, assises sur des écucils, semblent s'occuper à sécher leurs cheveux, & quelques-unes se promener sur le dos des monstres des mers. Leurs traits ne sont pas les mêmes; ils conservent cependant cet air de ressemblance qui convient à des sœurs, *&c.* ».

« *Phaëton*, arrivé dans ce Palais, doutant encore s'il y trouveroit un père, dirigea ses pas vers le Dieu; mais ébloui des traits de lumière qui l'environnoient, ne pouvant les soutenir de près, il s'arrête dans l'éloignement ».

« *Apollon*, vêtu d'une robe de pourpre, étoit assis sur un trône enrichi d'émeraudes. On voyoit à ses côtés les siècles, les années, les mois, les jours & les heures placés dans des espaces égaux. On y distinguoit le Printemps couronné de fleurs naissantes : l'Eté nu,

tenant un bouquet d'épis : l'Automne couvert de raisins à demi foulés : & l'Hiver glacé, dont les cheveux blancs étoient hérissés sur sa tête ».

« Le Dieu du Jour, assis au milieu de sa cour, jeta sur le jeune homme, étonné de tant de merveilles, un de ces mêmes regards qui percent l'immensité. Quel est le motif de ton voyage, lui dit-il ? que viens-tu chercher dans ce Palais ? ô mon fils ! ton père ne peut te désavouer ».

« *Phaëton* lui répondit : lumière bienfaisante de l'univers, mon père, si vous me permettez de vous donner ce nom, si *Clymène* n'a point voulu cacher une foiblesse sous une fiction, faites-moi connoître par des signes certains que je suis votre fils, & fixez mes incertitudes ».

« Il dit, & le Dieu adoucissant l'éclat des rayons qui brilloient autour de sa tête, lui commande de s'approcher, & l'embrasse, en lui disant : ta mère t'a découvert ta véritable

origine.

origine. Pour dissiper tous tes doutes, demande-moi la grace que tu voudras, & sois certain de l'obtenir : j'en atteste le fleuve des Enfers, inaccessible à mes rayons, mais garant inviolable des promesses des Dieux ».

» A peine *Apollon* avoit cessé de parler, que *Phaëton* lui demande son char à conduire, & la permission de gouverner ses chevaux pendant un jour. Le soleil se repentit de son serment ».

» Ta demande est téméraire, *Phaëton*, cette entreprise est au-dessus de ton âge, & sur-tout de tes forces. Mortel, tes desirs sont au-dessus d'un mortel, interdits même aux Dieux. Qu'ils comptent tant qu'ils voudront sur leurs forces, seul je puis rester assis sur ces roues embrâsées : le Souverain même du Ciel, dont le bras lance la foudre, ne pourroit conduire mon char. Qu'avons-nous cependant de plus puissant que *Jupiter*? &c. ».

» O mon fils ! crains que je ne t'accorde une grace funeste ; tandis qu'il en est temps, révoque-toi-même tes vœux. Si tu me demandes des témoignages de la naissance que tu me dois, en est-il de plus certain que mes craintes ? Mes terreurs paternelles prouvent que je suis ton père, &c. ».

. . . . . . . .

Le reste de la narration n'offre point les mêmes beautés. Le Poëte s'abandonne trop à son génie. Qu'a-t-on besoin de savoir les noms des rapides coursiers du Soleil & des villes embrasées par l'imprudence de *Phaëton*? Tous ces détails astronomiques & géographiques font languir la narration, & détruisent l'effet qu'on en doit attendre. On aime beaucoup mieux la peinture animée d'*Euripide*. Le Soleil parle ainsi à son fils, en lui

mettant en main les rênes de ſes chevaux.

Prends garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie
Ne t'emporte au-deſſus de l'aride Lybie;
Là, jamais d'aucune eau le ſillon arroſé,
Ne rafraîchit mon char dans ſa courſe embrâſé, &c.

Et dans les vers ſuivans.

Auſſi-tôt devant toi s'offriront ſept étoiles,
Dreſſe par là ta courſe, & ſuis le droit chemin.
*Phaëton*, à ces mots, prend les rênes en main.
De ſes chevaux aîlés il bat les flancs agiles :
Les courſiers du ſoleil à ſa voix ſont dociles.
vont: le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Pénètre en un moment les vaſtes champs de l'air.

Le père cependant, plein d'un trouble funeste
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste,
Lui montre encor sa route, & du plus haut des cieux,
Le suit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux.
Va par là, lui dit-il : reviens, détourne, arrête.

Ne diriez-vous pas, remarque *Longin*, que l'ame du Poëte monte sur le char avec *Phaëton*, qu'elle partage tous ses périls, qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? &c.

## IV.

C'est la multitude & la variété des peintures & des descriptions, tantôt riantes, tantôt voluptueuses, tantôt énergiques, qui flattent agréa-

blement l'esprit, intéressent toujours le Lecteur, & lui procurent ce plaisir secret & continuel qu'il goûte dans la lecture des *Métamorphoses*. On admire l'art du Poëte dans l'histoire d'*Eréséchton*, dans la description du Palais du Sommeil; dans celle de la Peste, dans les amours de *Biblis* & de *Caunus*, &c. Nous nous contenterons ici de copier quelques imitations des plus beaux endroits d'*Ovide*. On trouvera souvent des morceaux dignes de l'original.

## V.

### *Narcisse.*

*Fons erat illimis nitidis argenteus undis*, &c.

( Liv. III. )

Au fond d'une vallée une onde fugitive
Arrosoit le gazon qui tapissoit sa rive ;
Là, jamais les bergers ne menoient leurs troupeaux,
Rien ne troubloit jamais le crystal de ses flots;
Et des chênes voisins l'ombre fraîche & sacrée
Aux rayons du soleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la chasse, en ce riant séjour,
*Narcisse* fatigué fuit la chaleur du jour ;
Mais lorsqu'il veut calmer la soif qui le dévore,
Il sent naître une soif plus dévorante encore.
A l'aspect imprévu de sa propre beauté,

Immobile & rêveur, il demeure enchanté :
Il se contemple, il brûle, étonné de lui-même,
Et prête un corps, hélas ! à cette ombre qu'il aime,
Avidement penché vers ces bords trop flatteurs,
Il admire ses yeux embellis par ses pleurs,
Ces longs cheveux flottans dont il est idolâtre;
Ce col plus éclatant & plus blanc que l'albâtre;
Cette noble pudeur & ce tendre incarnat,
Qui des lys de son teint annonce encor l'éclat.
Se livrant par degrés au charme qui l'attire,
Il languit, il desire, & c'est lui qu'il desire :
Il est tout à la fois l'amant, l'objet aimé,
Et meurt d'un feu cruel par lui-même allumé.
Combien de fois, trompé par ces ondes perfides,
Lui donna-t-il en vain mille baisers avides ?
Malheureux ! il s'épuise en efforts superflus ;
Il voudroit se saisir, & ne se trouve plus.

Il ne fait ce qu'il voit ; mais ce qu'il voit l'enflame,
Et l'erreur de ses yeux a passé dans son ame.
Insensé ! que fais-tu ? quel objet t'a séduit ?
Disparois, il n'est plus ; fuis de ces lieux, il fuit.
Le sommeil ni la faim n'interrompt son ivresse,
Il ne sauroit quitter cette onde enchanteresse ;
L'œil chargé de langueurs, où brille encor l'espoir ;
Il savoure à longs traits le plaisir de se voir :
Et sur l'herbe étendu, se soulevant à peine,
Il adresse ces mots à la forêt prochaine :
Solitude profane, asyle ténébreux,
Où tant d'amans discrets ont soupiré leurs feux ;
Oui, j'en prends à témoin votre antique feuillage,
Depuis qu'à leurs secrets vous prêtez votre ombrage,
Et que vous les cachez dans vos sombres détours ?

Avez-vous jamais vu d'auſſi triſtes amours ?
Ce que j'aime ſe peint dans ces eaux trop fidelles,
Et ſes charmes trompeurs ſont fugitifs comme elles.
Qu'eſt ce donc qui m'arrête au moment d'être heureux ?
Ce ne ſont point des monts, des rochers ſourcilleux,
Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare ;
C'eſt l'eau d'une fontaine, hélas ! qui nous ſépare.
Lui-même à mes deſirs, bien loin de s'oppoſer,
Lorſqu'à ces flots émus je confie un baiſer,
De ma bouche enflammée il approche ſa bouche ;
Le cruel ! il m'échappe alors que je le touche.
Que peu de choſe nuit au bonheur des amans !
O toi ! qui que tu ſois, viens calmer mes tourmens.

Pourquoi donc me fuis-tu? par quel destin contraire,
Ne puis je te fléchir, t'attendrir & te plaire?
Ma jeunesse pour toi n'est elle d'aucun prix?
Ces Nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.
Que dis-je? J'entrevois un rayon d'espérance:
Sur cette onde attaché, quand vers toi je m'élance,
Lorsque je tends les bras, je rencontre les tiens,
Et tes promps mouvemens sont l'image des miens.
Tu ris, lorsque je ris: . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Tu rends geste pour geste, & même en ce moment,
Si ce n'est pas encore un doux enchantement,
Tu sembles me parler, & fidèle interprête,
Ce que ma bouche dit, ta bouche le répète.
Trop douce illusion! signes trompeurs, hélas!
Que je crois expliquer, & que je n'entends pas!

Mais je n'en puis douter j'adore mon image ;
Quel amant dut jamais prétendre davantage?
Je posséde, je suis l'objet de mon desir;
Et je n'en jouis point à force d'en jouir !
Puissé-je être à jamais séparé de moi-même !
Puisse s'anéantir le bel objet que j'aime !
Quel vœu pour un amant ! Je cède à ma douleur :
De mes jours malheureux l'amour sèche la fleur.
Déja la mort s'approche, & j'y suis insensible :
Elle est pour moi la fin d'un mensonge pénible.
Il revient à la source, en prononçant ces mots ;
Et trouble par ses pleurs la surface des eaux,
Son image à l'instant s'obscurcit & s'efface.
Quoi ! tu me fuis, barbare ! Ah ! demeure, par grace,
Dit-il, ah ! laiss-moi jouir de mon erreur,
M'enivrer de moi-même & nourrir ma fureur.
Oses-tu m'envier cette cruelle joie ?

Ne pouvant rien de plus, au moins que je te
voie.
Il frappe en ce moment, & déchire son sein:
Les roses & les lis s'y confondent soudain.
Vers l'onde colorée, où se peint ce ravage,
Il se penche & frémit en voyant son ouvrage.
Comme aux premiers rayons d'un jour pur & serein.
S'exhalent dans les airs les parfums du matin,
Comme à l'aspect du feu l'on voit fondre la cire;
Te' *Narcisse* languit, il succombe, il expire:
Ce n'est plus ce pasteur, par *Echo* préféré,
Forces, couleurs, attraits, tout s'est évaporé.
La Nymphe cependant, par lui si malheureuse,
Imite encor les sons de sa voix douloureuse.
Hélas! s'écrioit-t-il: elle répète hélas!
Frappe les airs des coups dont il meurtrit ses bras,
Et du fond de la grotte où gémit sa tendresse,
Joint des adieux plaintifs aux adieux qu'il s'adresse.

Elle n'entend pl s rien. *Narcisse* inanimé,
Sur le gazon épais tombe & meurt consumé.
Ses sœurs, en gémissant, préparent des guirlandes,
Les feuilles de cyprès, les funèbres offrandes,
Et déja le bûcher, couvert de leurs cheveux,
Semble leur demander leur frère malheureux.
On cherche en vain son corps, on n'en voit plus la trace;
*Narcisse* disparoît, une fleur le remplace.

( M. DORAT. )

## VI.

### *Pyrame & Tysbé.*

Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse.
*Pyrame*, c'est l'amant, eut *Tysbé* pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux;
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,

Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans
peine;
D'autant plutôt épris, qu'une invincible haine,
Divisant leurs parens, ces deux amans unit,
Et concourut aux traits dont l'amour se servit.
Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons où règnoient ces guerres intes-
tines:
Ce fut un avantage à leurs desirs naissans.
Le cours en commença par des jeux innocens,
La première étincelle eût embrâsé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que
flâme;
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insu de leurs parens cruels.
La défense est un charme: on dit qu'elle assai-
sonne
Les Plaisis, & sur-tout ceux que l'amour nous
donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amans à se dire avec signe, leurs soins.
Ce léger reconfort ne les put satisfaire:

Il fallut recourir à quelqu'autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons,
Le temps avoit miné ses antiques cloisons;
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause:
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, *Pyrame* dit un jour:
Chère *Thysbé*, le ciel veut qu'on s'aide en amour;
Nous avons à nous voir une peine infinie;
Fuyons de nos parens l'injuste tyrannie;
J'en ai d'autres en Grèce, ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asyle chez eux:
Leur amitié, leurs biens, leurs pouvoirs, tout m'invite
A prendre le parti, dont je vous sollicite:
C'est votre seul repos qui me le fait choisir:
Car je n'ose parler, hélas! de mon desir,
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?

Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore,
N'attendez point les traits que son char fait éclore;
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès :
Là, nous nous attendrons, le rivage est tout près,
Une barque est au bord, les rameurs, le vent même,
Tout, pour notre départ, montre une hâte extrême :
L'augure en est heureux, notre sort va changer :
Et les Dieux sont pour nous, si je sais bien juger.
*Thysbé* consent à tout : elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur, arrêtés au passage.
Heureux mur ! Tu devois servir mieux leur desir :
Ils n'obtiennent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain *Thysbé* sort, & prévient *Pyrame*;

L'impatience, hélas ! maîtresse de son ame,
La fait arriver seule & sans guide aux degrés,
L'ombre & le jour luttoient dans les champs
azurés.
Une lionne vint, monstre imprimant la crainte,
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
*Thysbé* fuit, & son voile emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le fouille, le déchire,
Et l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
*Thysbé* s'étoit cachée en un buisson épais :
*Pyrame* arrive, & voit ces vestiges tous frais.
O Dieux ! que devient-il ? un froid court dans
ses veines ;
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines,
Il le lève, & le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
*Thysbé*, s'écria-t-il, *Thysbé* je t'ai perdue :
Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue !
Je l'ai voulu : c'est moi qui suis le monstre af-
freux,
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux.

ends moi, je te vais rejoindre aux rives
sombres :
Mais m'oserai je à toi présenter chez les ombres ?
ouis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe aussi-tôt sa trame.
*Thysbé* vient, *Thysbé* voit tomber son cher
*Pyrame*.
Que devient-elle aussi ? Tout lui manque à la
fois,
Les sens & les esprits, aussi bien que la voix.
Elle revient enfin : *Cloton*, pour l'amour d'elle,
Laisse à *Pyrame* ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumière des cieux,
Sur *Thysbé* seulement il tourne encor les yeux ;
Il voudroit lui parler, sa langue est retenue :
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
*Thysbé* prend le poignard, & découvrant son
sein,
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée :

## VII.

### Salmacis.

*Videt hic stagnum lucentis ad imum*
*Usque solum lymphæ.* &c.

( L. IV, 297. )

D'un antre solitaire une onde vive & pure
Tombe & baigne en fuyant la naissante verdure.
Cette source est sacrée, & l'on n'y voit jamais
Croître ces tristes joncs qu'enfantent les marais.
D'un ombrage éternel le printemps la couronne,
Et Flore n'y craint point le retour de l'automne.
Une Nymphe indolente en ces charmans réduits
Perd dans un froid repos & ses jours & ses nuits;

Un arc entre ses mains accable sa mollesse,
Et le seul bruit du cor fait frémir sa paresse.
Elle fuit des forêts le sentier tortueux ;
Sa sœur lui dit souvent : viens te joindre à nos jeux :
*Salmacis*, prends un arc : *Diane* nous appelle ;
Arme-toi : viens, suis-moi, viens chasser avec elle.
*Salmacis*, souriant avec tranquillité,
Demeure & s'applaudit de son oisiveté.

Elle tresse tantôt sa blonde chevelure
Sur la rose & le lys éparse à l'aventure ;
Se jouant quelquefois dans un fleuve voisin,
Elle abandonne aux flots l'albâtre de son sein :
Et son œil attaché sur leur cryſtal fidelle,
S'y regardant toujours, s'y voit toujours plus belle.
Quand du feu du Midi les brûlantes chaleurs
Percent la grotte obscure & dessèchent les fleurs.
On la voit reposer sous un dais de feuillage ;
Des bosquets parfumés lui prêtent leur ombrage.

Elle dort, tout se tait : les timides oiseaux
N'osent plus voltiger de rameaux en rameaux.
Zéphir même s'arrête, il adoucit pour elle
Ses baisers amoureux & le vent de son aîle :
Elle dort, & son sein doucement agité,
N'oppose qu'un gazon à la témérité.

L'amante de *Titon*, sur les gazons humides,
Déployoit ses roseaux & ses perles fluides ;
Séduite par le calme & l'air pur du matin,
La gorge demi-nue & le regard serein,
*Salmacis* moissonnoit les doux présens de *Flore*,
Encor tout humectés des larmes de l'aurore.
Soudain s'offre à ses yeux un Berger plein d'appas,
Et formé par l'Amour qu'il ne soupçonnoit pas.
Charmant, il unissoit, doux & rare assemblage !
La fleur de l'innocence à la fleur du bel âge :
Et la nature en lui retardant le desir,
Déroboit à ses sens les secrets du plaisir.
A peine *Salmacis* peut-elle se contraindre,

Le voir & soupirer, & désirer & craindre,
Ces sentimens divers l'agitent tour-à-tour.
Ses yeux, jadis si doux, étincellent d'amour;
Son orgueil inquiet a connu les alarmes;
Ses avides regards interrogent ses charmes.
Ce ruisseau qui souvent lui peignit la beauté,
Alors trop peu flatteur, est cent fois consulté.
Elle vole au Berger, s'arrête, se retire:
La frayeur la retient, lorsque l'Amour l'attire.
A travers le feuillage, elle suit tous ses pas,
Desire qu'il approche, & craint son embarras.
Elle s'avance enfin: jeune enfant, lui dit-elle,
Ah! parlez, de quel nom faut-il qu'on vous appelle?
Descendez-vous des cieux pour orner ce séjour?
Si vous êtes un Dieu, c'est le Dieu de l'Amour.
Si vous êtes mortel, heureuse la maîtresse
Qui de vous a reçu la première caresse!
Elle voudroit poursuivre; il se trouble, il rougit:
Mais son trouble lui sied, sa rougeur l'embellit.

Elle

Elle exige de lui cette faveur légère,
Ces baiſers qu'à ſa ſœur peut accorder un frère.
Ah ! ceſſez, lui dit-il ; que vois-je dans vos yeux ?
Ceſſez, ou pour jamais j'abandonnne ces lieux.
*Salmaçis* en pâlit. Demeurez, je vous laiſſe ;
Demeurez.... Elle fuit alors avec adreſſe ;
Et derrière un buiſſon, d'où ſon œil peut le voir,
Elle obſerve l'inſtant de remplir ſon eſpoir.
Se croyant libre, il vole, erre dans la prairie,
Foule d'un pas léger l'herbe tendre & fleurie ;
Et dans ces belles eaux qui l'invitent au bain,
Hazarde un pied craintif qu'il retire ſoudain ;
Mais bientôt abuſé par leur charme perfide,
Sur ces bords enchantés, devenu moins timide,
Il découvre à la Nymphe, en quittant ſes habits,
La jeuneſſe en ſa fleur prête à donner des fruits.

Ce ne sont point ces traits, cette expression mâle
Et ces muscles nerveux qui fatiguoient *Omphale*,
Ni de vos demi-Dieux les brillans attributs :
C'est le jeune *Adonis* préféré par *Vénus*.
Sous l'eau qui le reçoit, & près de lui bouillonne,
Il paroît comme un lys que le verre emprisonne,
Ou comme un bloc d'albâtre, où des ciseaux hardis,
Ont sculpté d'un beau corps les contours arrondis.
*Salmacis* en secret dévore tant de charmes,
Une tendre fureur lui fait verser des larmes ;
Tout, jusqu'à l'air, si frais qu'on respire en ces lieux,
Lui paroît autour d'elle embrâsé de ses feux.
Rien ne la retient plus ; elle brûle, frissonne :
Elle ne peut souffrir tout ce qui l'environne.

Le voile qui la couvre & pèse à ses desirs,
Détaché de son sein, flotte au gré des Zéphyrs,
Et son œil, de sa flâme éloquent interprête,
Est semblable au soleil que le crystal répète.
Oui, je te tiens, dit-elle ; & la Nymphe à ces mots,
Jette ses vêtemens, s'élance dans les eaux :
Tour à-tour elle emploie & la force & la ruse,
Lui ravit des baisers que l'ingrat lui refuse ;
Sous le voile de l'onde, où ses efforts sont vains,
Laisse errer au hasard ses caressantes mains :
De ses flexibles bras l'enveloppe, le lie,
S'élance dans les siens, & cent fois se replie ;
Tel le lierre, en naissant, sur la terre couché,
Serpente autour du chêne, & s'y tient attaché.
L'Amour, qui rit en l'air des efforts de la belle,
Emousse encor l'organe interrogé par elle,
Et la Nymphe, expirant de honte & de desirs,
Dans leur propre foyer cherche en vain les plaisirs.

Dieux, ô Dieux ! dans mes bras enchaînez le barbare,
Dit-elle, je mourrai plutôt qu'on m'en ſépare.
L'Amour trop tard, hélas ! applaudit à ſes vœux,
Et dans un même corps les confondit tous deux.
Sur une même tige ainſi l'on voit deux roſes
Mourir en même temps, en même temps écloſes;
Ou tels dans les forêts deux jeunes arbriſſeaux,
Semblent, d'un même tronc, enlever leurs rameaux.

## X.

### *Philémon & Baucis.*

Dans le VIII^e Livre, *Jupiter* & *Mercure* parcourant le monde, déguiſés ſous des habits de voyageurs, arrivent dans un hameau de la Phry-

gie, dont les habitans impies refusent de les recevoir chez eux. Chacun leur ferme sa porte. Deux bons vieillards, *Philémon* & *Baucis* sa femme, tous deux religieux envers les Dieux & charitables envers les hommes, fidèles aux devoirs de l'hospitalité, reçoivent avec joie dans leur humble chaumière ces deux Etrangers. Rien n'est plus touchant que le récit que fait *Ovide* des mœurs simples & vertueuses de ces bonnes gens ; *&c.*

Hymenée & l'Amour, par des desirs constans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps,
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flâme.
*Cloton* prenoit plaisir à filer cette trâme ;
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,

Leur enclos & leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique,
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient.
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient,
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitoient un bourg, plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
*Jupiter* résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le Dieu de l'Eloquence,
Tous deux en Pélerins vont visiter ces lieux :
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux,
Prêts enfin de quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,

Demeure hoſpitalière, humble & chaſte maiſon.
*Mercure* frappe, on ouvre : auſſi-tôt *Philémon*
Vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage :
Vous me ſemblez tous deux fatigués du voyage ;
Repoſez-vous, uſez du peu que nous avons ;
L'aide des Dieux a fait que nous le conſervons :
Uſez-en, ſaluez ces Pénates d'argile.
Jamais le ciel ne fut aux humains ſi facile,
Que quand *Jupiter* même étoit de ſimple bois :
Depuis qu'on l'a fait d'or, il eſt ſourd à nos voix.
*Baucis*, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au deſir ne réponde,
Nos Hôtes agréront les ſoins qui leur ſont dus.
Quelques reſtes de feu, ſous la cendre épandus,
D'un ſouffle haletant par *Baucis* s'allumèrent,
Des branches de bois ſec auſſi-tôt s'enflammèrent ;

L'onde tiéde, on lava les pieds des Voyageurs.
*Philémon* les pria d'excuſer ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point ſur la fortune,
Sur ſes jeux, ſur la pompe & la grandeur des Rois,
Mais ſur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare :
Cependant par *Baucis* le feſtin ſe prépare.
La table où l'on ſervit le champêtre repas ;
Fut d'ais non façonnés, à l'aide du compas :
Encore aſſure-t-on, ſi l'hiſtoire en eſt crue,
Qu'en un de ſes ſupports le temps l'avoit rompue.
*Baucis* en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vaſe, autre injure des ans.
Un tapis tout uſé couvrit deux eſcabelles :
Il ne ſervoit pourtant qu'aux fêtes ſolemnelles.

Le linge orné de fleurs, fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès,
Les divins Voyageurs, altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le crystal d'une source:
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
*Philémon* reconnut ce miracle évident;
*Baucis* n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillèrent,
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
*Jupiter* leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu! dit *Philémon*, excusez notre faute.
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte!
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux:
Mais quand nous serions Rois, que donner à des Dieux?
C'est le cœur qui fait tout; que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde:

Ils lui préféreront les seuls présens du cœur.
*Baucis* sort à ces mots pour réparer l'erreur :
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, & la poursuit en vain,
La volatille échappe à sa tremblante main,
Entre les pieds des Dieux elle cherche un asyle.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile ;
*Jupiter* intercède : & déjà les vallons
Voyoient l'ombre, en croissant, tomber du haut des monts.
Les Dieux sortent enfin, & font sortir leurs hôtes ;
De ce bourg, dit *Jupin*, je veux punir les fautes.
Suivez-nous : toi, *Mercure*, appell les Vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs.
Il dit : & les Autans troublent déja la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec Peine :

Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.
Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtans;
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussi-tôt cent nuages crevèrent;
Des ministres du Dieu, les escadrons flottans,
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure,
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes,
*Baucis* en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toît devient Temple, & ses murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs;
De pilastres massifs les cloisons revêtues,
En moins de deux instans, s'élèvent jusqu'aux nues,

Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris:
Tous ces événemens sont peints sur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de *Zeuxis* & d'*Appelle*,
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent par miracle en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures;
Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et prêtres, vous offrir les vœux des pélerins?
*Jupiter* exauça leur prière innocente.
Hélas! dit *Philémon*, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout des mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels;
*Clothon* feroit d'un coup ce double sacrifice,
D'autres mains nous rendroient un vain & triste office;
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux

Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
*Jupiter* à ce vœu, fut encore favorable ;
Mais oserai-je dire un fait presqu'incroyable ?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré Parvis,
Ils contoient cette histoire aux Pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
*Philémon* leur disoit : ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de Temple aux Immortels.
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacles d'impies,
Du céleste courroux tous furent les hosties :
Il ne resta que nous d'un si triste débris,
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris.
*Jupiter* l'y peignit. En contant ces annales,
*Philémon* regardoit *Baucis* par intervalles :
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras :
Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce à sa langue pressée ;
L'un & l'autre se dit adieu de la pensée :

Le corps n'eſt tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainſi qu'eux, perd la voix :
même inſtant, même ſort, à leur fin les entraîne ;
*Baucis* devient tilleul, *Philémon* devient chêne :
On les va voir encor, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.

LA FONTAINE.

## X I.

### *Biblis & Caunus.*

*Ovide* décrit admirablement bien les ſymptômes & les progrès d'une paſſion inceſtueuſe. Il auroit fait une peinture achevée, s'il ne s'étoit pas trop arrêté ſur les détails. M. de *Saint-Ange* a

retranché ſagement dans ſa traduction tout ce qui pouvoit offenſer les gens de goût, & nuire à la chaleur du ſentiment.

*Biblis in exemplo eſt, ut ament conceſſa puellæ* : &c.
(L. IX, v. 452.)

Beau ſexe, de *Biblis* l'ardeur illégitime
T'apprend à fuir l'amour. quand l'amour eſt un crime.
*Biblis* aima *Caunus*, l'aima pour ſon malheur,
Aſſez pour une amante, & trop pour une ſœur.
Sans ſoupçonner d'abord ſa flamme criminelle,
Elle en nourrit long-temps la première étincelle.
Souvent elle le preſſe en ſes bras careſſant,

Lui donne des baisers qu'elle croit innocens;
Elle s'abuse ainsi : l'Amour qui l'a surprise,
Sous le nom d'amitié, se voile & se déguise :
Mais accru par degrés, ce poison suborneur,
Pénètre tous ses sens, embrâse tout son cœur.
Son ardeur se trahit ; va-t-elle voir son frère?
Sa parure décèle un dessein de lui plaire.
Qu'une jeune beauté paroisse devant eux,
L'alarme entre aussi-tôt dans son cœur soupçonneux.
L'Amour a fait déja rougir de la nature;
Déja le nom de sœur est pour elle une injure.
Cependant elle n'ose encore ouvrir son cœur
Au dangereux espoir d'un coupable bonheur.
La lumière du jour intimide son ame :
Mais l'ombre de la nuit, complice de sa flâme,
Dans un songe à la fois, plein d'horreurs & d'appas,
Lui présente *Caunus*, le met entre ses bras;
Et sur son front brûlant la rougeur imprimée
Trahit l'illusion dont elle est trop charmée.
*Biblis* se rappelant les erreurs du sommeil,

Veut s'en repaître encore & maudit le réveil.
L'œil innondé de pleurs, tremblante, irrésolue,
Elle exhale en ces mots le poison qui la tue.

Malheureuse *Biblis* ! ah que vient m'annoncer
Ce songe... sans rougir puis-je encore y penser ?
S'il alloit s'accomplir !... ciel qui punis l'inceste,
Ciel, détourne à jamais ce présage funeste.
Oui, sans doute, *Caunus* est digne d'être aimé :
Il ne faut que le voir pour en être charmé.
Si *Biblis* d'un amant eût eu le choix à faire,
Il eût choisi *Caunus* .... Faut-il qu'il soit mon frère ?
Ah ! pourvu que du moins mon malheureux amour
Ne profane jamais la pureté du jour.
O nuit ! rends-moi souvent, rends-moi ce doux mensonge !
Le songe est sans témoins, & l'on jouit d'un songe.

O Vénus ! ô transports ! ô fortunés momens !
Comme la volupté pénètre tous mes sens !
Ils en ont tressailli ! dans mon ame vaincue
J'ai senti se glisser une joie inconnue.
O douce illusion ! nuit propice à l'Amour !
Hélas ! que ne peut-on rêver aussi le jour !
Toi, que *Biblis* à peine ose nommer son frère,
Que ne m'est-il permis d'avoir un autre père !
De t'appeler d'un nom & plus libre & plus doux,
Du nom de mon amant, du nom de mon époux !
Au gré de mes desirs, si le ciel m'eût fait naître,
Tout nous seroit commun, hors l'auteur de notre être ;
Ou, pour me laisser plus à recevoir de toi,
Tu serois né d'un sang plus illustre que moi.
Une femme, peut-être, indigne de te plaire,
Te devra donc, *Caunus*, le bonheur d'être mère !

Moi, que le sang t'unit, hélas ! pour mon malheur,
Je me vois condamnée à n'être que ta sœur:
Nous n'aurons de commun que ce qui nous sépare.
Que deviendra l'espoir où ce songe m'égare ?
L'espoir !.... qu'osé-je dire ? où l'ai-je donc trouvé ?
Est-il rien de plus vain que ce qu'on a rêvé ?
Les dieux sont plus heureux ! les dieux exempts de crimes
S'unissent à leurs sœurs par des nœuds légitimes.
*Opis* est de *Saturne* & la femme & la sœur,
*Thétis* de l'Océan, ce Dieu, ce Dieu vengeur,
Dont la foudre punit l'inceste & l'adultère.
*Jupiter* de *Junon* est l'époux & le frère.
Ces droits sont ceux des Dieux. En accusant le ciel,
Crois-je donc excuser mon penchant criminel?
Eteignons, éteignons une ardeur détestable,

Ou bien mourons avant que d'être plus coupables :
Mais qu'il donne du moins, attendri sur mon sort,
Des baisers à ma bouche & des pleurs à ma mort.

Oui, la mort m'est un bien ; qu'ai-je encore à prétendre
Si j'aimois, à mes vœux daigneroit-il se rendre ?
Je crois déja le voir frémir de mon amour,
Me repousser, me fuir, & me fuir sans retour.
Mais pourquoi m'alarmer d'un scrupule frivole ?
N'a-t-on pas vu jadis les fiers enfans d'*Eole*
Dans les bras de l'hymen s'unir avec leurs sœurs ?
Qu'ai-je dit ? est-ce à moi de savoir ces horreurs ?
Loin de moi, feux impurs ! quoique vous puissiez faire,
Je veux aimer *Caunus*, l'aimer... mais comme un frère.

Si pourtant le premier il eût formé des vœux,
Je me trompe, ou *Biblis* eût consolé ces feux.
Hé bien ! pourquoi n'oser demander une grace
Qu'il obtiendroit de moi, si j'étois à sa place !
Quoi ! lâche ! quoi ! ce feu..... tu vas le découvrir ?
Oseras-tu parler, quand tu devrois mourir ?
L'amour m'y forcera : je parlerai sans doute.
Ou bien à cet aveu, car je sens qu'il m'en coûte,
Si ma voix se refuse... écrivons... un billet
Dispense de rougir, & dira mon secret.
Ce parti de son cœur fixe l'incertitude :
Il faut rompre à la fin un silence trop rude.
« Allons, dit-elle, allons, qu'il apprenne mes vœux...
» Mais par où commencer ces coupables aveux ?...
» chaque idée est horrible... » Elle écrit, elle efface,
Retranche quelques mots, & soudain les retrace.

Son esprit agité par la crainte & l'espoir
Ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il doit vouloir.
Elle approuve & condamne, & toujours inquiette,
Vingt fois reprend la plume, & vingt fois la rejette.
Sa main trace en tremblant, *c'est ta sœur qui t'écrit;*
La Pudeur en triomphe, & l'Amour en gémit.
Mais inutile joie! Inutiles alarmes!
Ces mots sont aussi-tôt effacés par ses larmes.
Le crime enfin l'emporte, & ces traits mal formés,
Sur le fatal billet restèrent imprimés.

C'est une amante en pleurs qui tremble de t'écrire;
Son nom... ah! ciel!... son nom... je rougis de le dire.
Que ne puis-je *Caunus*, lire au fond de ton cœur
Avant de mettre au jour l'opprobre de ta sœur!

Oui, c'eſt moi, c'eſt *Biblis*; peux-tu la mé-
connoître ?
Je t'aime, & dès long-temps tu le ſavois peut
être.
Hélas ! tout trahiſſoit mon cœur déſeſpéré,
Ce teint pâle & flétri, ce front défiguré,
Ces regards languiſſans, & ces larmes ſecrètes,
D'un amour concentré, timides interprêtes,
Et ces ſoupirs muets, & pourtant éloquens,
Et ces embraſſemens, ſi doux & ſi fréquens,
Et ces baiſers ſur-tout, qu'à leur ardeur brû-
lante
Tu devois bien ſentir être ceux d'une amante.
Quel que ſoit cependant cet amour inſenſé,
Malgré le trait fatal en ſon cœur enfoncé,
Les Dieux m'en ſont témoins, à moi-même
cruelle
J'ai tout fait pour dompter une flamme rebelle
Oppoſant à l'Amour, honneur, raiſon, vertu,
Contre ce Dieu cruel j'ai long-temps combattu
Va, crois que j'ai ſouffert avant que de me
rendre,

Plus que d'un foible sexe on oseroit l'attendre.
J'ai dévoré ma honte autant que je l'ai pu ;
Je suis vaincue, hélas ! mon destin l'a voulu.
Tu peux perdre ou sauver une amante timide :
Oui, tu le peux, ingrat, que ton cœur en décide.
Songe, au moins, avant tout, songe au moins qui je suis.
Pour t'avoir trop aimé, ne suis-je plus *Biblis* ?
Es-tu mon ennemi, quand je suis ton amante ?
Va, crois-moi, va, laissons la vieillesse impuissante
Sur l'austère devoir mesurer tous ses pas,
Et chercher ce qu'on doit, & ce qu'on ne doit pas.
Ne vas point prévenir le moment d'être sage :
L'Amour & ses plaisirs sont faits pour le jeune âge.
L'Amour nous rend heureux, & non pas criminels :
L'Amour a sous ses loix rangé les immortels.

Aimons-nous : dans l'Amour rien ne peut nous contraindre,
Rien, pourvu qu'en effet nous ne voulions rien craindre,
Ni d'un père cruel le pouvoir odieux,
Ni les discours jaloux, ni l'œil des curieux.
Nous pouvons sous les noms & de sœur & de frère,
Des larcins amoureux cacher le doux mystère :
En plaine liberté je puis t'entretenir,
Du bonheur de te voir m'enivrer à loisir.
Ta main, ta chère main, peut carresser la mienne,
Ma bouche peut ravir un baiser sur la tienne :
Ne puis-je rien de plus ? ces horribles aveux,
Ne les impute au moins qu'à l'excès de mes feux.
Et juge si tu dois encore être inflexible.
Ton cœur à la pitié doit-il être insensible ?
L'honneur exige-t-il que tu sois mon bourreau ?
Et voudrois-tu qu'un jour on lût sur mon tombeau:

*Victime de l'Amour* Biblis *ici repose*,
*Son frère trop aimé de sa mort fut la cause.*
Son cœur dictoit encore..... mais de ce long discours,
Le papier qui lui manque interrompit le cours.
Elle appelle un Esclave, il vient : à son approche
Elle tremble, & paroît redouter un reproche.
Viens, lui dit-elle, ami, viens, porte ce billet...
A ces mots elle veut retenir son secret :
Elle hésite long-temps sur ce qu'elle doit faire,
Et ce n'est qu'en tremblant qu'elle ajoute.... à mon frère.
Deux fois la lettre échappe à sa tremblante main :
Présage malheureux, mais présage trop vain !
Il fallut l'envoyer : le messager fidèle
Obéit promptement, & guidé par son zèle,
Saisit l'heureux instant de remettre à *Caunus*
Ce billet dont les traits à ses yeux sont connus.
*Caunus* l'ouvre, & frémit : & sans lire le reste,
Il déchire aussi tôt cette lettre funeste :

La pâleur sur son front se mêle à la rougeur.
« Sors, dit-il à l'Esclave, évite ma fureur :
» Si ta mort de nos jours n'entraînoit l'infamie,
» Ton audace déja t'auroit coûté la vie ».
L'Esclave fuit tremblant : à ces affreux récits,
Hélas ! que devint-tu, malheureuse *Biblis* !
Tu pâlis, & la mort se glissant dans tes veines,
Te rendit quelque temps insensible à tes peines.
Elle renaît enfin, & r'ouvrant l'œil au jour,
Reprend sa triste vie, & sur-tout son amour.
Sa bouche, où semble errer son ame fugitive,
Laisse à peine en ces mots tomber sa voix plaintive.
« Je l'ai bien mérité ; devois-je mettre au jour
La blessure d'un cœur honteux de son amour ?
Falloit-il d'un secret qu'à jamais j'ai dû taire,
Confier au papier l'exécrable mystère ?
Il falloit par degrés, dans un tendre entretien,

Faire parler mon cœur, étudier le sien.
De quel égarement ai-je eu l'ame frappée ?
Cette lettre fatale une fois échappée,
Vers l'innocence en vain je retourne les yeux.
Quelle erreur m'aveugla ! prête à trahir mes vœux,
Trois fois ma main trembla, tous mes sens se troublèrent.
De noirs pressentimens dans mon cœur s'élevèrent.
Hélas ! ils me disoient de prendre un autre jour,
Ou même d'abjurer !... oui... d'abjurer l'Amour.
Moi ! n'aimer plus *Caunus* ! Dieux, qu'offense ma flame,
Oui, vous pourriez plutôt anéantir mon ame.
Il falloit l'aborder, lui dévoiler mon cœur,
Lui peindre mon amour & toute sa fureur.
D'une amante il eût vu le désespoir, les larmes,

Aux cris de ma douleur, il eût rendu les armes.
J'aurois plus dit vingt fois par un mot .... un soupir,
Qu'une lettre jamais n'en pourroit contenir.
J'eusse pu dans l'ardeur qui m'auroit transportée,
M'élancer dans ses bras: & s'il m'eût rejetée,
Me rouler à ses pieds, embrasser ses genoux,
Lui demander la vie, ou m'offrir à ses coups.
J'aurois pris cent moyens, qui, lorsqu'on les rassemble,
Ce qu'un seul ne pourroit, le peuvent tous ensemble.
Que sais-je? quand j'éprouve un si cruel affront,
La faute en est peut-être à l'Esclave trop prompt.
*Caunus* me plaint peut-être au moment où je pleure;
J'ai mal choisi l'Esclave, il a mal choisi l'heure.
Il est tant de momens qu'empoisonne l'ennui!...
Il n'en faut pas douter, voilà ce qui m'a nui.

*Caunus* d'un monstre affreux n'a pas reçu la vie,
Il n'en a pas sucé le lait ni la furie :
Son cœur n'est pas plus dur que le plus dur rocher :
Son cœur n'est pas d'airain, on pourroit le toucher :
Je l'espère du moins. Oui, malgré cet outrage,
Ce n'est qu'avec le jour que je perdrai courage.
Sans doute je devois ne jamais commencer :
Mais il seroit honteux de ne pas avancer.
Quand Je me resoudrois à ne rien entreprendre.
Puis-je faire oublier ce que j'osai prétendre ?
*Caunus* croiroit plutôt, en me voyant changer,
Que mon amour n'étoit qu'un amour passager ;
Qu'en un piége caché j'attirois sa jeunesse,
Ou du moins il prendroit pour un instant d'ivresse
Le pouvoir de ce Dieu si tendre & si cruel,
Qui subjugue mon cœur malgré moi criminel.
Je suis coupable enfin ; quelqu'effort que je tente,

Je ne puis espérer de paroître innocente.
Le repentir ne peut faire oublier mes feux,
Et le crime à jamais m'enchaîne de ses nœuds
Oui, ce qui reste, après la honte qui m'opprime,
Est tout pour le bonheur; & n'est rien pour le crime ».

En achevant ces mots, son esprit égaré,
De desirs, de remords, à la fois dévoré,
Maudit cent fois l'inceste & cent fois l'innocence,
Et sa vertu n'est plus qu'une triste impuissance.
Elle appelle *Caunus*, le cherche le poursuit,
Son cœur opiniâtre aux refus s'endurcit.
*Caunus*, saisi d'horreur, s'éloignant de sa vue,
Des mers entr'elle & lui met la vaste étendue.
C'est alors que perdant l'objet de son amour,
On eût dit que *Biblis* avoit perdu le jour.
A peine de ses sens elle a repris l'usage,
Elle s'échappe, court, elle vole au rivage;
Rien ne la retient plus: s'élançant sur les mers,
Elle ira le chercher dans un autre univers.

Telle qu'une Bacchante, éperdue, éplorée;
Elle porte en cent lieux sa douleur égarée;
Enfin, pâle & tremblante, atteinte du trépas,
Dans un désert affreux elle arrête ses pas.
Là, ranimant encor ses forces accablées,
Elle se fait un lit des feuilles rassemblées:
Victime de l'amour, victime des remords,
Son ame en gémissant descendit chez les morts.

## XII.

### *Dispute d'Ajax & d'Ulysse, au sujet des armes d'Achille.*

Le XIII^e. Livre des *Métamorphoses* présente un des plus sublimes tableaux que le temps ait fait parvenir jusqu'à nous. Voici de quelle manière il a été traduit par M. de *La Condamine*.

Les chefs étoient assis, les soldats en silence:
Dans ce Sénat guerrier le fier *Ajax* s'avance,
Armé d'un bouclier de sept peaux revêtu,

L'œil enflammé, le bras vers le port étendu.
De ce débat, grand Dieu ! ce rivage est la lice :
A l'aspect de la flotte, on me compare *Ulysse* !
Lui qu'on vit n'opposer que d'impuissans efforts
Aux feux dont les Troyens menacèrent nos bords,
Tandis que bravant seul *Hector*, le fer, la flame,
*Ajax* les repoussoit jusqu'au mur de Pergame.
Un bras vainqueur est donc un trop foible secours,
Il vaut mieux, pour combattre, employer les discours !
Mais d'un langage orné j'ignore l'artifice,
Comme l'art de la guerre est ignoré d'*Ulysse*.
Parler est son talent, il peut le signaler,
Haranguer le Troyen qu'*Ajax* feroit trembler.
Pourquoi ferois-je ici le pompeux étalage
Des périls qu'à nos yeux affronta mon courage ?
D'un si grrand appareil *Ulysse* a seul besoin ;
Il n'eut de ses exploits que la nuit pour témoin.
Je l'avouerai, le prix flattoit mon espérance;

Mais il perd son éclat par cette concurrence.
Pour *Ulysse* déja c'est l'avoir emporté ;
Ne publiera-t-on pas qu'il me l'a disputé ?
Mes droits sont la valeur ; mais je les abandonne,
Et je réclame ici ceux que le sang me donne.
Mon père, sur les pas d'*Hercule* & de *Jason*,
*Télamon*, soumit Troye, & conquit la Toison.
Il naquit d'*Eacus*, Juge & terreur des Ombres,
Arbitre de leur sort dans les Royaumes sombres,
Où ton aïeul *Sisyphe*, expiant ses forfaits,
Roule un roc qui retombe, & gémit sous le faix.
Petit-fils d'*Eacus*, dont *Jupiter* fut père,
J'ai pour troisième aïeul le maître du tonnere.
Je ne me vante ici d'être du sang des Dieux,
Qu'autant qu'*Achille* & moi les avons pour aïeux :
Le sang nous unissoit : je demande ses armes.
Pour *Ulysse* la ruse & la fraude ont des charmes ;

Nos droits sont-ils douteux ? seroient-ils suspendus
Entre un fils de *Sisyphe* & le fils d'*Eacus* ?
Sans user, comme toi, d'une basse industrie,
Je m'offris le premier pour servir la patrie;
Mais de quel front prétend au divin bouclier
Celui qui dans nos camps se montra le dernier ?
Qui, par le trait honteux d'une lâche prudence,
Aux yeux de tous les Grecs amena la démence,
Quand *Palamède*, hélas ! que l'on pleure aujourd'hui,
Guerrier plus malheureux, mais plus adroit que lui,
Par un piége innocent dévoila sa bassesse,
Et l'emmena tremblant au secours de la Grèce ?
Tel qui n'osa s'armer, par la crainte abattu,
Des armes d'un héros se verroit revêtu;
Et je serois frustré de ce noble héritage,
Pour avoir le premier signalé mon courage !

Et tu jouis d'un ſort qu'envieroit *Palamède*.
Sans *Ulyſe* il vivroit : un infame ſoupçon,
En perdant l'innocent, n'eût pas flétri ſon nom ;
Et cet or, qu'un perfide enfouit dans ſa tente,
N'eût pas d'un crime faux fait la preuve apparente.

Ainſi combat *Ulyſſe*, ainſi, perfide & vil,
Il trama de nos chefs ou la mort ou l'exil.
Mais dût-il de *Neſtor* ſurpaſſer l'éloquence,
Fera-t-il oublier qu'il laiſſa ſans défenſe,
Au milieu des Troyens, ſur un cheval bleſſé,
Cet auguſte vieillard par les ans affaiſſé ?
Qu'on ne m'impute pas de ſuppoſer un crime ;
*Diomède* t'a vu livrer cette victime ;
La voix de ton ami, honteux de ton affront,
De tout autre qu'*Ulyſſe* eût fait rougir le front.
Mais admirons des Dieux la juſtice ſuprême.
Ce ſecours qu'il refuſe, il l'implore lui-même.
*Ulyſſe*, en ce moment, doit être abandonné :
Il a dicté l'arrêt, l'exemple en eſt donné.
Il appelle, j'accours ; je vois le Roi d'Ithaque

Renversé sous le bras du Troyen qui l'attaque ;
Pâlissant à l'aspect de l'homicide acier.
J'oppose à l'ennemi cet épais bouclier ;
Je t'en fais un rempart : perdons-en la mémoire,
Sauver les jours d'un lâche, est un sujet de gloire.
Oses-tu sur le prix lever encor les yeux,
Digne rival d'*Ajax* ? Retournons sur les lieux,
Vois l'ennemi, reprends ta pâleur & ton trouble ;
Tu vois couler ton sang, & ta frayeur redouble ;
Viens sous mon bouclier rappeler tes esprits ;
Viens t'y cacher, & là dispute-moi le prix.
Mais que vois-je ? Celui qu'accabloit sa foiblesse
A retrouvé pour fuir sa force & sa vitesse.
*Hector* paroît, & mène au combat tous les Dieux.
Tout tremble à son aspect, la foudre est dans ses yeux ;

Le plus brave frémit : je te pardonne, *Ulysse*.
Vainqueur, couvert de sang, au milieu de la lice,
*Hector*, le fier *Hector* est par moi renversé,
D'un éclat de rocher que mon bras a lancé,
Il défie au combat tous les chefs de la Grèce,
A désigner *Ajax* chacun de vous s'empresse :
Enfin la voix du sort me nomme son rival,
Et l'honneur du combat entre nous fut égal.
Par le fer & le feu la flotte est menacée,
Et la langue d'*Ulysse* à l'instant s'est glacée,
Son bras est engourdi : le mien a dans ce jour
Sauvé mille vaisseaux, seuls garans du retour.
L'un demande le prix : cette armure immortelle
A plus besoin d'*Ajax*, qu'*Ajax* n'a besoin d'elle.
J'ose dire du moins que de cette faveur,
Le vainqueur & le prix partageront l'honneur.
*Rhésus*, *Dolon* vaincus, *Hélénus* & sa prise,
Et du Palladium la nocturne entreprise,

Tels font les faits qu'*Ulisse* ose opposer aux miens.
Mais font-ce des exploits ? font-ce même les siens ?
Qu'a-t'il fait au grand jour, & qu'a-t'il fait sans aide ?
Toujours il a suivi les pas de *Diomède*,
Toujours d'un bras plus sûr il implora l'appui.
Et *Diomède* au prix a plus de droit que lui.
Les armes d'un Héros entre les mains d'*Ulysse* !
Jamais en connut-il d'autres que l'artifice ?
De ce casque doré l'éclat étincelant,
Dans l'ombre de la nuit le feroit voir tremblant.
Tu plirois sous le faix de l'armure d'*Achille* ;
La lance qu'il porta veut un bras moins débile.
Cette égide divine, en passant dans le tien,
Seroit bientôt la proie & le prix du Troyen.
Son poids affoibliroit, en retardant sa course,
Celui dont l'art de fuir est l'unique ressource.
Tu vois que mille traits criblent mon bouclier

Il m'en faut un nouveau : le tien est tout
entier.
Mais nous perdons le temps en disputes
frivoles ;
J'en appelle aux effets, laissons-là les paroles :
Lançons ce bouclier dans les rangs ennemis,
De qui l'en tirera, qu'il devienne le prix.

M. *de la Condamine* n'a point publié la réponse d'*Ulysse*, qui doit couronner le beau morceau d'*Ovide*. Voici de quelle manière M. le Chevalier de *Cogogin* l'a rendue.

*Ulysse* (*), après avoir justifié son éloquence, dont la Grèce a éprouvé les heureux effets, fait voir qu'il est d'un sang aussi beau que son rival : il méprise cependant ce frivole avantage.

(*) V. *Lettres sur quelques Ecrits de ce temps*, an. 1751.

« Que nous fait la naissance & l'éclat des aïeux,
Si de sa propre gloire on ne brille comme eux?
*Ajax* nous vante ici sa céleste origine:
Comme lui je descends d'une source divine.
Le grand *Arcesius*, dont *Laerte* est le fils,
Reçut de *Jupiter* le jour qu'il m'a transmis.
Et l'on ne compte point dans la race d'*Ulysse*
Des criminels flétris d'exil & de supplice.
Je pourrois joindre encore à ces droits solemnels
L'avantage & l'éclat de mes droits maternels.
*Mercure* à mes aïeux ajoute un nouveau lustre:
Ainsi, des deux côtés, ma naissance est illustre ».

*Ulysse* fait ensuite l'énumération de ses exploits. Rien n'est si beau que le parallèle qu'il fait de lui-même avec *Ajax*.

» Cependant tous ces chefs, tes égaux en
courage,
Toujours à mes conseils ont cédé l'avantage.
Tu signales ton bras, *Ajax*, au champ de
*Mars*;
Moi, je régis ta fougue au milieu des hasards.
Ta valeureuse ardeur ignore la prudence;
Tu sais combattre, & moi j'use de prévoyance.
C'est *Atride*, avec moi, qui réglons le combat;
Mon esprit qui préside, & ton corps qui
se bat,
Autant qu'un Nautonier, rempli d'expérience,
Du grossier Matelot surpasse la science;
Autant qu'à ses soldats le chef doit com-
mander,
A mes vertus, *Ajax*, autant tu dois céder ».
« De l'Eloquence alors on éprouva les charmes,
Par elle, du Guerrier, l'Orateur eut les armes».

*Ajax*, au désespoir, se plonge son épée dans le sein.

« Son bras qui s'affoiblit tente de l'arracher,

Le flot, qui rejaillit, aide à l'en détacher;
Tout-à-coup une fleur, de pourpre étincelante,
Naît du sein humecté de la terre sanglante;
Elle offre aux yeux le cri d'*Hyacinthe* blessé
Et le chiffre d'*Ajax* sur sa feuille tracé ».

## XIII.

### *Vertumne & Pomone.*

On trouve dans *Vertumne* & *Pomone* des morceaux charmans de Poësie descriptive. M. de *Saint-Ange* a fait passer dans notre Langue une partie de leurs beautés.

*Jamque Palatinæ summam Proca gentis habebat*, &c.
(L. XIV.)

*Pomone* fit fleurir, aux temps des vieux Albains,
L'art heureux d'enrichir & d'orner les jardins.
Jamais *Hamadryade*, avec autant d'adresse,

Ne cultiva des fruits la champêtre richesse,
Ne sut mieux diriger un flexible arbrisseau,
L'étendre en espalier, le courber en berceau.
Vallons, forêts, étangs, vous ne pouvez lui plaire.
Armée, au lieu de traits, d'une serpe légere,
Dans l'écorce entr'ouverte elle insère un bouton;
Du rameau maternel étranger nourrisson;
Et des jets déréglés réprimant la licence,
Elle émonde avec art leur stérille abondance.
Là d'une source vive elle appelle les eaux,
Et les fait lentement serpenter en ruisseaux.
Ici sa main, d'une onde avec peine puisée,
Sur l'émail de ses fleurs fait jaillir la rosée.
Ce sont là tous ses soins, ses plaisirs les plus doux.
Son ame effarouchée au seul nom d'un époux,
Des plaisirs de l'hymen craint la trompeuse amorce.
Pour écarter loin d'elle & la ruse & la force,
Un rempart de verdure enfermant ses jardins,

En défend toute entrée aux amoureux Syl-
vains
Les Dieux, les demi-Dieux des vallons
des montagnes
Les Faunes habitans des riantes campagnes
*Pan*, couronné de pins, & ce Dieu don
la faulx
De nos fruits mûrissans écarte les oiseaux
Des Satyres badins la folâtre jeunesse;
*Sylvain*, plus jeune encore, en sa vert
vieillesse
Essayèrent cent fois de lui plaire, & cent foi
Pour cacher leur dépit, s'enfuirent dans l
boi
*Vertumne*, Dieu des fruits, que Septemb
colore
Sans être plus aimé, l'aima plus qu'eux encor
Oh! que n'inventa point son cœur industrie
Pour aborder la Nymphe & rencontrer s
yeux
Tantôt d'un moissonneur, rembruni par le hâ
Il emprunte les traits & la rudesse mâle;

Des épis sur sa tête il charge les faisceaux ;
Et son bras demi-nud est armé d'une faulx.
Tantôt, tel qu'un faneur, des tresses de verdure,
Entrelassent sans art sa noire chevelure,
Où, nouveau *Triptolème*, aiguillonnant ses bœufs,
D'un fouët qui frappe l'air il fait siffler les nœuds.
Combien de fois encore, au bord d'une eau courante,
Lui vit-on balancer une ligne tremblante ?
Heureux par tant de soins d'obtenir un regard !
Enfin, pour épuiser les secrets de son art,
D'une antique Prêtresse il prend l'habit & l'âge ;
Il allonge ses traits, sillonne son visage,
Blanchit l'or de sa tête, & marchant d'un pas lent,
Sur un bâton noueux courbe son corps tremblant.
*Vertumne*, à la faveur de l'âge qu'on révère

Pénètre dans l'enclos de la Nymphe sévère,
Dans ce charmant séjour tout enchante se
yeux
« Chaste Nymphe, plus belle encor que ce
beaux lieux
Votre verger, dit-il, l'honneur de ces cam-
pagnes,
Surpasse les vergers des Nymphes vos cam-
pagnes :
Autant que la beauté qui brille dans vos traits
Surpasse à mes regards l'orgueil de leurs at
traits »
En achevant ces mots, d'une voix langoureuse
Sur sa bouche il appuie une lèvre amoureuse
Et lui prend un baiser, dont la chaleu
démen
De ses faux cheveux gris le mensonge imposan
La Nymphe soutenant sa marche qu
chancelle
Sur un banc de gazon le fait asseoir près d'ell
Là, promenant ses yeux, & voyant l
rameaux

Se courber mollement sous de riches fardeaux,
Il admire en secret l'ouvrage de *Pomone*,
Et reconnoît ses soins dans les dons de l'Automne.

Non loin d'eux s'élevoit un orme vigoureux
Qu'une vigne enlaçoit de ses bras amoureux.
« Regardez-les, dit-il, l'Amour les joint ensemble :
Ils empruntent leur prix du nœud qui les rassemble.
Sans la vigne, l'ormeau de ses feuillages verds,
Etaleroit en vain le luxe dans les airs ;
La vigne, qui des vents brave avec lui la guerre,
Humble arbuste, sans lui, ramperoit sur la terre.
Oui, l'univers entier s'embellit par l'Amour.
Vous seule n'osez-vous aimer à votre tour ?
Hélas ! si vous vouliez des plaisirs d'Hyménée
Essayer à la fin la douceur fortunée,
Jamais belle n'eût vu tant d'amans sur ses pas,
Ni l'épouse d'*Ulysse* ou du fier *Ménélas*,

Ni cette amante aussi, dont la beauté fatale,
A l'instant qu'on paroit sa couche nuptiale
Arma le fier *Lapithe* au milieu des festins,
Et des fils de la Nue ensanglanta les mains
Que dis-je ? vos mépris & votre indifférenc
Ont-ils de vos amans rebuté la constance
Mortels, Dieux, demi-Dieux, rejetés tan
de fois
N'aspirent qu'au bonheur de fixer votre choix
N'allez point, par la foule, à l'autel entrainée
Allumer les flambeaux d'un vulgaire hyménée
*Vertumne* avec *Pomone*, uni par de beau
nœuds
Seul peut la rendre heureuse, en se rendar
heureux
Jamais on ne le vit, adorateur volage,
Promener en cent lieux son indiscret hommage
Cet heureux coin du monde est pour lu
l'univers
Et ce ruisseau voisin, la barrière des mer
Ce n'est point un amant de qui l'ardeur commun
Flatte chaque beauté sans en aimer aucune

Dont le cœur enflammé par un premier regard,
Donne, reprend ſa foi, la redonne au haſard.
Belle Nymphe, c'eſt vous qu'il aima la première :
Et c'eſt vous que ſon cœur aimera la dernière.
Que lui faut-il de plus pour être votre époux ?
Comme vous il eſt jeune, aimable comme vous;
Il ſait, il ſait encor, ſous diverſes figures,
Faire aux regards ſurpris d'aimables impoſtures.
Ordonnez, & bientôt, prompt à ſe transformer,
Il deviendra l'objet digne de vous charmer.
N'eſt-il pas juſte enfin, quand vos goûts ſe reſſemblent,
Que par un doux lien vos deux cœurs ſe raſſemblent?
Ainſi que vos plaiſirs, uniſſez vos deſtins.
Comme vous il habite, il aime les jardins;
Et ſi du ſoin des fruits vous faites vos délices,

Des fruits de son autel il reçoit les prémices.
De ces foibles présens s'il a paru jaloux,
C'est qu'offerts par vos mains, ils deviennent plus doux.
Mais, ni le don des fruits, ni le tribut des plantes,
Qui croissent à l'envi sous vos mains diligentes,
N'ont rien qui puisse encor lui plaire à l'avenir.
C'est vous seule qu'il veut de vous même obtenir;
Lui refuserez-vous tendresse pour tendresse?
*Pomone*, ayez pitié de l'ardeur qui le presse;
Et croyez que présent aux lieux où je vous vois,
C'est lui qui vous implore, & parle par ma voix.
Ainsi, puisse des vents la rigoureuse haleine
Respecter du printemps la promesse incertaine;
Et que jamais la grêle, à coups précipités,
Ne détruise vos fruits, mûris par les étés ».
Il dit, & tout-à-coup dépouillant sa vieillesse,

Le Dieu change, & paroît tout brillant de jeuneſſe.
Tel perçant un nuage étendu ſur les cieux,
Le ſoleil dans ſa gloire étincelle à nos yeux.
Peut-être tranſporté d'une amoureuſe audace,
Il alloit... Mais la Nymphe, épriſe de ſa grace;
Déja tremble, ſoupire & reſſent tous ſes feux:
C'en eſt fait, elle cède, & *Vertumne* eſt heureux.

## X I V.

Nous terminerons nos extraits par la belle comparaiſon des quatre Saiſons avec les quatre âges de la vie. C'eſt *Pythagore* qui apprend à une aſſemblée ſilencieuſe, qui le ſuivoit & l'admiroit, cette philoſophie ſublime.

Les diverſes Saiſons, de nos différens âges,
Retracent à nos yeux de fidelles images.

Le printemps, jeune enfant que bercent l
zéphir
Se couronne de fleurs, & sourit aux plaisir
La terre allaite encor l'herbe tendre d
plaine
Et Cérés craint de voir ses espérances vaine
Tout fleurit, tout est jeune en cet aimab
temp
L'Eté, fils du Soleil, succède au do
Printem
Sa robuste jeunesse, a l'air viril & mâle
Et ses vives couleurs, éclatent sous le hâ
Il n'est point de Saison, où l'art plus v
goure
Enfante plus de fruits, brûle de plus de feu
L'Automne suit ses pas, d'un air tranquil
& sag
Sans être vieux encore il n'est plus au bel âg
De la jeunesse en lui les feux sont amort
Même on peut sur son front compter l
cheveux gr
L'Hiver, hideux vieillard, qui chemine av
prin

Chancelle à chaque pas dans sa marche incertaine;
Et sur son front blanchi, couronné de glaçons,
Le temps injurieux a creusé ses sillons.
 Les Saisons dans leur cours changent aussi les hommes;
Ce qu'hier nous étions, ce qu'aujourd'hui nous sommes,
Demain, foibles mortels, nous ne le serons plus.
Autrefois dans le sein où nous fûmes conçus,
De l'homme encore à naître, incertaine espérance,
S'accroissoit lentement notre informe existence.
Nous n'étions qu'ébauchés. Mais la nature alors,
Ouvrière savante, organisa nos corps;
Et les tirant enfin de leur prison féconde,
Nous montra tout à-coup sur la scène du monde.
L'homme entre dans la vie, automate impuissant,

Sur la terre couché, ne vit qu'en gémissant,
Il rampe avec effort : & semblable aux reptiles,
Aux secours de ses pieds viennent ses mains débiles.
Il veut se soulever, & retombant soudain,
Il implore, en criant, l'appui d'une autre main.
Bientôt de ses genoux essayant la souplesse,
Il se soutient & marche avec moins de foiblesse.
Déja plein de vigueur & plein d'agilité,
Il parcourt la jeunesse avec rapidité.
A peine a-t-il franchi le midi de la vie,
Sa course impétueuse est bientôt ralentie.
Sa tremblante vieillesse a besoin d'un appui,
Ou plutôt le penchant l'entraîne malgré lui.
Fille affreuse du Temps, de notre foible argile
La Vieillesse détruit l'édifice fragile,
Nous consume en détail. Milon, devenu vieux,
Pleure de voir ses bras autrefois si nerveux,
D'os, de muscles tendus, vigoureux assemblage,
Tomber languissamment, appesantis par l'âge
Tu pleures, *Tyndaris*, tu pleures, & tu crain

Qu'un criſtal indiſcret n'offre à tes yeux éteints
Les rides de ton front, d'où s'envolent les graces;
Tu n'oſes demander aux trop fidelles glàces
Si l'on a pu t'aimer & t'enlever deux fois,
Ou comment ta beauté fit armer tant de Rois.
O Temps, Temps deſtructeur, tout reſſent ton outrage:
Et d'une longue mort notre vie eſt l'image.

(*Par M.* DE SAINT-ANGE.)

FIN.

# TABLE

## DES MATIÈRE

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

